This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DC
130
.M2
L12
1778

MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME XIII.

Contenant le Tome VII[e]. *des* LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME SEPTIEME,

CONTENANT

Les Lettres de Mad. la Ducheſſe de Ventadour, de Mad. la Marquiſe de Dangeau, de Mad. la Princeſſe des Urſins, des Princes, & de Mr. le Duc & Mad. la Ducheſſe du Maine.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce septieme Tome.

LETTRES de Me de MAINTENON & Me. la Duc. de VENTADOUR.

LETTRE I—V. *De Madame de Maintenon à Mad. de Ventadour.* page 1
VI, VII, VIII. *De Mad. de Ventadour.* 9
IX. *De Mad. de Maintenon.* 14
X. *De Mad. de Ventadour.* 15
XI. XII. *De Mad. de Maintenon.* 17
XIII, XIV, XV. *De Mad. de Ventadour.* 19
XVI. *De Mad de Maintenon.* 24
XVII, XVIII. *De Mad. de Ventadour.* 27
XIX. *De Mad. de Maintenon.* 30
XX. *De Mad. de Ventadour.* 31
XXI. *De Mad de Maintenon.* 33
XXII, XXIII. *De Mad. de Ventadour.* 34
XXIV. *De Mad. de Maintenon.* 37

320017

LETTRE XXV. *De Mad. de Ventadour.* page 38
XXVI. *De Mad. de Maintenon.* 41
XXVII. *De Mad. de Ventadour.* 43
XXVIII. *De Mad. de Maintenon.* 44
XXIX—XXXV. *De Mad. de Ventadour.* 45
XXXVI. *De Mad. de Maintenon.* 58
XXXVII. *De Mad. de Ventadour.* 59
XXXVIII. *De Mad. de Maintenon.* 61

LETTRES de Me. de MAINTENON & de Me. la Marq. de DANGEAU.

LETTRE I. *De Mad. de Maintenon à Mad. de Dangeau.* 64
II. *De Mad. de Dangeau à Mad. de Maintenon.* 66
III. *De Mad de Maintenon.* 67
IV. *De Mesd. de Caylus & de Dangeau.* 68
V—X. *de Mad. de Maintenon.* 69
XI. *De Mad. de Dangeau.* 78
De Mr. de Courcillon. 80
XII—XV. *De Mad de Maintenon.* 81
XVI. *De Mad. de Dangeau.* 88
XVII. *De Mad. de Maintenon.* 89
XVIII. *De Mad. de Dangeau.* 90
XIX. *De Mad. de Maintenon.* 92

LETTRE XX, XXI. *De Mad. de Dangeau.* page 94
De M. de Dangeau. 97
XXII. *De Mad. de Maintenon.* 198
XXIII. *de Mad. de Dangeau.* 100
XXIV *De Mad. de Maintenon.* 102
XXV. *De Mad. de Dangeau.* 106
XXVI. *De Mad. de Maintenon.* 109
XXVII. *De Mad. de Dangeau.* 111
XXVIII. *De Mad. de Maintenon.* 113
XXIX. *De Mad. de Dangeau.* 115
De M. de Dangeau. 117
XXX *De Mad. de Dangeau.* 118
XXXI. XXXII. *De Mad. de Maintenon.* 120
XXXIII. *De Mad. de Dangeau.* 125
XXXIV—XL. *De Mad. de Maintenon.* 127

LETTRES de Mad. de MAINTENON & de Mad. la Princesse DES URSINS.

LETTRE I. *De Mad. des Ursins à Mad. de Maintenon.* page 141
II. *De Mad. de Maintenon à Mad. des Ursins.* 146
III. *De Mad. des Ursins.* 151
IV. *De Mad. de Maintenon.* 160
V. *De Mad. des Ursins.* 16-

Lettre VI, VII. *De Mad. de Maintenon.* page 165
VIII, IX, X. *De Mad. des Ursins.* 170
XI. *De Mad. de Maintenon.* 179
XII—XV *De Mad. des Ursins.* 182
XVI. *De Mad. de Maintenon.* 194
XVII. *De Mad. des Ursins.* 197

Lettres des Princes à Mad. de Maintenon.

Lettre I-II. *Du Roi d'Espagne à Mad. de Maintenon.* 196
III. *De Mad. de Maintenon au Roi d'Espagne.* 199
IV. *Du Roi d'Espagne à Mr. de Vendôme.* 202
V. *Du même à Mad. de Maintenon.* 320
VI—XII. *De la Reine d'Espagne.* 204
XIII. *Du Roi d'Espagne.* 217
XIV, XV. *De la Reine d'Espagne.* 219
XVI. *Du Roi d'Espagne.* 225
XVII. *De la Reine d'Espagne.* 226
XVIII. *De Mad. de Maintenon à la Reine d'Espagne.* 228
XIX—XXII. *De la Reine d'Epagne.* 229
XXIII—XXIX. *De Monseigneur.* 238

Lettre XXX, XXXI, XXXII. *De Mr. le Duc de Bourgogne.* page 246
XXXIII. *Du même au Roi.* 252
XXXIV. *De Mad. la Dauphine.* 253
XXXV–XLIII. *De Mad. la Duchesse de Bourgogne.* 254
XLIV, XLV. *De Madame.* 264
XLVI. *De M. le Duc d'Orléans.* 267
XLVII. *De Mad. la Duchesse d'Orléans.* 269
XLVIII. *De Mad. la Princesse de Conti.* 270
XLIX--LIV. *De Mad. la Princesse.* 272
LV. *De Mad. la Duchesse d'Orléans.* 281

Lettres de M. le Duc & de Mad. la Duchesse du Maine à Mad. de Maintenon.

Lettre I--XXII. *De Mr. le Duc du Maine.* 282
XXIII, XXIV. *De Mad. la Duchesse du Maine.* 318
De Mr. le Duc du Maine. 320
XXV. *Du même.* ibid.
XXVI, XXVII. *De Mad. la Duchesse du Maine.* 321

LETTRE XXVIII-XXXIV. *De M. le Duc du Maine.* page 324
XXXV. *De Mad. la Duc. du Maine.* 334
XXXVI--XXXVIII. *De M. le Duc du Maine.* 336
XXXIX. *De Mad. la Ducheſſe du Maine.* 340
XL, XLI. *De Mr. le Duc du Maine.* 341
XLII. *De Mad. la Ducheſſe du Maine.* 344
XLIII. *De Mad. la Ducheſſe du Maine à Mr. le Duc de Vendôme.* 345

Fin de la Table.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
ET DE MAD. LA DUCHESSE
DE VENTADOUR.

LETTRE I.

De Mad. de Maintenon à Me. la Duchesse de Ventadour (1).

Ce 18 *Mars* 1700.

COMPTEZ, ma chere Duchesse, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure:

(1) Charlotte-Eléonore-Magdelaine de la Mo-

la mauvaise conscience trouve un Enfer dans le lieu des plaisirs. Que la paix, qui vient de Dieu, est différente des fausses joies du siecle! Elle calme les passions : elle nourit la pureté des mœurs : elle est inséparable de la justice : elle unit au plus grand & au plus aimable des êtres : elle fortifie contre les tentations.

Mais comment acquérir cette paix? par une bonne confession générale, suivie de l'usage fréquent des Sacrements, & d'une véritable aversion pour le mal. Dans cet

---

the-Houdancourt, fille de Philippe de la Mothe-Houdancourt, Duc de Cardonne, Maréchal de France, & de Louise de Prie, Gouvernante des Enfants de France, mariée en 1671 à Louis-Charles de Levis, Duc de Ventadour, Pair de France, mort le 28 Septembre 1717. Elle eut le 8 Janvier 1687, une pension de 8000 liv., & le 10 Décembre une augmentation de 4000. En 1696, elle fut proposée pour Dame d'honneur de Mad. la Duchesse de Bourgogne. Mad. de Maintenon lui donna l'exclusion à regret. Me. de Ventadour s'attacha sérieusement à elle, & se rendit propre, en suivant ses conseils, à la charge de Gouvernante des Enfants de France, qu'elle eut en survivance de sa mere, le 1er. de Juin 1704. Anne-Genevieve de Levis, sa fille, née en Février 1673, fut mariée en seconde noces à Hercule-Mériadec de Rohan, Duc de Rohan-Rohan, Pair de France, & mourut le 20 Mars 1727.

état de piété, on a ſouvent des troubles : mais Dieu ne nous fait ſentir notre foibleſſe, que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la connoiſſance de cette foibleſſe même. L'eſſentiel eſt de ne jamais agir contre la lumiere intérieure, & de ſuivre Dieu partout où il veut nous conduire.

Ce qui vous rebute, ma chere Ducheſſe, c'eſt que vous ne voyez que ce que la Religion vous demande, ſans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémiſſez en conſidérant ce qu'elle fait faire : que vous ſeriez ravie, ſi vous ſaviez ce qu'elle fait aimer! N'attachez point les yeux ſur les croix qu'elle vous préſente : vous ignorez encore combien elles les rend légeres. Point de joug plus doux que celui du Seigneur : ceux qui ſont à lui ſont toujours contents : & s'il eſt pour eux quelques moments d'inquiétude ou d'ennui, c'eſt dans les inſtants où ils n'en ſont pas occupés.

Laiſſez faire Dieu en vous : livrez-vous à la grace, mais ſans meſure & ſans condition. Malheur à ces ames lâches & timides, qui oſent compoſer avec Dieu, & qui ſe partagent entre le monde & lui ! Pourquoi la piété vous effrayeroit-elle ? la Religion n'a rien de dur : elle ne vous

demande rien, ſans vous donner en-même-temps la force pour l'exécuter.

Il n'eſt point néceſſaire de quitter le monde, mais il faut que le cœur y renonce : paroles ameres, ſi vous ne vous rappelliez le vœu de votre baptême : vous n'êtes Chrétienne qu'à ces conditions, & l'on ne fait que vous ramener à votre prèmier engagement.

Voilà, Madame, ces conſeils que vous trouvez ſi bons : recevez-les comme une preuve bien ſûre de l'intérêt que je prends à vous ; & pour m'en récompenſer, gardez-m'en le ſecret, & brûlez ma lettre. Je connois le ridicule qu'on y trouveroit ; mais je vous aſſure que je haſarderois pour vous quelque choſe de plus que la raillerie du public.

LETTRE II.

Ce 27 Juin 1701.

JE vous conjure, ma chere Ducheſſe, de ne pas ſouffrir que Madame s'inquiete de la maniere dont elle m'aura reçue : la plus grande marque de bonté qu'elle puiſſe me donner, eſt la liberté ; & je me croirois bien avec elle, ſi elle

me renvoyoit quelquefois, ou qu'elle ne me dît qu'un mot. Je suis entiérement de votre avis sur les filles : il y a cent raisons pour les ôter, & pas une pour les retenir : il n'y en a plus que chez vous : le Roi ne peut pas avec bienséance en parler le premier ; mais je ne doute pas qu'il n'opine à couper l'hydre, si on lui en dit quelque chose. Mr. de la Carte me fait grand'pitié, & sur-tout depuis que vous m'assurez qu'il a eu de bonnes intentions : il me semble que Monsieur d'Orléans en use très-généreusement pour les Officiers de Monsieur. J'ai été bien fâchée de la mort du Confesseur de Madame, & je prie Dieu de tout mon cœur de lui en donner un qui lui fasse bien connoître sa Religion & ses devoirs. Vous êtes admirable, Madame, de n'être mêlée en rien au milieu d'une Cour si sujette aux orages : j'espere qu'à l'avenir elle sera plus calme, & que vous ne nous quitterez plus. Je vous donne le bon jour, & bien matin ; car je n'ai pour moi que les moments où l'on croit que je dors.

LETTRE III.

JE suis très-fâchée de l'état de Me. la Maréchale, & par l'attachement que j'aurai toute ma vie pour elle, & par la connoissance que j'ai de vos sentiments pour une mere que vous desirez de conserver : personne n'y peut plus contribuer que vous, Madame : & je prie bien Me. de la Lande de lui rendre tous les services & toutes les complaisances que je lui rendrois si j'étois à portée : j'ai une grande impatience de voir notre Prince ; je vois bien que vous voulez nous surprendre par sa beauté ; mais je ne sais si vous y réussirez. On sera toujours content quand il se portera bien : Mr. Fagon n'est point en peine de ces cris aigus : nous les croyons un effet de son opiniâtreté : Me. sa mere est plus aimable & plus jolie que jamais.

Quel plaisir prenez-vous à mettre des erreurs dans l'esprit de ce bon pere, & à lui aller dire que je ne tiens plus à la terre ? je le prie de demander cette grace pour moi : j'ai grande confiance en ses prieres : & malgré certains pénitents que je lui vois, je ne crois point sa morale

relâchée : dites-lui encore, Madame, que je pense tout comme lui sur la Comtesse de Caylus, & que je n'ai aucun chagrin contre elle : j'en puis avoir pour elle, & je donnerois de mon sang pour qu'elle eût moins de foiblesse. Il me semble que vous êtes curieuse en mignatures : j'en ai de vous de très-jolies : voilà un dessin, que je serois charmée de voir exécuté par vous : cette femme, embrassant la croix, peut avoir les mains jointes & les yeux baissés dans une profonde méditation. Adieu, Madame : qui vous a connue vous aime toujours : si vous voyiez les lettres du Duc du Maine, vous le croiriez l'ami du vôtre.

LETTRE IV.

Ce 1 Avril 1704.

JE vous conjure, ma chere Duchesse, une fois pour toutes, de ne me jamais parler dans vos lettres de ce que vous croyez me devoir : il faut quelquefois les montrer : & il ne convient, ni à vous, ni à moi, qu'elles soient remplies de reconnoissance.

Vous êtes bien loin de vos supérieurs,

de vos sœurs, de vos regles, & des pratiques du Couvent, ma chere fille, & ce sera un grand bonheur si vous ne jettez pas le froc : cependant j'espere tout de votre bon naturel, & du soin que nous prendrons de vous. Vos sœurs de ce pays-ci sont fort éclopées, & ne se soutiennent que par leur courage : il va jusqu'à couper au Lansquenet : je ne suis pas sans inquiétude en gouvernant des filles qui m'échappent si souvent. Le compte que vous me rendez est sincere, mais il n'en est que plus effrayant : voilà donc le Palais-Royal dans votre chambre, & Me. de Montespan par-dessus tout le reste ! le bon Pere en est-il content ? ce seroit toute la consolation que je pourrois avoir. Adieu, Madame la Duchesse ; il vaut mieux prendre cette idée, que de vous regarder comme une Religieuse qui court le monde : mais quoique vous fassiez, je sens bien que vous serez toujours l'enfant gâté.

LETTRE V.

QUand je ne vous honorerois pas autant que je fais, Madame, j'entends assez bien les intérêts de la France pour

être allarmée du moindre mal que vous avez : j'aurois eu l'honneur de vous voir, si je n'avois craint de vous incommoder, & de vous ôter une bonne compagnie, pour vous en donner une mauvaise. Je prends une grande part à la joie que vous avez du mariage que vous allez faire : il seroit difficile d'en trouver un qui unît un plus grand nombre de gens de mérite : ceux qui en ont doivent voir avec plaisir de telles alliances : je vous conjure, ma chere Duchesse, d'en faire mes compliments à tous ceux qui y sont intéressés. Agissez sans affectation : il y en auroit à aller toujours avec Me. la Maréchale : il y en auroit à n'y aller jamais : vous m'envoyâtes l'autre jour une visite aussi aimable que glorieuse. Dieu vous conserve tous ! je n'ai que le temps de vous donner cette bénédiction : car voici un Ministre.

LETTRE VI.

De Mad. de Ventadour.

Ce 15 Mai 1711.

SI il ne s'agissoit pas d'un établissement considérable pour Mlle. de Rohan, ma petite-fille, je ne prendrois pas la liber-

té, Madame, de vous importuner des affaires de Mr. de Matignon, qui a fini avec Mr. de Chevreuse, & qui doit présenter un placet au Roi, pour lui demander la grace de prendre la qualité de Duc d'Estouteville, comme seul héritier & propriétaire de cette terre érigée en Duché en faveur de sa bisaïeule, & lui donner par-là, à lui & à nous, la satisfaction de conclure, avec l'agrément de Sa Majesté, le mariage de ma petite-fille, que Mr. de Rohan n'est point en état d'établir, ne cherchant qu'à dépenser son bien, & à faire de son mieux pour servir Sa Majesté, avec tout le zele & l'application possible. Mr. de Matignon a déja eu l'honneur de parler au Roi, qui lui avoit permis de poursuivre son affaire; mais j'ai grand'peur que Sa Majesté ne soit si importunée déja sur ces sortes de matieres, qu'elle n'en veuille plus entendre parler. Cependant que ne doit-on pas attendre de sa justice? je dois même assez aux bons procédés de Mr. de Matignon, qui m'a priée, Madame, de vous demander votre protection pour être enhardie, par les bontés que je me flatte que vous avez pour moi, de vous en parler: j'aurois à me reprocher de manquer de reconnoissance pour lui, & de tendresse pour mes en-

fants, si je ne le faisois, quoique j'en craigne l'événement, ne me croyant heureuse, Madame, que, &c.

LETTRE VII.

Ce 4 Septembre 1711.

NOtre Prince fantasque a répondu à merveille à M. l'Evêque de Castres qui l'a harangué aujourd'hui : & tous nos Députés de Languedoc, qui l'ont vu à cheval dans la galerie, sont partis, charmés de lui : il est merveilleux pour les grandes cérémonies : il se met quelquefois peu en peine des médiocres. Que vous avez de bonté, Madame, de m'envoyer en Espagne mener la Princesse, dont Madame la Dauphine accouchera, quand elle le jugera à propos ! Cela me fait souvenir de la sous-Gouvernante de la Reine Marie Louise, fille de Monsieur : cette sous-Gouvernante se trouva mal dans le voyage : on la mit dans une Eglise bien proprement, & là on la laissa expirer, sans autre Médecin que Dieu, sans secours d'aucune espece, de peur, à ce qu'on dit, qu'elle n'embarrassât dans le chemin. Cette partie de plaisir-là, Mada-

me, ne laisse-t-elle pas une idée bien agréable du tumulte d'une Cour, & de la façon dont on pense pour des personnes qui y sont inutiles? Après cela, je crois que nous n'avons guere de projets à faire que ceux de tâcher de faire la volonté de Dieu: par-tout nous ne savons guere ce qu'il nous faut: je sens bien, Madame, que je ne saurois me passer de vos bontés pour moi: si vous me les ôtiez, je ne sais pas bien si j'aurois cette soumission si nécessaire, puisque c'est tout le plaisir de ma vie.

LETTRE VIII.

1711.

C'Est nous donner la vie, que de voir un mot de votre main, Madame: votre santé est donc bonne: & vous ne m'oubliez donc pas tout-à-fait! je ne veux rien davantage, sûre que si vous songez à moi, vous ne pouvez vous empêcher de vous dire: Voilà une personne qui m'est entiérement dévouée, sur laquelle je puis compter absolument, & qui ne sera jamais ingrate des bontés que j'ai eues & que j'aurai pour elle: cela ne

doit-il pas tenir lieu de quelque chose ? Pour moi, Madame, c'est le cœur seul que je regarde dans mes amis : & j'ai l'avantage d'en avoir eu, & d'en avoir encore de solides, & en assez grand nombre : c'est le seul bonheur que j'aye eu dans ma vie : quand on est vraie & franche, on est en sûreté dans le commerce du monde, & cela est assez rare, à cette Cour-ci. Me. de St. Géran fait bien de vous mander des nouvelles des gentillesses de nos Princes ; car on ne manqueroit pas, si c'étoit moi, de dire que je les aime trop pour leur trouver des défauts : je m'arrête donc à leur santé : elle est très-bonne ; jamais M. le Duc d'Anjou n'a été mieux, dormant la nuit à merveille, & mangeant bien le jour. Nous voyons tous les cinq jours des visages nouveaux par les compagnies qu'on releve : il faut pourtant que nôtre chere Comtesse s'accommode de dîner avec eux ; les représentations nobles ont quelquefois de grandes importunités : mais on suit en cela ce qui se faisoit autrefois, dont les jeunes Dames ne pourroient s'accommoder. Je suis ravie que Me. de Barneval soit au Château : car on la voit plus souvent. Je respire votre retour avec bien de l'impatience, quoique je n'aye guere l'hon-

neur de vous voir : on peut du moins être à tous moments informé de votre santé, vous voir passer, & se flatter de quelques-uns de ces sourires qui m'enchantent. J'ai vu Mlle. d'Aumale : la vieillesse est sujette aux larmes : mais il me semble qu'on ne peut parler de vous, Madame, sans être attendrie ; rien dans le monde ne vous ressemble : & quand il s'agit de vous, les plus sots parleroient comme des Anges, & les plus insensibles, comme la Duchesse de V.

LETTRE IX.

De Mad. de Maintenon.

Ce 20 Avril 1712.

SI je vous ai souvent plainte de la vie ennuyeuse que vous menez depuis huit ans, jugez, Madame, si je partage vos peines aujourd'hui, que vous êtes dans l'accablement de la douleur : je crains que vous ne cherchiez pas assez l'amusement, qui est certainement le meilleur remede à l'affliction : pourquoi ne venez-vous pas nous voir à Marly ? Votre Prince a de très-bonnes sous-Gouvernan-

tes, & un fort bon Médecin : que craignez-vous, quand vous serez quelques heures sans le voir ? ne vous attachez pas trop à lui. Je vous rends mille graces, ma chere Duchesse, des bons traitements que vous avez faits à Me. d'Haussy : je n'en attendois pas moins de votre bonté pour moi. On vous dit souvent des nouvelles de la santé du Roi, & on ne vous flatte point quand on la croit très-parfaite : il fait tout ce qu'il peut pour s'amuser; mais il faut du temps pour se consoler de ce qui lui manque.

LETTRE X.

De Mad. de Ventadour.

1712.

LE moyen, Madame, de ne vous pas importuner de sa joie, dans le temps que je goûte dans toute son étendue celle que vous avez ! Quand je songe que le Roi aura le plaisir de donner la paix à ses ennemis, & que ses troupes auront fini si glorieusement, j'avoue que je sens la gloire de la nation vivement : & la douleur du Prince Eugene me fait un grand plaisir : mon Dieu, pourquoi n'a-t-il pas été pris ? en vérité, voilà une action bien

heureuse ! je vous en fais mes compliments de bon cœur, Madame, & j'espere bien que Dieu récompensera la constance héroïque du Roi en toute occasion : cela le met encore au-dessus de ce qu'il étoit : c'est tout dire : il vaincra tout avec cela : nous sommes dans des transports de joie infinis. Me. de St. Geran, comme vous croyez bien, Madame, est hors d'elle, après avoir passé deux mauvaises heures par des bruits de ville sans rien savoir : enfin, les relations nous sont venues, & notre galerie étoit pleine de Gardes du Corps, de Suisses, de François : c'étoit un charme de voir la joie de tous les gens de guerre ; mais je m'apperçois que la mienne m'emporte, & que je ne songe pas que vous avez bien d'autres choses à faire qu'à lire une mauvaise lettre. Adieu, Madame, le plaisir de vous entretenir & de vous voir me tient lieu de tout. Si vous étiez moins grande, on vous supplieroit d'aimer un peu la Duchesse de V.

LETTRE XI.

De Madame de Maintenon.

Ce 5 Juillet 1712.

VOus auriez grand tort, mon aimamable Duchesse, de n'être pas bonne Françoise : car on vous aime fort en France; &, en vérité, aucune des femmes que je vois ne me fait oublier que je ne vous vois pas; point de plaisir où je ne vous aye regrettée : il y manquoit quelque chose, & ce quelque chose, c'étoit vous. A Marly, même absence de votre part, même ennui de la mienne : j'ai fait vos compliments au Roi, qui les a reçus avec tout l'agrément possible. Que vous êtes heureuse de ne vous pas repaître du goût du monde, & de vous remplir de celui qui convient à tous les temps! Votre cœur est trop bon pour n'être pas donné à celui qui l'a fait : conservez-moi la part que vous avez bien voulu que j'y eusse, puisqu'il n'y aura rien en cela, dont notre bon Pere ne s'accommode.

LETTRE XII.

Ce 30 Juillet 1712.

LE Roi m'a montré la très-belle lettre que vous lui avez écrite ; il m'a chargée de vous en remercier : vous y avez parfaitement exprimé un zele dont il ne doute pas ; il vous en est bien obligé, ce sont ses propres paroles.

Il faut s'attendre que Mgr. le Dauphin nous donnera souvent des allarmes : personne n'en souffrira plus que vous ; & si l'on proportionnoit les récompenses aux peines, il n'y en auroit point pour une Gouvernante des Enfants de France ; mais on compte l'honneur, qui à la vérité est très-grand, mais qui est quelque chose de bien vuide, tandis que les fatigues sont bien réelles. J'ai bien cru, Madame, que vous aimeriez ce Prince, & vous serez assez malheureuse pour vous attacher à celui-ci sans vous consoler de l'autre. Ne vous allarmez point sur son teint ; feu M. le Duc de Bretagne n'étoit pas fort blanc, & notre chere Dauphine étoit brune quand elle arriva ici : elle n'étoit devenue blanche que dans ses cou-

ches : c'eſt beaucoup que l'enfant ſoit gai, & c'eſt la plus ſûre marque de ſanté. Ne prétendez nous le rendre ni beau, ni ſpirituel : rendez-nous-le ſaint : c'eſt tout ce qu'on veut.

LETTRE XIII.

De Me. de Ventadour.

Ce 12 Avril 1713.

J'Attendois la priſe de Douay pour avoir l'honneur de vous écrire, Madame ; mais la déclaration que le Roi a faite ce matin, ne vaut-elle pas bien la priſe de cette ville, puiſque l'on nous mande qu'il y a ordre de laiſſer continuer le ſiege, ſans y mettre aucun obſtacle ? Je ne vois rien de ſi heureux que la fin de cette guerre : je vous avoue, Madame, que j'en ſuis toute hors de moi ; recevez-en donc mes compliments : je vous demande encore plus, j'oſe eſpérer que vous nommerez mon nom au Roi, en l'aſſurant de la parfaite ſanté de notre Dauphin, qui nous envoye tous en priſon fort gaiement. Comme le Maréchal de Villeroi m'écrit réguliérement tous les jours, pour

m'informer de la bonne santé du Roi, & de la vôtre, Madame, je lui écris aussi des nouvelles de notre Prince : je crois qu'il en rend compte, pour qu'on en sache tous les jours sans importunité. Je ne puis me dispenser de vous envoyer une lettre de Madame, que je viens de recevoir : elle m'avoit déja fait l'honneur de m'écrire qu'elle avoit grande envie qu'on fût content d'elle ; mais dans l'inquiétude si cela étoit, comme la lettre dont vous m'avez honorée le marquoit fort, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je lui fisse le plaisir de le lui mander ; & de vrai, je pense pouvoir répondre de ses sentiments tels qu'on les peut desirer, de respect & d'attachement : je ne dirai pas de même des manieres ; mais quand l'essentiel est bon, il faut passer quelque chose, & vous, sur-tout, Madame, qui allez toujours au bien, & qui ne voulez que lui. Vous prouvez merveilleusement que se sont toujours les plus parfaites qui sont les plus indulgentes.

LETTRE XIV.

Ce 3 Septembre 1714.

MR. le Maréchal de Villeroi eſt trop de mes amis, Madame, pour que je ne vous faſſe pas mes compliments ſur toutes les graces que le Roi lui fait : j'ai peur qu'il n'en meure de joie & de reconnoiſſance : il y a long-temps que celle qu'il a pour vous eſt bien vive dans ſon cœur ; ſi je diſois tout ce qu'il penſe ſur vous, Madame, le zele m'emporteroit, & il faut donc me taire pour vous ſeul. Mon petit Maître eſt à merveille, il eſt même engraiſſé depuis ſon accès de fievre ; mais il n'en fait pas moins de peur pour être auſſi précieux qu'il eſt. Dieu nous le conſervera pour qu'il ſoit en état de profiter des exemples du Roi : je n'ai que faire de vous aſſurer, Madame, des ſouhaits que je fais pour la conſervation de ces deux vies-là : j'eſpere que vous connoiſſez mon cœur, & qu'il n'a pas beſoin de s'expliquer pour vous perſuader de la ſincérité de ſes vœux pour une troiſieme. Tout eſt fort bien ici, hors la douleur d'être loin de vous. Voilà le

LETTRE XVI.

De Madame de Maintenon.

Le 24 Septembre 1714.

JE me cache le plus qu'il m'eſt poſſible : je ſuis trop honteuſe de vivre ſi long-temps ; mais je conſerve dans ma ſolitude les ſentiments d'eſtime que j'ai pour un petit nombre de perſonnes : vous ſavez, Madame, que vous en avez toujours été : vous avez connu auſſi comme Madame la Princeſſe de Soubiſe étoit pour moi : je connois le mérite de M. le Prince & de Mr. le Cardinal de Rohan, & vous ſavez encore que j'ai eu plus de commerce avec Me. la Princeſſe d'Epinoy, que nous n'en avons montré ; après tout cela, jugez, ma chere Ducheſſe, ſi le mariage que vous venez de faire m'a été indifférent, & ſi je ne prendrai pas intérêt à Me. la Princeſſe de Soubiſe, au moins juſqu'à ce qu'elle ſoit gâtée ; ce qui eſt, ce me ſemble, infaillible dans ce temps-ci : elle eſt en bonnes mains, Madame, & tout ira bien, tant qu'on ne la révoltera point contre ſa mere : quant à vous, je ſais

ſais qu'il ne faut point vous compter, & qu'il n'eſt queſtion pour vous que de votre Dauphin. La ſanté du Roi eſt à ſouhait : il arrive à ſix heures de la chaſſe, où il a couru deux cerfs, & il travaille avec Mr. de Pontchartrain. Notre nouveau Miniſtre eſt content ; mais il le ſera encore davantage, quand il vous aura communiqué ſa joie. Je ſuis inquiete de Me. de Caylus : j'ignore ce qui ſe paſſe ailleurs, même dans le jardin de Diane, qui eſt préſentement un endroit fort vif, nuit & jour : je paſſe une partie des miens dans ma maiſon de la ville, qui eſt un aſſez vilain cabaret : le repos que j'y trouve me fait vivre : voilà vous entretenir de bien des inutilités ; mais vos bontés pour moi me font tout oſer. Le Roi vous donne une grande marque de confiance en vous mettant entre les mains ce que la France, le monde, & lui ont de plus précieux : il vous en coûte cher ; mais vous faites ce que perſonne ne feroit comme vous : vous travaillez pour le bien public, tandis que tant de gens ſont inutiles ſur la terre : vos ſoins ſont grands, & par conſéquent vos inquiétudes ; mais, Madame, c'eſt le ſort des grandes places : le couvent étoit bien plus plus tranquille, & nous étions fort à no-

tre aiſe aux Cordelieres de Noiſy, & dans les promenades que nous faiſions enſuite. Je n'entends point ce que vous dites, que l'on ſe prend de tout à la premiere : j'ai demandé au Roi, s'il lui étoit revenu quelque choſe de chez vous ; il m'a dit que non ; & jamais chambre, de la nature de la vôtre, n'a été ſi paiſible : vous y êtes, ce me ſemble, auſſi abſolue que vous le devez être : parlez-moi donc plus clairement, ma chere Ducheſſe : & ne doutez point que vous ne trouviez en moi l'amitié, la conſidération, l'appui, l'attention que j'ai toujours eu pour vous : ſi je ſuis ſans commerce, c'eſt mon état qui m'y force : je ſuis honteuſe de vivre encore & de montrer par-tout un viſage mourant de vieilleſſe, & qui devroit être mort il y a long-temps : réjouiſſez-vous, Madame, avec le précieux dépôt qui vous eſt confié, & qui devient la plus aimable créature.

LETTRE XVII.

De Mad. de Ventadour.

Le 28 Septembre 1714.

JE préférerois bien le vilain cabaret que vous habitez, Madame, aux délices du jardin de Diane : & je comprends à merveille la nécessité de cette retraite, pour n'être pas accablée dans votre appartement : je me ressouviens de Fontainebleau, & du bruit qu'il y avoit dans votre cage, c'est ainsi que vous la nommiez : il est vrai qu'on n'y pouvoit résister. Je suis très-inquiète de Me. de Caylus : c'est de ces favorites qui se font aimer de tout le monde, & à qui l'on souhaiteroit tous les bonheurs qu'on leur envie ordinairement, & qu'elle n'a point : son attachement pour vous, Madame, dans tous les temps de sa vie m'a donné l'opinion de son cœur tel qu'on le doit avoir, & votre amitié pour elle ne gâte rien : notre nouvelle alliance de Me. d'Epinoy ne me dédira pas : & depuis la mort de Monseigneur, elles ont reçu des marques d'amitié de Me. de Caylus qui prou-

vent tout ce que j'en pense, & qui ne ressemblent guere au jeu de la Cour. Nous fûmes hier à Meudon. Monsieur le Dauphin dit qu'il ne veut jamais avoir que cela : nous y consentons tous de bon cœur, & la merveilleuse santé du Roi nous fait espérer que ses souhaits s'accompliront : cette pauvre maison magnifique, qui lasse par sa grandeur, & dans laquelle on ne peut trouver un siege, fait faire de tristes réflexions : notre enfant est à merveille : il a joué le boîteux en perfection vingt-quatre heures, en m'assurant que le lendemain à sept heures il seroit guéri : il croît fort : très-joli tout seul : devant le monde, sérieux : je veux l'accoutumer à parler, mais on y a bien de la peine : il est question qu'il vive.

LETTRE XVIII.

De la même.

Ce 19 Octobre 1714.

JE suis sûre de ne vous importuner jamais, Madame, en vous disant que votre petit enfant est à merveille : sa santé se fortifie tous les jours, & je ne l'ose ni

dire, ni écrire au point qu'elle l'eſt, de peur qu'il ne revienne tout d'un coup quelque choſe qui nous rejette dans la crainte. Ce qu'il barbouille par jour de lettres au Roi ne ſe peut nombrer : vous n'êtes pas oubliée, Madame, & il fait déja une partie de ce qu'il vous doit & de ce que vous êtes. Il aimera beaucoup à écrire, mais point à lire : tout ce qui le divertit & qu'il entend va à merveille : la Géographie, les voyages, le deſſin, tout cela lui plaît infiniment, & vous ſeriez étonnée & ravie de ſa mémoire : ſoyez ſûre qu'on ne le preſſe ſur rien ; l'Abbé (Perrault) m'a priée de vous en aſſurer : il eſt temps de lui donner un maître pour apprendre à bien faire la révérence & pour l'occuper une demi-heure de plus : c'eſt ce que je demanderai au Roi au retour ; car la journée eſt bien longue, Madame, & aujourd'hui que ſon eſprit commence à percer, on ne peut l'amuſer de niaiſeries, & quelques petites regles mettent de la variété dans ſes jeux : nos Aides-Majors lui font faire l'exercice : de la grace à tout, comme le Roi : & ſi vous ne m'aviez pas défendu avec raiſon d'en faire une petite merveille avant le temps, nous aurions pu donner le paroli à Madame des Urſins : car ne lui en dé-

d'avoir toujours un homme de l'art auprès de nous : car avant qu'on aille à la ville, il faut que tout soit passé ; heureusement c'est en bien : le brouillard qu'il fit ce jour-là m'empêcha de le mener à Marly : on n'auroit pas manqué de croire que c'étoit cela qui lui avoit attiré cette petite fonte ; & j'ai remarqué que lorsqu'elles lui viennent, c'est toujours quand il demeure dans sa chambre : mais il y a des temps où on ne le peut pas exposer. Sa tendresse pour moi, lorsqu'il a quelque petite chose, ne laisse pas de me coûter, quoique mes peines se prennent volontiers ; mais les nuits sont longues à passer ; j'ai une force qui me surprend pour mon âge : je n'en avois pas tant, étant bien plus jeune ; le bon Dieu me secourt, & je n'en desire la continuation, que pour ce qui me reste de temps à demeurer auprès de mon petit Maître. En vérité, Madame, j'ose dire que je n'ai pas le moindre petit soin ni la moindre précaution à me reprocher ; j'espere aussi qu'elles auront une bonne issue : car ce Prince-là promet & de corps & d'esprit tout ce qu'on peut desirer. Pour moi, Madame, je n'ose vous dire tout ce que votre santé me fait souffrir, quand elle n'est pas bonne : j'ai pour vous, Madame, & pour tout

les pensent à vous, & elles sont transportées de joie d'avoir en leur possession une robe que ce précieux Dauphin a portée : elle fera honneur à jamais à cette maison : vous l'avez ornée de tout ce que vous avez pu : elle n'avoit pas besoin d'être riche pour nous être infiniment précieuse. Vous trouverez bon que je partage leur reconnoissance, & que je me flatte même d'avoir quelque part au bienfait.

LETTRE XX.

De Mad. de Ventadour.

1714.

J'Eus l'honneur de vous mander hier, Madame, que M. le Dauphin avoit eu une petite fonte, à laquelle il a toujours été sujet depuis qu'il est né ; mais bien moins violente que les autres : & cela ne vient plus que très-rarement : il lui en reste un petit enrouement; mais ni le sommeil, ni l'appétit, ni la gaieté n'ont été altérés : j'ai cependant fait coucher son Chirurgien dans sa chambre; & ce sont ces fontes-là qui m'ont fait desirer

vieillesse à une personne qui vous a vu naître, & qui étoit déja assez raisonnable, pour qu'on la consultât sur ce que vous seriez à l'avenir : ma prophétie a été très-bien remplie. J'ai trop de marques de votre bonté, Madame, pour en douter : je regarderois un doute comme une ingratitude. Je me porte fort bien, le quinquina me donne une grande vigueur. Me. de Caylus est toujours très-délabrée; elle vient dîner avec moi, mais c'est pour me sauver la peine d'aller chez elle, car elle ne devroit point sortir de son lit. Vous voyez, Madame, avec quelle confiance je vous réponds : je voudrois pouvoir vous montrer aussi-bien le tendre attachement que j'ai pour vous.

LETTRE XXII.

De Mad. de Ventadour.

Ce 14 Janvier 1715.

JE vous avoue, Madame, que j'ai le cœur serré de l'état présent de Me. des Ursins : car pour l'avenir j'espere qu'avec un bon esprit elle verra bien que rien ne se fait qu'avec la permission de Dieu, qui

a voulu par une disgrace des plus singulieres lui faire connoître que rien n'est stable ici-bas, & qu'il n'y peut avoir d'heureux que ceux ou celles qui peuvent de bien loin vous imiter : sans cela, je ne crois pas qu'elle puisse arriver & qu'elle ne meure pas de douleur. Il n'y a ni moment ni événement dans le monde qui ne fasse comprendre combien la vie du Roi & la vôtre sont précieuses; je sacrifierois volontiers la mienne pour vous & pour lui.

Me. de Soubise a présenté sa petite requête à Mr. Blouin : effectivement, Madame, on a cru qu'il ne falloit pas encore qu'ils eussent de maison pour éviter des retours de chasse avec une jeunesse que son mari pourroit amener ; ainsi, Madame ; la pauvre petite vient dîner ou chez Me. la Princesse de Conti, ou chez nous : cela est très-incommode, & pour elle & pour moi : ce n'est pas grand'chose que l'appartement de Me. de Nevers ; mais il nous feroit grand plaisir, si le Roi lui faisoit la grace de le donner. On dit que je gâte votre enfant ; c'est une nécessité : sans cela nous ne l'aurions point.

J'aime fort mon cher Papa Roi. Voilà l'œuvre de M. le Dauphin. Il a fallu le

laisser faire. Je ne vous écris point, qu'il ne vous fasse des amitiés.

LETTRE XXIII.

De la même.

1715.

JE vous dis vrai, Madame; vous ne pouvez être malade que l'inquiétude que j'ai de vous ne me le rende aussi; j'ai tant de raisons de vous être attachée, qu'il n'est pas étonnant que la moindre chose qui vous regarde m'allarme beaucoup; mais la plus forte de toutes mes raisons est la sensibilité de mon cœur pour vous; portez-vous donc bien, cela est nécessaire à notre jeune Prince. La mort du Prince de Piémont n'a pas laissé de m'inquiéter encore pour lui, & j'ai été affligée avec cette pauvre Reine. Notre joli mariage va fort bien, & m'en fait encore plus regretter cette Princesse d'Harcourt, qui a été de mes amies de tous les temps: ce n'est pas la mode de se soucier de quelque chose; je voudrois de tout mon cœur m'y mettre: car étant assez heureuse pour avoir nombre d'amis

& d'amies, on passe mal son temps en partageant leur malheur : & les bonheurs ne nous font pas le même effet. M. le Card. de Rohan à écrit à Mlle. d'Aumale au sujet du logement. Voilà pourquoi, Madame, j'en écrivis un petit mot à Mr. Blouin.

LETTRE XXIV.

De Mad. de Maintenon.

Vous rassurez les autres, ma chere Duchesse, & vous auriez peut-être besoin de l'être vous-même : j'espere pourtant que ce ne sera rien : je mourois d'impatience de voir votre messager, & j'étois bien-aise qu'il ne vînt pas si matin : on est bien malheureux quand on s'attache. Le Roi fut très-inquiet hier, quand je lui dis cet accident ; je lui ai lu votre lettre : il est entré dans ma chambre comme je venois de la recevoir. Dieu conserve l'Enfant & la Gouvernante : ils sont nécessaires l'un & l'autre.

Je vous plains de vous intéresser avec tant de bonté à la santé d'une personne de mon âge : vous avez pourtant raison de l'aimer un peu, car vous savez qu'elle vous a autant aimée dans votre enfan-

ée, qu'estimée quand vous avez été en âge de paroître. Je ne me vanterois pas de mes maux, si j'y croyois la santé de votre enfant intéressée. Je crois que Me. la Princesse de Soubise a un logement : je n'avois garde de manquer de la mettre à couvert : car comment auroit-elle pu trouver quelqu'un qui parlât pour elle ? Il auroit pourtant été assez curieux de la voir coucher dehors, au milieu d'une famille qui ne laisse pas d'avoir quelque petite considération. Bon jour, Madame ; je me porte assez bien aujourd'hui, & je me porterois encore mieux, si j'étois moins accablée ; mais aucune mauvaise humeur ne peut m'empêcher de recevoir vos lettres avec plaisir, & d'y répondre de même. Il est triste qu'on ne puisse jouir de vous.

LETTRE XXV.

De Mad. de Ventadour.

Jeudi 1715.

UN bruit s'est répandu ce matin, que le Roi avoit eu la colique ; vous jugez bien, Madame, que je ne l'ai pas en-

tendu, sans en être hors de moi. Le Maréchal de Tallard m'a fait le plus grand plaisir qu'il me fera de sa vie, en m'apprenant que ce n'étoit rien, que le Roi avoit dîné en public, que son visage étoit bon, & que la sérénité du vôtre le disoit assez. Le fond de sa santé est admirable; mais si l'on ose parler, il ne la ménage pas. Hé! mon Dieu! qu'elle est nécessaire! En vérité, Madame, plus encore par attachement pour Sa Majesté, que pour tout ce, que l'on peut envisager de terrible, que Dieu nous le conserve! vos saintes prieres me donnent toute sorte de confiance, & pour lui, & pour notre cher Prince qui est un peu enrhumé: mais rien qui puisse inquiéter; je tâche de faire auprès de lui tout ce que j'ai eu l'honneur de vous entendre dire souvent: il n'est pas temps de le fatiguer dans un âge si tendre: il ne faut songer qu'à sa santé, & à le divertir, & encore en enfant; car les grands plaisirs l'attachent. Je vous assure, Madame, que je donne souvent congé aux Maîtres, & que nous faisons nos leçons ensemble en riant: il aura de l'esprit à tout; le Gouverneur mettra en œuvre pour moi: je n'ai qu'une jolie matiere à lui remettre entre les mains, c'est à lui à la travailler & à la polir; &

elle se prêtera sûrement à toute l'industrie de l'ouvrier. Au nom de Dieu, Madame, puisque je crains tant de vous importuner en allant vous voir, ne m'abandonnez pas sur les ordres & les conseils; je tâche de deviner ce qui peut être de votre goût. Mais j'en serai toujours plus certaine, quand un petit mot m'en instruira: car enfin, ce dépôt précieux m'est abandonné: je ne crains pas que de tant de femmes & de domestiques du bas étage, qui souvent parlent mal-à-propos, il y en ait aucun qui puisse dire que je l'ai négligé un seul moment: & c'est beaucoup, mais il est mille choses où l'on peut manquer sans préjudice au zele: & c'est de celles-là, Madame que je vous demande la grace de m'avertir souvent: je vous écrirois pour vous demander vos avis; mais chargée de tout l'État, comme vous l'êtes, je crains de vous charger encore: c'est pourtant votre enfant bien-aimé, & c'est de vous que je le tiens. Entendez parler de lui sans vous ennuyer: il faut cela à sa pauvre Gouvernante, vous est attachée plus tendrement & avec plus de respect mille fois que ne peut jamais vous l'exprimer la Duchesse de V.

LETTRE XXVI.

De Mad. de Maintenon.

Ce 14 *Juin* 1715.

JE vous aſſure, Madame, que l'incommodité du Roi a été moins que rien : il ne dormit pas la nuit, parce que les pois & les fraiſes lui donnerent des vents ; il dîna légérement, & dormit huit heures de ſuite ; il vint enſuite chez moi avec un viſage & une humeur admirable : il ſoupa avec les Dames, & a bien dormi cette nuit : il ne faut pas s'attendre qu'il vieilliſſe ſans aucune incommodité ; & je vous avoue que je ne ſerois pas fâchée de lui en voir quelquefois ; car autrement il ne ſe retiendra jamais ſur ſa voracité. On ne peut rien ajouter à vos ſoins pour nôtre tréſor : & la France ſera très-contente de vous, ſi vous le rendez bien ſain : il y a lieu de l'eſpérer ; je n'ai jamais vu ni directement ni indirectement qu'on vous accuſât de le négliger ; l'idée qu'on a de vous eſt bien différente : on croit que vous n'avez d'attention & de vie que pour lui, & qu'outre l'impor-

tance dont il eſt, vous avez une tendreſſe extrême pour ſa très-charmante perſonne. Il eſt vrai, Madame, que ma grande expérience me fait croire, qu'il eſt inutile de ſe preſſer d'apprendre quelque choſe aux enfants : il ne leur faut pas la moindre contrainte ; & puiſque vous voulez abſolument que je vous donne quelques avis, je vais le faire, pourvu que vous gardiez le ſecret, ſans nulle exception. Comme on ne peut jamais avoir trop de raiſon & de vertu, je crois qu'on ne peut l'inſpirer trop-tôt ; je voudrois qu'on le dreſſât peu à peu au ſecret, en l'accoutumant à ne pas redire ce qu'on lui aura confié ; je voudrois n'exiger rien de lui ſans lui en rendre raiſon ; il eſt dangereux de l'habituer à obéir aveuglément : car ou il ſeroit gouverné, ou il voudroit être obéi de même. Je voudrois qu'on lui inſpirât l'humanité, & qu'on ne lui montrât jamais l'exemple de la moindre tromperie ; qu'il ſongeât à ce qui convient aux autres, & ſur-tout qu'il fût reconnoiſſant. En voilà aſſez, ma chere Ducheſſe, pour vous prouver que je ne puis rien vous refuſer.

LETTRE XXVII.

De Mad. de Ventadour.

Dimanche 1715.

LEs nouvelles que vous m'avez fait l'honneur de me mander, Madame, m'ont redonné la vie : car l'inquiétude est toute différente de loin que de près ; quelque petit remede de temps en temps rafraîchira le Roi : tout est admirable en lui. Le rhume de M. le Dauphin continue. Je ne parlerai à personne, puisque vous me l'ordonnez, Madame, des avis que vous me donnez : ils seroient admirés, comme tout ce qui vient de vous doit l'être : j'en ferai bien mon profit, ou pour mieux dire celui de mon Prince : c'est un grand malheur pour lui d'être si jeune ! car il auroit appris de vous, Madame, à force de vous voir & de vous entendre, tout ce que la vertu, la noblesse d'ame, la piété peuvent inspirer de solide & de grand. Pour devenir un Roi accompli, il n'auroit qu'à mettre en pratique une partie de vous-même : que cela seroit heureux pour ceux qu'il gouver-

nera un jour ! j'espere que nous ne le verrons jamais, c'est ce que j'envisage de meilleur; mais tant qu'il sera entre mes mains, je garderai ma petite lettre, & je prendrai là mes leçons pour les faire à mon petit Maître : personne n'en peut mieux donner que celle qui les pratique, & dont l'esprit & le cœur sont au-dessus de tout, comme la fortune.

M. le Dauphin m'interrompt; il veut que je vous dise, Madame, qu'une de ses dents a percé. Que je serois heureuse, si ce que je fais pour lui, je le faisois pour Dieu!

LETTRE XXVIII.

De Madame de Maintenon.

Ce 16 Juin 1715.

SI on voyoit vos dernieres lettres, Madame, on admireroit plus celle qui reçoit les avis que celle qui les donne : car il est plus ordinaire de savoir discourir que de prendre ce qu'on nous donne avec votre modestie & votre douceur : c'est une grande vertu en vous, Madame, que Dieu a mise au-dessus de moi.

Mais j'ai encore une chose à dire, c'est que si vous suivez mes idées, vótre éducation ne brillera point : tout le mérite sera pour l'avenir, & il n'en paroîtra rien dans le temps présent : feu Monseigneur savoit à cinq ou six ans mille mots Latins, & pas un quand il fut maître de lui. Vous voyez bien, Madame, que le Roi est en bonne santé, puisque je n'ai pas commencé par vous en rendre compte : il dîne chez moi, & recommencera apparemment à bien manger des pois & des fraises qui font mourir M. Fagon. On a une grande passion de voir votre Prince à St. Cyr : le jardin est en beauté : il n'y a point de malades, mais il fait encore froid. Ne sauriez-vous guérir notre Maréchal de ses inquiétudes ? il croit voir mieux que moi l'état du Roi, & croit toujours tout perdu.

LETTRE XXIX.

De Mad. de Ventadour.

1715.

LEs moments que j'ai l'honneur de vous voir, sont si courts, Madame,

LETTRE XXX.

De la même.

1715.

LE Prince que vous aimez tant, Madame, que vous regardez toujours avec plaisir & avec inquiétude, que je n'ose vous mener, de peur de joindre encore cette importunité à toutes celles que vous avez déja : ce Prince se porte si bien, & se fortifie tellement d'esprit, de corps & de douceur, ce qui marque le mieux la bonne santé, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre compte, sûre de vous donner un moment de joie : il voulut Dimanche entendre une premiere grande Messe : je lui dis : *Hé bien, Monsieur, demandez une grace à Dieu : qu'est-ce que vous lui voulez demander ?* Sans hésiter, il répondit : *Je lui demande celle de conserver le Roi toujours en bonne santé*, Ce n'est point en radoteuse de Gouvernante, que je vous le dis : car je sais que tous ces discours ne sont point crus : aussi on n'a jamais moins parlé d'enfant que de ce précieux-là; car je n'aime pas le ridicule,

dicule, & je trouve que c'eſt beaucoup faire, que de s'en ſauver à la Cour : on me demande ſa ſanté ſur toutes choſes ; je commence à en être certaine, & je ne me vanterai des peines qu'il m'a données, que lorſque j'aurai le bonheur de l'avoir remis entre les mains du Roi : après cela, Madame, je vous en rendrai compte ; car il ne ſert de rien de bien faire, ſi ce point ne réuſſit pas. J'ai été obligée de prendre médecine, ce qui l'a fâché ; car il me perſécute pour Marly : il ſera Courtiſan. J'apprends avec une joie que je ne puis vous exprimer, Madame, que votre ſanté eſt meilleure à Marly : quelles inquiétudes ne me donne-t-elle pas ? Mr. Blouin vous a trouvé un viſage charmant : n'oubliez pas celle de toutes vos créatures qui vous eſt la plus dévouée, & qui vous aime avec le plus de paſſion : vous voyez que je vous parle d'amour : mais pourquoi me défendez-vous le reſpect qui vous eſt dû par tant d'endroits, meilleurs les uns que les autres, & qui n'échappent pas à la Ducheſſe de V.

LETTRE XXXI.

De la même.

Ce 18 Septembre 1715.

VOtre cher enfant se porte à merveille : son Gouverneur l'aime autant que sa Gouvernante, & je vois avec le seul plaisir qui peut me rester que tout le monde est comme nous, que l'on ne connoissoit pas ce grand Prince comme je faisois ; je n'osois même en parler : je ne peux, selon ce que vous pensez, Madame, vous parler d'autre chose : chaque jour augmente ma douleur : ce sont des larmes de sang qu'il faut répandre. Permettez-moi d'aller à St. Cyr. Je ne vous verrai pas, mais je serai du moins plus près de vous.

LETTRE XXXII.

Du 27 Novembre 1715.

N'Avez vous pas assez bonne opinion de moi, Madame, pour croire qu'il n'y a ni Roi ni Régent qui pût m'empê-

cher à tous les moments de ma vie de vous marquer mon respect, Je vous obéis en ne vous le marquant pas : je retiens chaque jour mon zele pour me conformer à l'envie que vous avez d'oublier tout le monde : sentiments que je trouve très-aisés à imiter aujourd'hui, mais non dans les vues & dans les perfections que vous les pratiquez : vous ne voulez entendre parler que de la santé de mon petit Maître : il ne vous reste que cela de sensible : elle est augmentée par une chair ferme, & une bonne graisse, & une gayeté qui ne le quitte pas de toute la journée : nos petites Dames & leurs meres ressentent l'effet de votre protection, puisque leurs maris sont assurés d'un poste agréable auprès de leur Maître : pour moi, j'adore tout ce que vous avez aimé : je voudrois bien qu'on pût marier Mr. d'Aumale, qui est un très-honnête homme, & mal dans ses affaires : je ne doute pas que M. le Maréchal de Villeroi ne saisisse cette occasion de vous marquer son attachement infini.

LETTRE XXXIII.

Ce 10 Janvier 1716.

QUand je me prive du plus grand plaisir que je puisse avoir, de peur de vous importuner, Madame, vous pourriez croire que je ne suis pas occupée de vous depuis le matin jusqu'au soir; non, Madame; mon petit Roi, qui ne me laisse pas le temps de respirer, n'empêchera jamais que je ne songe à vous avec plus de tendresse & de respect que je n'ai jamais fait. Je n'ai point reçu de lettre de vous, je n'osois en espérer même, & c'est ce qui me retenoit d'écrire, ne sachant si vous le trouveriez bon. Je suis bien fâchée de ne vous envoyer que vingt louis: Paris nous a mis à sec; & c'est encore une de mes grandes peines d'être chargée des menus plaisirs du Roi, & de voir toute la France tomber sur moi, & des miseres inconcevables qu'on ne peut soulager que médiocrement. Vous serez toujours la maîtresse de tout ce qui dépendra de moi; mais recevez cette fois le *denier de la veuve.*

La tête tourne de tout ce qu'il faut fai-

re, & de ce qu'on voit faire ; & ma grandeur me fait pleurer tous les matins : mon Roi sera quelque chose de grand & de bon, si Dieu le conserve. Voilà mon unique point de vue. Nous avons été faire une petite visite à la Reine d'Angleterre, non sans quelque inquiétude ; mais on ne peut mal faire quand on fait son devoir. J'ai vû Me. de Caylus, j'en ai été ravie : jugez de ma joie, si je puis jamais *me jetter à vos pieds* : elle sera mêlée de douleur assurément ; mais je pourrai ouvrir mon cœur avec vous. Il ne faudra pas attendre que j'aye quitté le Roi : un beau jour de Printemps ou d'Eté, si vous le permettez, pourra faire mon bonheur : je n'en demande point d'autre, que de vous marquer, Madame, que vous n'avez pas fait toujours des ingrates dans le bien que vous avez fait : & comment vous le faire connoître, sinon par mon attachement pour l'unique reste de votre Roi ? Les Messieurs font tous très-bien ; mais quand vous les exhorterez à se dire que l'enfant n'a que sept ans & demi, ils ne feront que mieux. Je suis persuadée qu'il faut y aller doucement pour le bien du corps & de l'esprit. Il n'a point d'humeur ; son amitié pour moi continue fort joliment ; c'est encore ce qui m'attache ;

mais vous ne m'en ferez pas une foiblesse, vous à qui il a passé dans le cœur tant de sentiments pour ceux que nous avons perdus, & à qui il en reste tant pour celui que vos prieres nous ont conservé. Que ne peut-on vous voir ? vous ne verriez, Madame, que la Duchesse de V.

LETTRE XXXIV.

Ce 11 Février 1716.

J'Avois tant de choses à vous dire, Madame, sur mon malheureux événement, qu'il auroit fallu un volume pour vous informer de tout : & en vérité, vous ne sauriez vous empêcher de trouver le procédé de l'homme que vous aimez, inoui dans toutes ses circonstances. Il se tue de parler à tout le monde pour se justifier ; mais le public n'est pas pour lui, & je me trouve quelquefois assez sotte pour être fâchée de ce qu'on dit de lui : un ami de quarante-cinq ans vous manquer sans aucune raison, & se persuader que c'est lui qui a sujet de se plaindre, & n'écouter que sa passion ! rien n'est plus désolant : non que j'eusse envie, ni Mrs. de Rohan, d'un retour de sa part : en pre-

mier lieu, il y avoit long-temps qu'on travailloit pour Mlle. de Luxembourg : de plus, ce n'étoit pas le grand bien de Mr. le Maréchal, qui nous tentoit; car on peut vivre avec 100000 liv. de rente, comme avec 500000; mais l'état où je me trouve avec le Roi, unissoit des gens qui lui sont dévoués d'une façon si intime. Mon objet principal est le Roi, & voilà ce qui me désespere : tout le reste ne vaut pas d'être compté.

J'ai été si pénétrée de douleur, que je n'ai pu vous écrire, quelque doux qu'il m'eût été d'être consolée par vous. Vous avez bien à faire d'être interrompue par les malheurs d'autrui! & qu'est-ce que nos peines en comparaison des vôtres? Je me trouve uniquement seule avec le Roi : je fais toutes les charges de sa maison; nuit & jour occupée de sa santé, enfermée dans une cage : plus de commerce avec des amis de quarante-cinq ans : plus de conseils à prendre de personne; l'affront fait à ma famille me touche moins que tout cela : Dieu me soutiendra, s'il veut la conservation de ce précieux enfant; car j'ose dire que je ne lui suis pas inutile.

Non, Madame, point de retour. Mr. le Maréchal de Villeroi croit qu'il seroit

déshonoré d'avoir Mlle. de Rohan, avec quatre cents mille francs : les substitutions le choquent : hé! nous en avions parlé cent fois ; la boiterie, comme si cet accident étoit arrivé hier, ou dissimulé par nous. Je l'ai vu content de tout : il me montre le matin une lettre de vous, où vous l'exhortiez à conclure : & le soir j'en reçois une de lui, qui m'apprend que tout est rompu ; & cela après que Mrs. de Rohan ont bien voulu entrer dans toutes les facilités qu'on leur proposoit. Peu m'importe de manquer ce mariage ; mais je ne me console point de perdre un ami sur lequel je comptois, & que tout devoit engager à s'unir plus étroitement à moi. Nous nous voyons chez le Roi, sans nous parler. Je suis comme une prisonniere d'Etat. J'aurois pris brusquement mon parti, si ce que je dois au feu Roi, si les larmes de cet enfant ne m'eussent retenue. Le public aime les scenes, & celle-ci ne finit pas. Mr. le Prince & Mr. le Cardinal de Rohan sont bien sages, & se moquent, sans le dire, de ce que le Maréchal conte par-tout ses raisons & les conte mal : sûrement, si l'on avoit pu vous parler, tout ceci ne seroit pas arrivé. Ne m'oubliez pas, Madame : le charme de votre souvenir soutiendra la Duch. de V.

LETTRE XXXV.

Ce 30 Mai 1716.

JE suis sûre, Madame, que l'état où vous savez M. le Maréchal de Villeroi, & pour lui, & pour l'état de sa petite-fille, vous touche infiniment : je suis assez sotte pour être affligée, & pour ne pouvoir demeurer un moment sans en savoir des nouvelles, qui sont toujours les mêmes : la vie est triste à passer avec un bon cœur. Qu'il me manque en tout, je ne lui manquerai jamais en rien. Notre Cardinal est parti ce matin, avec une grande partie de ma famille : je les envie d'être avec lui ; mais c'étoit pour moi une consolation de l'avoir : cependant j'approuve le parti qu'il a pris : il est très-content de Mr. le Régent ; mais sa présence n'avanceroit pas les affaires davantage : il reviendra aussitôt qu'on le lui ordonnera, sans humeur, ni rancune. Notre petit Roi augmente chaque jour en bonne santé & en bonne humeur : il se réveille, en ce moment, gai, frais & sans émotion : & enfin, je ne souhaite que la continuation de ce que je

vois, malgré tous les défauts qu'on lui veut trouver. Que n'a-t-il été Dauphin plus long-temps ? il eût été instruit par vous : il seroit devenu un Prince parfait : ce sera l'ouvrage de votre ami.

LETTRE XXXVI.

De Mad. de Maintenon.

JE reconnois bien votre cœur, Madame, à la compassion que vous fait M. le Maréchal de Villeroi : & je ne croirai pas que vous soyez implacable sur un raccommodement, quand vous me le diriez vous-même : ce mot-là n'est point fait pour vous. J'espere que Me. la Maréchale d'Harcourt, à force de résister, vaincra. Je n'ai pas vu sans peine Mr. le Cardinal de Rohan s'éloigner : mais si l'on étoit assez heureux pour envisager la fin des affaires de l'Eglise, il reviendroit bien vite : point de solitude ni de détachement du monde, qui puisse rendre indifférente à ce qui se passe là-dessus : & tout bon Catholique doit être affligé de voir la force & la hardiesse du parti qui lui est opposé : j'espere, Madame, que nous serons toujours de même Religion,

& que nous nous rejoindrons un jour pour ne nous plus quitter. Je n'aurois pas eu la même confiance pour tout ce qui composoit autrefois le Couvent de Marly : mais laissons en paix les cendres des morts. Adieu, ma chere Duchesse : il me semble que je ne vous ai point fait assez de remercimens de la visite dont vous m'avez honorée : je ne l'aurois jamais crue praticable ; mais rien n'est difficile à l'amitié courageuse : quand je pense que la Gouvernante du plus grand Roi du monde, & que la Dame de la Cour la plus nécessaire & la plus occupée, a fait huit lieues pour moi, je ne puis exprimer à quel point je suis, &c.

LETTRE XXXVII.

De Mad. de Ventadour.

VOus auriez eu un courier de moi, Madame, si je n'avois su qu'on vous avoit dit la petite incommodité du Roi : elle a été très-légere : nous en avons eu de bien plus fortes, dont il n'a pas été question, parce que la compagnie n'étoit pas si nombreuse : chose qui à son âge lui est plus préjudiciable qu'utile : un vent

le fit rougir & pâlir : il se coucha nonchalamment sur moi, qui suis son recours ordinaire dans ses maux : ensuite il fit son potage lui-même, & trouva du soulagement à ne plus faire le Roi : souvent il n'auroit pas mangé, quand il étoit Dauphin, s'il n'étoit venu chez moi. Cette étiquette, ces cérémonies, ces spectacles me désolent. J'y remédie *incognito*, autant que je peux. Nous sortons du sermon : j'ai voulu le promener aux Tuileries ; mais pour peu que l'ordre ne soit pas donné, l'empressement de le voir le fait étouffer. Paris l'aime à la folie. Je ne puis, Madame, vous parler de moi : il est miraculeux que je résiste à la douleur & à la peine : onze mois sont encore bien longs ; mais quelque dégoût que j'aye, je suis utile à mon Roi, & tous mes devoirs sont renfermés dans ces mots. Il écrit à merveille : mais c'est un enfant qu'il faut ménager : car naturellement il n'est pas gai ; & les grands plaisirs lui seront nuisibles, parce qu'ils l'appliqueront trop. On voudroit exiger de lui, qu'il représentât toujours avec la même égalité d'humeur ; vous savez, Madame, combien cette contrainte est mal-saine à tout âge. Vous vous moquerez de moi, si je vous dis qu'il a des vapeurs : rien

n'est pourtant plus vrai : & il en a eu au berceau, de-là ces airs tristes & ces besoins d'être réveillé : on en fait tout ce qu'on veut, pourvû qu'on lui parle sans humeur. Adieu, Madame : ayez un peu d'amitié pour une personne qui vous respecte plus que tout le monde ensemble.

LETTRE XXXVIII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 6 Octobre 1716.

IL n'y a que vous, Madame, qui soyez capable d'avoir pour une pauvre vieille retirée, les mêmes attentions qu'une autre auroit pour plaire à la faveur : rien ne peut me surprendre en vous : depuis long-temps votre cœur m'est connu, & il est très-digne d'être le modele de celui d'un Roi de France. Je vous rends mille graces, Madame, & pour moi, & encore plus pour St. Cyr, qui jouira plus long-temps des présents que vous nous faites. Les prieres redoubleront encore pour le Roi : je serois bien fâchée qu'il discourût à l'âge qu'il a : rien ne fait plus de trahisons que ces raisons prématurées.

Il est vrai, Madame, qu'on ne parle que du mauvais visage du Roi, & de sa mauvaise humeur, qu'on veut même qui ne vienne que de sa mauvaise santé ; mais comme on ne dit rien de nouveau, je n'en suis point du tout allarmée, & je suis pleine d'espérance qu'il vivra. Il me semble que Dieu l'a retiré d'une grande extrémité pour en faire quelque chose ; mais je crains pour vous la tendresse que vous avez pour lui : & comme votre place est la plus grande qu'une sujette puisse avoir, je crois aussi qu'elle est la plus malheureuse. M. le Duc du Maine avoit des vapeurs à trois ans : comme il n'y a rien à y faire, je crois, Madame, que vous ne vous en allarmez pas : je voudrois que votre petit Roi mangeât souvent chez vous : la représentation ne peut lui être bonne, puisque tout ce qui contraint nuit à la santé. Je fus très-mécontente de la visite dont vous m'honorâtes : la presse étoit trop grande ; mais il n'est pas possible que vous quittiez de si loin, & je ne puis, Madame, vous être bonne à rien. Je vous rends mille graces de la continuation de vos aumônes pour la femme que je vous avois recommandées ; son mari l'a forcée de quitter Me. d'Haussy ; mais, Madame, votre charité a bien

ſu la trouver : & ſes prieres ſont bonnes par-tout pour vous & pour le Roi : c'eſt une ſainte que j'ai vue de près : vous croyez bien que celles qui ſont ici font de leur mieux, pour obtenir de Dieu la conſervation de votre Prince : elles l'aiment bien tendrement, & ſont enchantées de la Gouvernante : que ſeroit-ce ſi elles connoiſſoient comme moi tout ce qu'il y a en vous d'aimable & d'eſtimable, tout ce dont j'ai été touchée de ſi bonne heure ? Adieu, Madame : M. de Fréjus (le Cardinal de Fleury,) doit faire un pénible perſonnage entre un Gouverneur & une Gouvernante, qui ne s'entendent pas, & qu'il honore également.

LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON

ET DE MAD. LA MARQUISE

DE DANGEAU.

LETTRE I.

De Mad. de Maintenon à Mad. de Dangeau (1).

D'un lieu délicieux, ce 16 Décembre 1687.

OUI, Madame, l'appartement du jeu est meublé de neuf : j'avoue que je ne l'ai pas vu ; mais vous, qui vous pi-

(1) N. de Leuweſtein de Baviere, fille d'honneur de Madame la premiere Dauphine, mariée en 1686 au Marquis de Dangeau, veuf de Mlle. Morin, Menin de Monſeigneur, Gouverneur de Touraine, Grand-Maître de l'Ordre de St. Lazare, en 1696, Conſeiller d'Etat d'Epée, & en

quez d'être si bien instruite. savez-vous que cet appartement s'appelle l'*Afrique*, celui du Roi, l'*Europe*; celui de Madame, l'*Asie*; & le mien, l'*Amérique*?

Le Roi vous destine, Madame, la chambre de Mlle. d'Armagnac : je suis venue la reconnoître : & c'est de-là que je vous écris. Le Soleil l'éclaire de ses premiers rayons : elle est vis-à-vis mes fenêtres : je pourrai tous les matins vous dire mon amitié par quelque signe agréable : vous n'y aurez à craindre que mes importunités. M. de Dangeau logera chez M. du Maine, & n'aura que l'escalier à monter. Vous y trouverez votre santé, vos plaisirs, votre gaieté. On vous souffrira avec tous vos défauts : robe d'houete, écharpe, bonnets, serviettes sur la tête ; ce sont tous ceux que je vous connois. Cette chambre est blanche comme vous, & seche comme moi.

1697, Chevalier d'honneur de Madame la Duchesse de Bourgogne. Mad. de Courcillon étoit leur bru, & celle qui est appellée ici *La petite belle*, leur petite-fille, & aujourd'hui Princesse de Rohan, & *matre pulchrâ filia pulchrior*.

LETTRE II.

De Mad. de Dangeau à Mad. de Maintenon.

VOs Dames du Palais se remplacent trop vîte, pour que je puisse me ressentir de la mort de Me. de l'Hestorgue. Ma présence vous rejettera dans le désordre du jeu : les Ministresses sont trop fortes, jointes ensemble ; je ferai le contrepoids. Je ne vous parlerai plus ni de veuves, ni de petites filles : elles vous ruineroient : vous ne cherchez ni le blâme ni les louanges du monde : tout vous est indifférent, hormis le bien. Adieu, Madame, je vous aime de tout mon cœur, & en vous le disant, je respire. J'aurois grand besoin d'un sermon du P. Gaillard ; car je suis toute pervertie : cependant je dis avec le bon larron : *Je vous prie, que je sois aujourd'hui avec vous.*

LETTRE III.

De Mad. de Maintenon.

VOilà, Madame, ce bijou si long-temps disputé (*à la ressource*); trouvez bon que je répare l'aveuglement de la fortune, qui se déclara hier pour moi dans la seule dispute que je puisse jamais avoir avec vous.

Si vous vous portez bien, si vous n'avez pas arrangé votre journée, si vous n'êtes point nécessaire à Mad. la Duch. de Bourgogne, si vous ne craignez point le chant, s'il ne pleut point, si vous avez envie de prier Dieu dans un Oratoire vert, si vous voulez vous promener dans l'allée de l'Institutrice (1), si vous voulez rêver un moment dans celle des *réflexions*, si St. Cyr vous plaît encore, si vous ne vous lassez point de faire les délices de ma vie, si connoître ce que vous valez donne quelque droit à jouir de vous, vous viendrez dans mon carrosse, qui remene à Versailles Me. Petit.

(1) Allée du jardin de St. Cyr, ainsi nommée par Louis XIV, qui donna aussi un nom à toutes les autres allées.

LETTRE IV.

Mesd. de Caylus & de Dangeau.

NOus vous croyions seule ; nous nous en retournons, à moins que notre dehors ne vous plaise plus que votre dedans.

Mad. de Maintenon.

Entrez, Mesdames, quoique vous veniez mal-à-propos ; mais ne prenez pas la hardiesse de m'aborder,

Qu'Esther ne vous appelle, ou vous fasse appeller.

Mesd. de Caylus & de Dangeau.

Tout est donc perdu ! & nous n'aurons ni le dîné chez la petite niece, ni cette petite conversation, ni cette grande retraite avant cette grande musique. Au moment que vous voudrez nous voir, le Roi entrera dans votre chambre, tant vous êtes rusée, & nous ne baiserons point le *sceptre d'or* : tout est donc perdu !

Mad. de Maintenon.

Tout n'est point perdu, nous aurons la promenade : ne craignez ni mes cruautés

ni mes artifices : mes forces sont revenues : nous nous reverrons, & tout sera gagné pour moi.

LETTRE V.

De Mad. de Maintenon.

Ce 4 Septembre 1704.

C'Est assez, ce semble, de déplorer les pertes publiques : c'est peu pour moi d'en être navrée : j'ai encore à essuyer toutes les tristesses de mes amis. De-là une migraine qui m'a mise au lit. Notre Princesse dîne avec moi, & me rend les soins d'une excellente fille pour une très-tendre mere. Me. de Chevreuse ne me sort pas de l'esprit : & j'éprouve qu'une grande amitié ne s'efface pas aisément ; mais je ne puis vous taire que Mad. de Chevreuse a fait ici un étrange voyage, & a fait au Roi une peine qu'il ne méritoit pas. Quand reviendrez-vous, Madame ? voulez-vous vivre de larmes ? Le Maréchal de Villeroi n'étant point en état de donner bataille, se retire : il sera blâmé : qu'importe ? pourvu qu'il ne mérite pas de l'être ? La Beaume vivra, dit-on. Le Roi

est dans cette égalité d'esprit que vous admirez quelquefois. J'ai chargé la petite niece de répondre à tout ce qu'il y a de spirituel dans votre lettre : & je me suis réservé ce qu'il y a de plus sérieux. Si je pouvois voler, je quitterois le plus beau lieu du monde pour me rendre auprès de vous, & pour entendre vos instructions qui sans doute flatteroient mon amour-propre. Je l'ai dit cent fois, rien n'est plus sot que cette impatience. On s'accoutume assez à Me. de la Valliere. La malignité des courtisans veut rire de ce que M. d'Antin a été voir M. de Noirmoutier. Le Roi a donné le Gouvernement de Saumur au Comte d'Aubigné (de Tigni). Voilà sa fortune établie, c'est à lui à faire le reste. Je voulois vous entretenir plus long-temps : mais on me demande de tous côtés ce Gouvernement de Saumur.

LETTRE VI.

De l'aimable Cabinet, ce 11 Juin.

VOtre présence me feroit bien du plaisir, mais ne me donneroit pas de joie. Nous ne pensons qu'à la Moselle.

& nous sommes dans une attente qui nous rend inaccessibles à toute autre pensée. Nous sommes de retour de Trianon, à peu près aussi hébétées que nous y étions allées. Nos Dames me paroissent toujours se haïr, & les hommes ne tarissent point en sots raisonnements sur les affaires présentes. Me. de Rohan a soupé à Trianon, sans y être conviée, au grand déplaisir du Roi, qui, comme vous savez, ne s'accoutume pas à tous les visages. Me. de Bouzole a brillé par sa grosseur réelle, & par sa grossesse imaginaire; mais sur-tout par ses parfums qui ont singuliérement blessé mon foible cerveau. La Duchesse de la Ferté a montré avec plus de complaisance que jamais deux calebasses plus noires que la cheminée. Comment de ces ridicules images passer à notre Princesse, elle que les graces font incessamment marcher sans dessein & sans plaisir, qui voudroit toujours tout ce qu'elles n'a point, & qui néglige tout ce qu'elle a? Elle court sans cesse, & sans cesse se plaint de ne pas assez courir: elle est charmante, & ses défauts mêmes font aimables: on l'aime plus qu'il ne faudroit: on le sent, & l'on ne peut s'en défendre. Adieu, Madame: j'espere que la main (de Me. la Duchesse de Bourgogne) qui veut bien tracer mes

pensées, vous en fera excuser le désordre. Mon Dieu, que cette main m'est chere! ce n'est pourtant pas le plus bel endroit de notre Princesse, non plus que le vôtre; mais vous possédez l'une & l'autre tant de vertus, que l'on compte pour rien sa maigreur & ses veines. Ah! Madame, qu'il y a de joie dans le bien! Tout Versailles ne m'en donnera pas tant, que j'en ressens en établissant une pauvre Demoiselle, qui à ma mort eût été réduite à la mendicité.

LETTRE VII.

Ce 14. Juillet 1707.

QUe feriez-vous de mes lettres? elles ne peuvent ni vous instruire, ni vous amuser: elles ne feroient qu'augmenter vos inquiétudes. Les miennes sont grandes sur le bruit d'une descente en France, & j'en serois plus affligée, que de tout ce qui nous est arrivé jusqu'ici. Pourquoi êtes-vous en peine de Me. la Duchesse de Bourgogne? elle se conserve avec des soins surprenants.

Une des principales affaires, qui a mené Me. d'Hudicourt à Paris, c'est un dîné chez

chez Me. de Bourdeilles; & quel dîné! le potage étoit d'une servante; une tourte de pigeons, d'un pâtissier; le fruit, de la vallée de Montmorency; la vaisselle, d'emprunt; les convives, Me. de Miossens, Me. & Mlle. de Sivrac, Me. de Caylus & ses deux enfants; un vieux Gentilhomme ridicule. Me. d'Aubigné toute onctueuse; Mlle. de Mérode toute roide; Mlle. de la Barge toute endormie; Mlle. de Breuilhac y manqua, parce qu'elle se confessoit & faisoit son testament: une fluxion subite lui avoit élargi le visage si monstrueusement, qu'on la crut à l'agonie. Toute l'honorable compagnie, après avoir bien ri, bien dansé, alla voir la malade, qui étoit dans toute la négligence d'une agonisante surprise. N'avez-vous pas, Madame, quelque regret de n'avoir pas fait la quinzieme à cette table, où l'on n'étoit assis que de côté? J'admire & j'envie Me. d'Hudicourt. Revenez, Madame; vous êtes si bonne à tout, qu'on vous souhaite, en quel état qu'on soit. Si votre absence est plus longue, je la prendrai pour une retraite. Dieu veuille vous sanctifier de plus en plus! Je ne connois personne qui soit plus propre à sanctifier les autres. Abandonnons à Dieu les affaires de Provence: la

soumission n'est pas une hypocrisie ; mais elle est foible comme notre foi : il faut augmenter l'une & l'autre.

LETTRE VIII.

Ce 1 Septembre 1707.

JE suis à la Ménagerie : que ces parties, Madame, sont différentes de celles que vous ranimez par votre présence ! Je n'ai pas encore bien démêlé, si c'est par l'agrément que vous y mettez, ou par le bruit que vous y faites. Notre Princesse reçut hier à St. Cyr, en habit de Religieuse, la Reine d'Angleterre qui la reconnut d'abord. Elle fit très-bien la Dame de St. Louis ; & la Reine & la Princesse se laisserent servir par elle la collation, car il y en eut une : & ce ne fut pas ce qui m'amusa le plus. Me. de Bourgogne, toute fatiguée d'avoir fait toutes les charges de la maison, alla trouver M. son mari qui lui préparoit ici le souper : elle revint à Versailles, épuisée, ayant changé quatre ou cinq fois d'habit : & toutes les Actrices de cette piece étoient aussi ennuyées, que cette narration est ennuyeuse. Il vaut mieux vous dire que notre Prince a une

dent, & Madame sa nourrice trois cents pistoles. Vous m'avez écrit une merveilleuse lettre : je la lus tout haut : & l'on en fut charmé, depuis le Roi jusqu'à M. Fagon. Je trouve fort mauvais que votre Confesseur ne vous croye pas : n'est-ce pas révéler votre Confession ? Il est pourtant bien vrai que M. de Savoye s'en va, & même à pas si précipités, qu'il nous échappera : mais je suis si contente que tout le monde vive, pourvu qu'on ne vienne point en France nous arracher le cœur ! Les grandes affaires vont être en Espagne, où je crains fort l'étoile de M. le Duc d'Orléans. Adieu, Madame : le Roi ne peut se passer de vous : revenez, & croyez qu'il seroit plus heureux de ne vous avoir pas vue, que de cesser de vous voir.

LETTRE IX.

Ce 16 Mai 1708.

QUe j'éprouve sensiblement combien on se trompe, quand on se croit détaché de tout ! Je veux vous voir, & je suis de plus mauvaise compagnie que jamais. Tout le monde me paroît extra-

vagant, & je suis insupportable à tout le monde. Ajoutez à cela cette bataille que l'on craint, & qu'on perd peut-être en ce moment. On ne me donna votre lettre que hier au soir: je ne comprends que trop votre état: j'ai vu de près votre cœur pour M. de Courcillon; mais je vous conjure de ne point augmenter le mal par votre prévoyance. Nous sommes vivement bléssés de ce qui ôte l'estime des hommes: & Dieu pardonne plus aisément les crimes que les vices. Ste. Monique se seroit épargné bien des larmes, si elle avoit pu entrevoir son fils, tel qu'il devint en un moment. J'écrivis hier à Me. de Caylus, que le Roi m'avoit dit: » Je n'ai pas encore apperçu M. de » Courcillon: cependant on ne vient guere » chez moi pour ne me pas voir. " Le soir, il me répéta la même chose, & m'interrogea beaucoup sur votre tristesse & sur ce qu'il entrevoit. Je ne tombai d'accord que d'un peu de légéreté. Il se récria sur le grand courage de M. votre fils, & dit: » Voudroit-il perdre une ré» putation dont il peut jouir si agréable» ment? " Vous me demandez des conseils, Madame; vous avez une famille assez entendue pour vous en donner de meilleurs que les miens: & vous pourriez mê-

me vous suffire; mais s'il faut absolument que je dise mon mot, je commencerois par la douceur : croyez-vous que si la tendresse que M. de Courcillon vous doit n'a plus de pouvoir sur lui, il s'ouvre à d'autres sentiments d'espérance ou de crainte? Si la douceur est inutile, dites tout au Roi, ou consentez qu'il l'apprenne. Je pleurerai de tout mon cœur avec vous : jusques-là, il faut se contraindre : car on me feroit des questions qui me forceroient à tout dire. Vous aurez les prieres que vous desirez : mais rien n'est plus agréable à Dieu, que celles d'une mere pour son fils. Nous verrons demain une grande Reine plus à plaindre que nous. Que M. de Courcillon seroit heureux, s'il joignoit une bonne conduite à ce courage si admiré!

LETTRE X.

JE sens vivement & tendrement ce que vous souffrez : je crains toujours que vous ne soyez bientôt plus mal que votre malade : on nous assure que son état est sans danger. Plaignez-moi, Madame, de ne pouvoir en cette occasion faire ce que je devrois & ce que je voudrois. Je devrois soulager mon amie; je voudrois

donner mes soins à ce malade. Rien ne m'occupe plus que l'envie de vous consoler ou de m'affliger avec vous. Je vous fais pourtant mauvais gré d'avoir parlé du dernier argent que je vous ai envoyé : il me parut hier qu'on vouloit m'en dire quelque chose ; & sans faire la modeste, je sentis une grande confusion : est-ce à moi à donner à de telles gens ? Rien ne seroit si bon pour nous dissiper, que de chercher & de soulager des malheureux : mais bien des choses nous contraignent. Notre Princesse me retient : je n'ose la perdre de vue dans l'état où elle est. Il est de mon respect de faire nommer mon nom à Madame : elle recevra des compliments de bien des gens moins aises que moi de la gloire que Monseigneur le Duc d'Orléans s'est acquise, & de la savoir hors des inquiétudes où elle étoit pour sa vie. Mes compliments à ce très-brave homme.

LETTRE XI.

De Madame de Dangeau.

1709.

JE me suis trouvée sensible à quelque chose quand j'ai appris la grace faite

à Mad. de Villefort. Je vous en remercie, Madame, & vous en fais mon compliment : c'eſt un digne choix, & il n'y a peut-être pas une femme au monde plus ſage qu'elle : le Roi eſt trop heureux d'avoir une ſujette ſi ſûre. Mon fils eſt toujours très-bien ; & les Chirurgiens diſent qu'il n'y a peut-être pas un corps au monde plus ſain que celui-là : quel état, & quelle plaie ! Que je ſerois malheureuſe, ſi je n'étois Chrétienne ! qu'eſt-ce que Dieu veut encore de moi ? Je me ſoumets. Mon fils a fait ſon devoir ; & ſi ſa fortune eſt bornée, la cauſe en eſt ſi glorieuſe, que ſa jambe de bois lui fera plus d'honneur que le bâton de Maréchal de France. Me. de Villefort oublie tout pour ne ſonger qu'à moi. A préſent que je commence à ſentir autre choſe que la vive douleur que j'ai eue, permettez-moi donc de vous dire moi-même combien je ſuis charmée de tout ce que vous avez dit & écrit : mon malade a voulu tout voir, & en a été charmé, hors du jeûne de ſix mois qui l'a effrayé : mais il eſt tout docile & fait ce qu'on veut. Si je puis maintenir les réſolutions qu'il a formées dans ſes maux, je n'aurai point de regret à ſa malheureuſe cuiſſe, puiſqu'elle lui aura été coupée pour Dieu

comme pour le Roi. Il m'eſt bien conſolant que ce ſoit pour mon Prince, que mon fils ſe ſoit exposé ! car nul autre ne vaut ce que M. de Courcillon a perdu. J'ai ſenti en cette occaſion combien je lui étois attachée tendrement ; il doit être bien ſenſible à la bravoure, & au grand courage de ſa nation : qu'il goûte au moins ce plaiſir ! Je ne ſaurois m'empêcher de le regarder, comme une amie que j'aime vivement, & pour qui je m'intéreſſe plus que pour toute ma famille. Permettez-moi cet épanchement avec vous, Madame, qui êtes capable de ſentir la tendreſſe qu'on a pour lui. M. le Maréchal de Villars n'eſt pas bien. On n'entend parler ici que de morts & de bleſſures affreuſes : c'eſt un vrai Purgatoire ; & quand on n'auroit pas le cœur ſerré pour ſoi, on l'auroit pour toutes les ſouffrances dont on eſt témoin : pour moi, qui ai le cœur compatiſſant, je me meurs vingt fois le jour : & c'eſt bien ici où l'on peut faire de bonnes œuvres : mais je n'en ai pas encore eu le temps. Mon malade veut à toute force vous écrire dans ma lettre : je n'oſe le contrarier dans l'état où il eſt.

De Mr. de Courcillon.

Bon pour Madame, de n'oſer & de ſe

plaindre. Envoyez-moi des abricots d'Auvergne : c'eſt tout ce que je puis eſpérer de mieux, n'ayant pas la conſolation d'être auprès de vous, Madame, comme à mon opération, où vous verſâtes des larmes que je n'oublierai jamais. Je garde encore mon autre cuiſſe pour le ſervice du Roi ; & je la lui ſacrifierai du meilleur de mon cœur. Entier ou mutilé, je ſuis également à lui, & à vous, Madame.

LETTRE XII.

De Madame de Maintenon.

Ce 22 Novembre 1709.

JE viens d'écrire quinze lettres : il m'en reſte autant pour demain : je voudrois m'égayer un peu : mais comment trouver un carroſſe un peu honnête, & choiſir une compagnie ſans fâcher perſonne, & ſans ſe fâcher ſoi-même ? On dit que Me. d'O a eu dix-huit foibleſſes en une nuit : elle devroit profiter de cette occaſion pour nous apporter ce déshabillé ſi magnifique. Vous m'avez fait un grand bien en me refuſant à M. de Craon : je vous enverrai une lettre pour Me. la Du-

cheſſe de Lorraine : vingt ſiecles de vie ne me ſuffiroient pas pour répondre aux tendreſſes des Grands.

Vous ſavez, Madame, mon ſincere attachement pour tout ce qui s'appelle Noailles : vous ſavez mon reſpect pour la Maiſon de Lorraine. Jugez de ma peine à la vue de toutes les ſcenes dont nous ſommes témoins. Vous ſavez comme on grêle ici ſur les perſonnes dont on croit n'avoir que faire. Me. la Ducheſſe de Mantoue ne peut ſoutenir ſon rang de Souveraine : elle ne peut y renoncer : il faut donc y être *incognito*, & ne pas ſe commettre tous les jours. Voilà une affaire avec Me. la grande Ducheſſe, une avec Me. de Montbazon, une autre avec Me. d'Egmont. Donnez, Madame, des conſeils dignes de votre ſageſſe : le pire eſt de ſe commettre, parce qu'on s'avilit toujours.

LETTRE XIII.

Ce 23 Octobre 1709.

ME. de Caylus a toujours les larmes aux yeux, & ſur vous, & ſur moi, & ſur les affaires générales, & ſur les

malheurs de ses amis, & sur sa vacillante santé. Mad. Voisin convient que les places ne sont pas si bonnes à remplir qu'à desirer. Notre Princesse vient ensuite, & m'apporte de sa chambre un reste d'ennui, qui, joint à ses sérieux déplaisirs, ne la rend pas d'un commerce aimable. Elle est seule à Versailles : souvent elle n'a pas un joueur : elle est peu suivie de ces Dames : la plupart sont ou grosses, ou en couches, ou dans les remedes. Me. d'O est invisible, à force de vapeurs. On fait en ce moment une terrible opération à Me. de St. Geran, & elle peut en mourir sur l'heure : Maréchal en est fort inquiet : elle s'est préparée à la mort. Je suis fort en peine du Maréchal de Villars ; je vois Maubeuge assiégé, & par conséquent pris. Il n'est plus question de paix. Mais pourquoi, Madame, faut-il que je vous afflige par une telle lettre, moi qui vous desire tous les jours dans l'espérance de me consoler avec vous, & de vous rendre une partie de ce que je vous dois depuis si long-temps? Revenez ici : nous nous affligerons ensemble : rien n'est pis que d'être séparées. Notre Princesse versa hier bien des larmes avec moi : elle se tourne à me faire mourir : rien n'égale l'amitié qu'elle me témoigne, & celle

qu'elle mérite. C'eſt une croix qu'il faut porter, & que vous adouciſſez, Madame, comme toutes les autres, par votre aimable commerce.

LETTRE XIV.

JE vais à St. Cyr. On (le Prince Ragotzki) me verra ſi l'on veut : on ne me verra point ſi l'on ne veut pas. Si l'on me voit, je me mettrai ſur mon lit, & vous direz que je ne marche plus : ſi je ne parle pas, vous direz que je n'entends point : ſi je parle, vous direz que je radote.

Je vous aſſure que je ne ſavois point la nomination des deux Ambaſſadeurs : je ſuis ravie de l'un & de l'autre : on veut que tout ſe faſſe par moi, & cela n'eſt point.

J'ai parlé au Roi de Mr. du Charmel. Il m'a répondu : » Je m'informe de temps » en temps de ſa conduite, & j'apprends » qu'elle eſt très-bonne ". Vous voyez qu'on n'a pas d'aigreur contre lui. Cependant je n'oſe lui écrire. Je vous conjure de l'aſſurer que je prends part à ſa peine, & que je l'honore, & comme malheureux & comme innocent. Entre nous,

Madame, on peut dire qu'en matiere de doctrine, on a grêlé ſur le perſil : il y avoit des gens plus dangereux à éloigner ; l'on n'eſt pas tombé ſur les plus coupables, mais ſur les plus connus ou les plus enviés.

Aurons-nous Me. la Ducheſſe de Guiche ? il me ſemble qu'elle eſt auſſi délicate que blonde : vive la blonde éclatante comme un lis, & pas plus difficile qu'un crocheteur ! Ne nous manquez pas au moins : vous répandez ſur tous nos plaiſirs un agrément auquel nous ſommes trop accoutumés pour vous pardonner une abſence volontaire.

Je quitterois volontiers cette Cour, où il y a un Electeur de plus. Je ſuis charmée de la lettre de Mr. votre fils : il a fait ce qu'il a dû faire dans la conjoncture préſente. Il n'y a plus qu'à prier quelque ami de l'empêcher de monter à cheval, à moins que ce ne ſoit pour défendre la perſonne même du Roi.

LETTRE XV.

J'Aime fort, Madame, ce que vous appellez indiſcrétion : ne ceſſez de m'importuner ainſi. Il y a long-temps qu'on

ne m'avoit dit, ni écrit que l'on m'aime de tout son cœur. On me respecte trop pour m'aimer, & votre grossiéreté me fait goûter un plaisir sur lequel j'étois un peu gâtée autrefois, mais dont je ne tâte plus, je ne sais trop bien pourquoi : car enfin, je ne suis point changée, & je trouve que tout ce qui est autour de moi l'est fort. Laissez, Madame, aux adorateurs de ce rien, qu'on nomme faveur & crédit, ce respect, souvent si peu sincere, si peu aimable, & si offensant pour moi, & ayez toujours la grossiéreté de m'aimer. Je vous défie de douter de l'estime & de l'inclination que j'ai pour vous : il est vrai qu'il est fort difficile de n'en pas avoir ; mais voyez s'il n'y auroit pas de la grossiéreté à me laisser dans la foule.

Nous fûmes tous bien ridicules à Marly : les larmes furent générales. Ne hasardez pas votre estomac comme notre Princesse : Mrs. de Leuwestein pouvoient être sobres ; mais certainement les Furtemberg ne l'étoient pas. Je ne crois pas qu'il y ait de bonnes nouvelles de Mr. le Cardinal : son affaire m'a tout l'air de finir d'une maniere violente. Si j'en avois une comme celle de Me. la Comtesse de Brancas, je la consulterois à un homme

de guerre, & point à une femme : j'ai fort petite opinion de mon sexe sur l'élévation des sentiments : du reste, je desirerois plus que personne que Me. de Brancas fût plus heureuse qu'elle ne l'est.

Je ne crois pas fort solide cette dévotion de demander trois graces à Dieu, & de croire qu'il en accordera une ; mais la priere & l'aumône sont bonnes partout. Notre Princesse est bien agitée : on l'excite trop sur ses devoirs à l'égard de Mr. le Duc de Bourgogne. Hier elle fut en oraison pour lui : aujourd'hui elle jeûne. Bon soir, Madame, que vous êtes heureuse de contrefaire le Roi sur sa chaise percée ! *J'en connois de plus misérables.* Je vous envoye soixante louis pour votre adoptée : si elle dînoit quelquefois avec nous, peut être en seroit-elle plus considérée de notre Cour ; mais qu'elle ne me remercie point : car, sans étaler de beaux sentiments, je lui dois plus de recevoir de moi, qu'elle ne me doit de ce que je lui donne.

LETTRE XVI.

De Me. de Dangeau.

MR. de Dangeau s'eſt fait un grand plaiſir de m'apprendre que le Roi veut bien prendre la vaiſſelle des Courtiſans qui lui ſont dévoués & qui tiennent tout de lui. Nous qui voudrions lui donner la derniere goutte de notre vieux ſang pour ſon ſervice, nous nous trouverons trop heureux qu'il veuille prendre notre vaiſſelle. Ayez la bonté, Madame, de lui dire, qu'après le plaiſir de la lui offrir, nous n'en aurons pas de plus grand, que celui de ſavoir qu'il l'a acceptée. M. de Dangeau en attend la réponſe avec impatience, & mon fils auſſi, qui dit qu'au ſortir d'un bal, il ſera ſur votre eſcalier, avec une petite bougie ſous le menton, comme Me. Lord, & qu'il aime encore mieux vous voir à la lueur d'une bougie, que point du tout. En quelque état qu'on ſoit, rien n'eſt plus délicieux ; & vous voir eſt mon remede à tous mes maux. Adieu, Madame, juſqu'à demain, ſi je ne gêle pas en attendant.

LETTRE XVII.

De Madame de Maintenon.

Ce 28 Avril.

JE ne ſais, Madame, ſi l'on vous rend compte de nos journées. On s'adonne, dans la ruelle de Me. la Ducheſſe de Bourgogne, à faire de l'eſprit. On y a des converſations dont elle eſt très-contente : on y parle de Logique, de Rhétorique, de Phyſique, & l'on y approfondit tout ce dont il ſeroit à ſouhaiter que nous ne ſuſſions pas même le nom : la Princeſſe apprenoit hier à faire des arguments. On projette une Académie de femmes : elle ſera de quarante : il y en a déja vingt ſur la liſte : oſerai-je vous le dire ? vous n'en êtes point ; je n'en ſuis pas : mais deux de mes nieces y ſont pour moi, & des premieres.

J'ai lu votre lettre au Roi, qui l'a entendue au premier mot : il connoît le zele de Mr. de Dangeau, & il compte auſſi ſur le vôtre ; il eſt vrai qu'il acceptera la vaiſſelle de ceux qui la donneront de plein gré ; mais il faut mettre tout cela en regle ; ce qui n'eſt pas encore.

Donnez à Mme. de Br...... les trente louis que vous avez à moi : je voudrois adoucir son état, & j'admire ce que vous faites, & la maniere dont vous le faites. Il est cruel de vous savoir si près de nous sans pouvoir en jouir ! c'est être véritablement *tantalisée*. Je ne vois nul inconvénient d'amener Me. de Courcillon ; vous n'avez plus rien à ménager, & l'on commence à s'y faire. Amusez-vous, Madame, avec la santé d'une Déesse comme vous en avez la figure : Flore est très-enjouée ; & Zéphyre ne l'est pas tant.

LETTRE XVIII.

De Mad. de Dangeau.

J'Ai été si fort déconcertée, quand j'ai vu que vous m'abandonniez seule dans votre petite chambre, que je ne savois plus ce que je disois ; quoique je ne sois plus un enfant, j'ai besoin d'être tenue par la lisiere ; j'ai trouvé mon affaire toute bouleversée dans ma tête : j'ai dit mille choses, & pas une seule de celles que je devois dire. C'est donc un miracle si le Roi m'a comprise, & je ne dois qu'à ses

bontés la protection qu'il accorde à Mr. de Dangeau dans un très-bon droit. Je vous avoue, Madame, que toutes les vôtres m'ont pénétrée. Je rapporterai de Paris un mémoire qui ne bégayera pas comme moi : je le donnerai au Roi. Jamais ma langue ne me vaudra rien : & malheureusement en ce temps-ci, on ne juge du cœur que par elle, & j'y perds plus que personne ; car comment exprimer tout ce que je sens de tendre pour vous & de reconnoissant pour d'autres ?

Aujourd'hui se passera-t-il comme hier ? serai je encore le mouton, & vous la tigresse ? Si vous vous plaignez, dans votre solitude, des importuns, pour adoucir ce cœur de roche, je vous envoye un peu d'or pour distribuer à vos pauvres : c'est trop de biens à la fois ; si je puis espérer que cette distribution fasse votre récréation, quand je ne fais qu'une bonne œuvre. S'il y a quelque nudité à couvrir, je m'y offre ; & puisque vous ne voulez pas que je les voye, envoyez-m'en la dépense.

Je ne sais ce que c'est que la galanterie de la petite niece ; mais je suis bien persuadée qu'elle fait la joie de sa journée, si elle a occupé la matinée pour qui elle veut occuper sa vie. Quelle douceur

ne sens-je point dans ce commerce, qui cependant m'a gâté ce goût grossier que je ne sens plus, & que je donne aussi aux autres! Votre table & votre commerce ont fait sur moi le même effet : que n'ai-je assez d'esprit pour retenir tant de belles choses, & un estomac assez fort pour ne point crever de tant de bonnes? ..... Le Roi me croit nécessaire, dites-vous : toutes mes forces sont revenues : on me permet d'être bien emmitouflée : je serai avec vous : que me faut-il de plus? en vous voyant, Madame, je me fortifie des quatre vertus cardinales. Je quitterois plutôt mon fils que vous.

LETTRE XIX.

De Me. de Maintenon.

Ce 10 Novembre 1715.

JE ne vous verrai pas avec joie; mais malgré ce qu'il pourra m'en coûter, je meurs d'envie de vous embrasser : & je puis vous dire avec vérité, que je ne vous ai jamais tant aimée. Le commerce de Mlle. de Courcillon est ce qui vous convient le plus dans l'état où vous êtes :

elle ne vous détournera point de Dieu, & l'application à Dieu a besoin d'un divertissement aussi innocent. Puissiez-vous voir Mr. de Dangeau aussi pieux, que vous êtes dévote! Je regretterois Paris, si je pouvois vous y être utile ou agréable un moment; mais vous voir, seroit un mauvais moyen de se détacher du monde : & c'est au détachement que Dieu conduit ceux qu'il veut sauver. Je lisois, il y a quelques jours, dans un écrit de M. de Meaux, qu'il ne faut pas avoir le moindre chevet, c'est ainsi qu'il appelle le moindre appui; & c'en seroit un grand, Madame, que celui de vivre avec vous. Vous n'êtes point paresseuse, & il ne faut pas l'être pour la grande affaire qui vous reste. J'aime encore tout ce que vous appellez l'ancienne Cour : j'y comprends Me. d'Elbeuf & Me. de Pompadour. Je ne suis pas si détachée du bien public que du bien particulier : & la rareté de l'argent m'afflige, comme si j'en manquois. Avez-vous des vapeurs? vous savez que je ne les souffre point aux personnes raisonnables.

LETTRE XX.

De Mad. de Dangeau.

Ce 19 *Novembre* 1715.

VOus croyez bien, Madame, qu'aussitôt que j'ai vu ce charmant caractere, j'allai vous en faire voir un très-vilain, pour vous dire le plaisir que j'ai eu de recevoir une lettre, que j'ai relue bien souvent pour voir ces mots si précieux : *Je puis vous dire avec vérité, que je ne vous ai jamais tant aimée.*

Je vois une conformité de pensée en vous & en moi, qui m'a si fort grossi le cœur, que je pourrai fort bien attribuer à ce moment-là une fluxion terrible. Je n'ai pas seulement le visage enflé, mais la gorge & la poitrine, avec une très-grande douleur, plus forte la nuit que le jour ; & une grande inquiétude de ce que cette fluxion retarde encore ce voyage, si desiré de ma part, si différé de la vôtre.

Je vous ai bien plainte, Madame, d'avoir eu à essuyer les derniers souvenirs du monde, puisque vous n'en avez jamais

goûté les diſtinctions importunes! Au moins jouiſſez de ſon oubli. Je puis vous aſſurer que ſi vous y étiez ſenſible, votre amour-propre ſeroit ſatisfait des éloges que l'on vous donne : c'eſt beaucoup, quand on rend juſtice à la vertu ; & c'eſt au-delà de ce qu'on peut exiger, que de révérer la vertu malheureuſe : & c'eſt ce qu'on fait ; mais tout eſt amorti en vous, Madame, & vous laiſſez jouir vos amies de la gloire d'avoir été unies avec vous, ſans participer à leur plaiſir par les complaiſances de l'amour-propre. La pauvre Me. de Pompadour a aſſiſté Me. de la Neuville à la mort. Mr. de Dangeau a peine à s'accoutumer à la vie de Paris, & ne peut ſe réſoudre à le quitter. Nos amis ne nous abandonnent point : tous les jours je vois Me. de Caylus, & tous les jours je l'aime davantage. J'ai ſoixante louis à vous, Madame, & dix que j'y ai joints, pour les pauvres d'Avon, que je crois que vous ne voulez pas abandonner. Je ne ſais pas encore notre deſtinée pour les penſions. Ma vaiſſelle ne m'a pas été rendue, & je ne crois pas que je tâche de la ravoir. Je ſuis raſſaſiée de Princes & de Princeſſes : je ne verrai que Madame, & encore aux Carmélites. Je vous rends compte, Madame, de ce que je ferai, ſans

oser dire ce que je fais. Ma famille se tient assez unie avec nous, & il me paroît que dans nos infortunes, il ne se trouve que cette douceur : pour moi, Madame, je sens celle de vous parler, & de vous entretenir, puisque Dieu m'a ôté tout le reste. Je vais songer à mon salut : rien ne m'en dissipera : soutenez-moi par vos conseils ; car pour votre exemple, il est au-dessus de mes forces. J'ai un petit cabinet dans une petite maison, où je goûte la solitude, & sacrifie à Dieu, avec beaucoup de larmes, ce que j'ai quitté : on m'assure que Dieu veut bien les recevoir, & que la sensibilité ne diminue point le sacrifice.

LETTRE XXI.

LA petite niece est à présent dans une situation où j'étois l'année passée sur mon fils : elle voit ce que c'est que d'avoir des enfants, qui ne songent qu'à se divertir ! Il est vrai que la gravité de l'aînée la console ; mais j'en appréhende la singularité. Mon Dieu, que de peines dans la vie ! il me semble que tout le monde est malheureux, & qu'il n'y a que du plus au moins. Me. de Cavoye a été une héroïne

roïne dans son malheur : elle n'a point dormi : elle a parlé avec fermeté : elle a exhorté son mari, sans verser une larme : elle lui disoit dans les derniers moments une chose qui m'a tout-à-fait plu : elle lui disoit : » Je n'ai jamais songé qu'à » vous rendre heureux, & enfin vous al- » lez l'être : nos vœux sont donc rem- » plis ; je ne voudrois pas même deman- » der à Dieu, que vous revinssiez à la » vie, puisque cette vie retarderoit vo- » tre bonheur ". Elle reste avec quatre-vingts mille livres de rente. Son projet est de faire une dépense médiocre, & de donner tout aux pauvres : elle vend son hôtel, & se mettra dans une maison qui tient à un Couvent. Mr. de Parabere se meurt de la petite-vérole : il n'a point voulu que sa femme s'enfermât avec lui. Me. la Duchesse d'Elbeuf me dit tous les jours de vous faire des compliments. J'ai vu Me. la Princesse de Conti : je ne suis point contente de cette visite.

De Mr. de Dangeau.

Oseroit-on, Madame, vous remercier d'un souvenir qui m'honore tant, & qui seroit capable de me donner de la joie, si la joie pouvoit rentrer dans mon cœur ?

Me. de Dangeau me fermoit la bouche : elle craignoit la vivacité de mes ſentiments ; je n'en changerai jamais, ni pour ce que nous avons perdu, ni pour ce qui nous reſte.

De Me. de Dangeau.

Je vous demande pardon, Madame, je ne puis empêcher ce trait trop tendre, que Mr. de Dangeau écrit malgré moi.

LETTRE XXII.

De Mad. de Maintenon.

C'Eſt pour vous, Madame, que je deſire de vos nouvelles ; car les lettres que je reçois ne ſont pas réjouiſſantes : il n'y a perſonne qui ſoit content : l'état eſt ſi violent, qu'il faut eſpérer qu'il ne durera pas. Ce que vous me mandez de Me. de Cavoye eſt admirable, & ſon projet très-raiſonnable : il me ſemble qu'elle connoît Mad. de Barneval, & qu'elle lui a déja fait du bien : ce ſeroit une connoiſſance bien avantageuſe pour cette pauvre femme, qui me paroît préſentement bien délaiſſée. Je compte, Ma-

dame, il y a long-temps, sur les bontés de Me. la Duchesse d'Elbeuf, je suis perdue pour mes amis, & d'une maniere plus triste que la mort qui finit tout à la fois : il faut s'accommoder à la volonté de Dieu : la Duchesse de Noailles m'a toujours paru sensible aux marques de votre amitié, & en connoître le prix : continuez, Madame, je vous en supplie; car rien ne peut lui faire plus d'honneur, que son commerce avec vous. Je comprends comment votre visite avec Me. la Princesse de Conti se sera passée : je suis toute attendrie pour elle, quand je pense qu'elle fut malade après notre malheur. Si on osoit dire qu'une grande Princesse fait pitié, je le dirois de Madame : je suis assurée qu'elle souffre, & qu'elle a de la peine à se consoler du Roi, quoiqu'elle n'ait pas toujours vécu bien avec lui; mais tel étoit son ascendant sur les cœurs, que ses bontés suffisoient au bonheur des personnes avec lesquelles il daignoit s'abaisser. Je ne sais plus où j'en suis : je suis obsédée de mes amis, & je n'en ai jamais tant eu, que depuis que je leur suis inutile. Je remercie Mr. de Dangeau de son signe de vie : pour vous, Madame, on ne peut trop vous estimer : mais je vous ai trop goûté pour mon repos.

LETTRE XXIII.

De Mad. de Dangeau.

Vendredi 1716.

SI je crois ma petite-fille dévote, je lui crois encore un bon cœur : ce Chapelet qui lui a été donné de votre part a renouvellé toute sa tendresse pour vous, & votre portrait, le desir d'aller à St. Cyr. Elle m'a assuré qu'elle n'étoit pas Janséniste, & je crois qu'elle n'a nul penchant à le devenir. Personne n'est content; & comment le seroit-on? personne n'a d'argent. Les choses que l'on dit aujourd'hui sont changées le lendemain : on ne sait jamais que des faussetés, ou des vérités plus affligeantes encore que le mensonge. Mr. de Villeroi me fait grande pitié : il veut se justifier, & le monde le veut condamner : dans le fond il a raison, & dans le procédé il a tort, & sa visite ne vous réjouira point. Si vous daignez suivre les jours & les dates de nos malheurs, il n'y en aura point où vous n'ayez un sacrifice à faire; mais en sacrifiant, il ne faut pas se donner les

maux de tête : il faut ſacrifier les larmes avec la douleur. Mr. de Parabere eſt mort en très-bon Chrétien. L'on vient de me dire que Me. de Tallard eſt accouchée d'un garçon ; voilà une grande joie pour le Maréchal! Mr. de Dangeau m'impute le mot de ſigne de vie qu'il a vu dans votre lettre. Il me reproche de ne vous avoir pas parlé auſſi ſouvent de lui qu'il m'en avoit chargée : j'ai toujours évité de vous nommer ſon nom, depuis la triſte entrevue où j'obſervai que ſa préſence vous attendriſſoit : & plût à Dieu que je puſſe vous ôter toute idée du paſſé!

Le Vendredi, je vous écris, c'eſt donc le plus beau jour de la ſemaine : Vendredi, je vous verrai, c'eſt donc le plus beau jour de ma vie. Je ſuis faite pour n'avoir que des demi-bonheurs : la pauvre Madame de Barneval, que je croyois avoir ſauvée, eſt plus mal que jamais : elle ſera très-heureuſe, ſi elle meurt : car cette maladie conſomme l'argent de toute une année : je l'ai vue ce matin : à peine peut-elle dire une parole. Nous avons à St. Sulpice, le ſoir une priere qui me charme : elle eſt ſimple, courte, & faite pour le peuple : vous ſavez combien je le ſuis. J'aime fort auſſi la ſimplicité dans les ſermons : elle les met à ma portée,

& c'est une grande puérilité de goûter le brillant qui refroidit, au-lieu du solide qui échauffe. L'affaire de M. de Louvois est arrêtée : & celui-ci, selon les apparences, ne fera ni autant de bruit ni autant de peur, que le grand-pere, qui a attaché à ce nom quelque chose de terrible : le mariage ne se fera qu'après la signature & l'enregistrement de tous les Brevets : Me. de Courtenvaux dit qu'elle n'en veut pas être la dupe : elle n'a voulu rien assurer de son bien. Voilà notre petit favori (Mr. le Duc de Richelieu) encore à la Bastille : pour cette fois, c'est avec honneur.

LETTRE XXIV.

De Mad. de Maintenon.

Ce 20 *Février* 1716.

IL n'y a de bon dans votre lettre, Madame, que ce qui regarde la *Belle-Petite*. Dieu veuille qu'elle vous soit toujours une consolation, ou du moins un amusement ! Tout ce que vous me dites d'ailleurs n'est que tristesse. Je suis bien touchée de l'état de Mr. le Maréchal de

Villeroi, & j'ai de la peine à comprendre qu'il soit sans remede : Me. de Ventadour, malgré, ou, pour mieux dire, à cause de sa grande place, me fait pitié. Je trouve Mr. de Parabere plus heureux que sa femme : il ne seroit pas mort, s'il avoit eu Mr. Besse : rien n'est plus extraordinaire que ce qu'il nous fait voir ici : il donne l'émétique à toutes nos filles ; il saigne, ou donne des lavements, des émulsions aux unes, du vin aux autres, du linge blanc à toutes : enfin, c'est tout le contraire de ce qu'on fait ordinairement à la petite-vérole : & pas une n'en meurt, ni n'est marquée. Il y a donc eu un homme content pour un moment, puisque Mr. le Maréchal de Tallard a un petit-fils ! Mr. de Dangeau a raison de vous gronder, Madame, de ne me parler jamais de lui : j'en étois tout de bon blessée. Ne croyez pas, Madame, que la retraite ni la séparation entiere du monde mettent en repos : on ne voudroit pas être ailleurs, on est bien-aise de ne plus voir ce monde si méprisable & si odieux ; mais il y a dans ce monde des personnes qu'on aime, qu'on estime, auxquelles on s'intéresse : les plus grandes afflictions n'ôtent pas la sensibilité : je n'ai jamais été si tendre pour mes amis

& pour les malheureux ! & voilà ma pénitence. Que ne peut-on vivre du présent sans se jetter dans l'avenir ? il est vrai que j'en parle bien à mon aise, étant si près de ma fin. Je vous trouve plus à plaindre que moi, quand je pense que sans miracle vous pouvez vivre encore trente ou quarante ans.

Il est vrai, Madame, que la pauvre Mme. de Barneval sera à plaindre, si elle revient au monde : car les secours qu'elle avoit reçus ne peuvent pas recommencer : votre charité a été grande dans sa maladie, mais elle ne m'a point surprise. Il y a long-temps que j'ai oui parler de cette priere de St. Sulpice comme très-dévote : cette paroisse-là est admirable : vous êtes bien heureuse, Madame, d'aimer ce qui est simple : ce goût-là est le plus sûr & le meilleur. Beaucoup de reconnoissance pour le nom de Richelieu, & un reste d'inclination pour celui qui le porte, m'ont fait lire avec le plaisir que la derniere aventure est honorable ; mais tout le monde n'en convient pas. Que Mr. le Maréchal de Villeroi est heureux de trouver une société comme la vôtre ! prendre soin de lui est une bonne œuvre.

Dieu veuille que l'indignation n'augmente pas encore ! c'est un terme très-con-

venable à notre état présent : & je trouve cette disposition-là encore plus fâcheuse que la tristesse qui peut être accompagnée de douceur : vous n'étiez point faite pour vivre dans l'amertume, & il me semble qu'il n'y en a aucune dans la composition de votre être : je suis ravie des consolations que Me. de Courcillon vous donne, & que vous puissiez vous livrer à l'inclination que vous avez pour elle ; mais je vous prie de ne vous point impatienter contre M. de Dangeau : car il est impossible que Dieu n'aime point la droiture de son cœur : tout le monde ne marche pas par le même chemin. Il n'y a plus rien à m'épargner sur les peines : & M. l'Abbé de St. Pierre me choque moins, que l'ingratitude de la plus grande partie des courtisans : l'Académie a mieux (1) fait en cette occasion que je ne l'aurois prévu ; car on m'a toujours reproché que je ne la regardois point comme un

---

(1) L'Abbé de St. Pierre écrivit sa *Polisynodie*, ou *Traité de la pluralité des Conseils*; satyre de l'administration de Louis XIV, qui, en quelques endroits, étoit nommé durement. Le Cardinal de Polignac lui en fit un crime ; & l'Académie sacrifia à son respect pour son Protecteur le plus respectable de ses Membres.

Corps sérieux. Que ne donnerois-je pas, Madame, pour vous suivre chez la vieille femme ? je me croirois encore à Avon. Vos lettres, Madame, ne peuvent que faire du bien à ma tête, & il me semble même que la derniere n'est point écrite avec du charbon. Adieu, la plus aimable de toutes les femmes, & plus estimable que la plupart des hommes.

LETTRE XXV.

De Mad. de Dangeau.

JE vais tâcher d'obtenir de la petite niece, qu'elle me laisse aller seule à St. Cyr : si elle y consent avec peine, je lui en ferai le sacrifice avec plaisir : elle en sauroit mieux qu'un autre la valeur. Quel beau Sermon je viens d'entendre à St. Sulpice ! c'est un Jésuite qui a prêché à Versailles, nommé le P. Canapuel : Mr. & Me. de Torcy le suivent comme un Apôtre. Mr. de Chiverny est nommé Gouverneur de Mr. le Duc de Chartres : pour moi je suis toujours surprise que l'on veuille aujourd'hui être quelque chose. Quelqu'un disoit l'autre jour, qu'il sembloit que depuis la mort du Roi, on avoit

soufflé aux oreilles de tout le monde : *Le grand Pan est mort* : en effet, jamais on n'a vu un découragement pareil. Dieu m'a fait une grande grace de m'avoir donné le goût de la retraite. Je suis obligée de vous dire, Madame, que tout Paris est touché d'Athalie, & qu'on en sort très-édifié : cette piece donne lieu à quelques-uns de réflechir, à d'autres de parler de Dieu en bons termes : si vos Dames le savoient, elles seroient peut-être moins choquées de ce que les Acteurs font une profanation de ce spectacle édifiant. Me. de Ventadour a eu une bonne inspiration, à ce que m'a dit Me. de Villefort, qui ne coûtera qu'au petit Roi, & dédommagera un peu cette pauvre femme. C'est vraiment vous, Madame, qui l'avez assistée essentiellement : mais il me paroît que les bonnes œuvres sont votre nourriture. Me. de Mailly a perdu son fils unique. Je viens de voir la nouvelle Me. de Louvois : elle est un peu moins laide que Me. de Châteaurenaud ; on m'amene les mariés ; je ne suis pas si sotte de les aller chercher. Mad. de Berry fait grand fracas à Paris avec ses gardes : elle étend prodigieusement les prérogatives qui lui sont dûes, & celles qu'elle a usurpées ; mais il est vrai que tout le monde est

sur ce ton, & qu'on croit qu'en s'oubliant on se fait oublier. Il n'est pas jusqu'à Mr. de Metz, qui ne veuille avoir un carreau devant le Roi, comme les Cardinaux, à cause de sa Duché. Ce qui m'irrite le plus, c'est que les prétentions de tous ceux qui veulent entrer dans le carrosse de ce pauvre enfant, font qu'il ne peut plus aller en carrosse. Il y a tant de chambres! Il y en devroit avoir une pour décider de toutes les prétentions, puisque le Régent ne le veut, ou ne le peut pas. Mlle. de Levis ne loge plus à l'Hôtel de Luynes : elle a une très-jolie maison. Je doute que les dix mille francs destinés pour les Conseillers puissent suffire à la dépense où leur état les engage : ils n'en ont encore rien touché. Vous ai-je dit, Madame, que j'ai quitté mon Confesseur Carme, par la grande difficulté que j'avois de l'avoir depuis que je suis ici? J'ai barguigné; mais enfin, je me suis déterminée, & je vais à Mr. d'Entrecol, Vicaire de St. Sulpice : ne le connoîtriez vous pas? J'en suis très-contente. Le Maréchal de Villeroi soupa hier ici : il me paroît plus tranquille.

J'ai oui dire que Me. de Ventadour prenoit aussi son parti. Le Maréchal de Villeroi me décrasse quand je le vois :

mais c'eſt ſi rarement, que je n'aime pas à être décraſſée par lui. Mr. de Dangeau, pour ne point blâmer, ſe ſauve par l'eſpérance que tout changera, tolere le préſent, s'efforce d'oublier le paſſé, & ſe ſaiſit du bon. Voilà une bien longue lettre; mais je vous avoue, Madame, que je coupe dans le vif, quand je me veux arrêter.

LETTRE XXVI.

De Mad. de Maintenon.

OUi certainement, Madame, Dieu vous a fait une grande grace en vous donnant le goût de la ſolitude: car vous êtes très-propre au monde, c'eſt-à-dire au monde que j'ai connu. Ce n'eſt pas la ſeule que vous avez reçue de lui, & je ne connois perſonne qui lui doive tant de reconnoiſſance. Dieu veuille que les repréſentations d'Athalie faſſent quelques converſions! c'eſt la plus belle piece qu'on ait vue: on y revient, & je l'avois prédit. J'ai toujours oui dire du bien de Mr. de Chiverny, & c'en eſt un de le mettre auprès d'une jeune Prince. La chambre de juſtice me tranſit, comme ſi j'avois été

dans les Finances : elle va fournir bien des nouvelles véritables & fausses. Je suis ravie, Madame, de vous voir attachée à St. Sulpice. J'ai une grande estime pour Mr. d'Entrecol que je n'ai jamais vu; mais j'en ai souvent entendu parler à des gens auxquels je me fiois plus qu'à moi-même. Mr. de St. Sulpice m'avoit parlé du Prédicateur que vous avez entendu : que vous êtes heureuse de goûter ce qui est bon, de quel côté qu'il vous vienne, & de ne vous prévenir, ni pour ni contre ceux qui annoncent l'Evangile! Tout ce qui me revient de Paris m'étouffe : je ne pourrois en soutenir le séjour. Vous ne me dites point si cette jolie maison de Me. de Levis est près de vous, Madame : c'est ce qui me paroissoit le plus important. N'attirez-vous point à Me. de Barneval la protection de Me. de Cavoye? il me semble qu'elle seroit bien propre à lui tenir compagnie : une fille d'honneur seroit aussi fort bien auprès de Me. de Berry.

LETTRE XXVII.

De Mad. de Dangeau.

JE me suis trouvée dans bien des embarras, depuis que je ne vous ai vue, Madame : que j'ai regretté le séjour que j'ai fait à St. Cyr! mon Dieu! que j'y ai été bien, à la séparation près! elle me coûte toujours, & il me semble que nous nous séparons toujours brouillées. J'ai vu Me. la Duchesse de Noailles qui savoit que j'avois couché à St. Cyr : mais la peinture que je lui ai faite de l'accueil ne lui a pas donné l'envie d'en essuyer autant. Je lui ai dit toutes mes supercheries : que j'étois demeurée seule dans la cour, sans carrosse, à sept heures du soir, à la belle étoile : que je ne vous avois presque point vue : que vous m'aviez fait vos yeux noirs : qu'il avoit fallu que Mlle. d'Aumale couchât sur une paillasse. Elle m'a trouvée très-hardie, & m'a dit : *Ma tante n'aime point cela.* A mon arrivée à Paris, j'ai trouvé Me. d'Elbeuf toujours à l'agonie, & il est étonnant qu'elle vive encore : je l'ai vue dans une grande résignation pour la vie, ou pour la mort,

mais la même brusquerie que vous lui connoissez en pleine santé : elle répond à ceux qui lui parlent de Dieu, comme elle grondoit ses laquais : en voici un trait : elle se comparoit à Job : le Curé lui dit : *Il y a de la différence, en ce que vous avez eu la consolation de recevoir notre Seigneur :* Elle lui répondit : *Et pourquoi, Diable, le bon homme Job n'a-t-il pas reçu l'Extrême-Onction? je ne trouve pas cela bien* : mettez à cela son ton : elle en dit beaucoup de cette force : elle maltraite notre pauvre Mr. d'Entrecol : *Je ne puis plus vous entendre, vous me dites-là de grandes fadeurs.* J'ai enfin eu une réponse de notre Archevêque : il me refuse avec toute la politesse du monde, & me renvoye au Pere François Mazy, qu'il croit encore mon Confesseur : & qu'il n'est pas nécessaire qu'on fasse une autre confession générale, qu'une bien faite en sa vie suffit : » Je crois, lui répondis-je, que je » ferai comme a fait Mr. de St. Simon, » qui, après avoir été refusé, vous dit : » *Je m'y confesserai malgré vous : car je* » *l'irai prendre, je le menerai à St. Cyr qui* » *n'est pas de votre Diocese, & puis je le* » *remenerai dans sa maison.* " Il me répondit : » Puisque vous le prenez par-là, il » faut donc que je vous le permette. "

Oh! voici le beau. Madame, après m'avoir priée plusieurs fois de venir à St. Cloud, me manda, depuis que je suis revenue, qu'elle n'iroit de six semaines aux Carmélites, parce que la petite-vérole y étoit; qu'elle ne me proposoit pas de venir au Palais-Royal, mais que pourtant elle ne voyoit pas pourquoi je n'y voulois pas venir; qu'il n'y auroit personne, & que j'y vinsse Jeudi. J'y allai dîner comme elle vouloit : elle me reçut avec bonté : il n'y avoit que Madame la Grande-Duchesse, qui y demeure : elle me vouloit promener pour me montrer St. Cloud dont je ne me souvenois pas trop : nous nous mettons en calêche, de ces calêches anciennes avec.... portieres sur lesquelles .... *Le reste manque.*

LETTRE XXVIII.

De Mad. de Maintenon.

SI quelqu'un m'étoit venu dire qu'il vous avoit vue sur la portiere d'une calêche, aux pieds de Mr. le Duc d'Orléans dans les jardins de St. Cloud, je l'aurois cru extravagant. Je ne puis en douter, puisque c'est vous qui vous en van-

tez : je vous vois belle comme le jour, puisque vous étiez rouge ; mais je ne me représente pas si bien le silence de ce Prince ; car il me semble que rien ne l'embarrasse, & qu'il tient des discours très-doux & très-polis à ceux même dont il n'est pas content. Je l'admire, Madame, de ne vous avoir point aidée en cette occasion : mais les Princes ne pensent pas comme les autres hommes, ni les grands Prélats comme les femmes. Nous aurions cru qu'on pouvoit vous accorder un Confesseur pour Mr. votre mari ; mais nous avons tort : je pense bien comme votre Archevêque sur les confessions générales, & vous savez ce que nous en dîmes. Il vaut mieux être indifférent pour la vie & pour la mort, que de savoir que Job ne pouvoit recevoir l'Extrême-Onction ; mais je trouve très-mauvais que Me. d'Elbeuf maltraite Mr. d'Entrecol. La grace que le Cardinal de Noailles vous a accordée est peu de chose : déterminez-vous au bon Mr. d'Entrecol, puisque vous en êtes contente pour vous. Je renvoye les *Mémoires*, & j'en demande plusieurs autres, pour n'importuner pas si souvent : les filles de St. Cyr sont fort bien traitées dans la représentation d'Esther : je vous prie, Madame, de demander à no-

-tre Auteur, qui est un Prince qui meurt subitement à Chantilly : le nom n'y est point, & ce n'est point un de nos Princes du Sang : il me semble que c'est dans l'année 1689. Adieu, ma chere Madame, c'est bien moi qui ne sais de quoi remplir mes lettres, ne jugeant pas à propos de me laisser aller à tout ce que mon cœur me dicteroit pour vous ; car il s'en faut bien qu'il soit aussi appesanti que l'esprit.

LETTRE XXIX.

De Mad. de Dangeau.

MR. de Fréjus me dit hier que le petit Roi vous avoit envoyé une empreinte qu'il avoit faite sur une these que l'on lui dédioit ; je suis persuadée que tout ce qui est autour de lui parle souvent de vous, dans le goût que fait Mlle. de Plantadis à ma petite-fille, qui veut toujours baiser le portrait de Maman Maintenon, qu'elle trouve dans mon cabinet : il y en a de plus grandes qui auroient la même foiblesse. Je fus hier dans mon Couvent : les bonnes filles me conterent qu'elles avoient un Confesseur qui étoit

un ſaint homme : il leur dit la Meſſe, & fait tout ce que leur Eccléſiaſtique a accoutumé pour le ſervice : & le bon Prêtre leur paye encore une penſion de cent écus pour le nourrir. Moret auroit beſoin d'un pareil Saint. L'Evêque de Saintes ſe défait de ſon Evêché : voilà un Evêque de plus. On m'a dit que Mr. le Duc de la Meilleraye avoit commencé ſon procès contre Mr. de Châtillon pour le Bailliage de Haguenau. L'on dit que Madame d'Orléans pleure beaucoup : je ne vois guere de gens dans la joie : Dieu nous y veuille mettre à ſa naiſſance, & renouveller les eſprits qui ne ſont pas bien diſpoſés ! Il arrive toujours quelque malheureuſe aventure qui me donne de l'inquiétude pour votre ſanté. Plus nous avançons, & plus je ſuis du ſentiment que je vous connois, depuis plus de vingt ans, qu'il n'y a rien de ſi bon que de mourir : la ſouffrance en eſt bien moindre, que de ſurvivre à tout ce que l'on voit, & à tout ce qu'on appréhende. Vous m'écrivez que vous vouliez bien entrer dans l'œuvre de la converſion d'une péchereſſe : j'ai diſpoſé les choſes, de maniere que je la mets dans un Couvent, & que je pourvois à la nourriture de trois enfants : il me manque encore cinquante

francs : si vous voulez achever, vous y aurez votre part.

Nous avons vu l'Arrêt de diminution des especes ; mais point d'apparence de payement. Tout ce que l'on avoit dit des personnes exceptées du retranchement n'est pas vrai, & hors vous, tout le monde doit être dans la regle générale. Je voudrois de tout mon cœur être réduite à la campagne : car tout ce que l'on entend dire est si horrible, que je trouve que Madame d'O est très-heureuse d'être sourde. Vous savez la mort de Mr. d'Entrecol qui m'a très-fort affligée, & je ne suis pas encore déterminée, mais ce ne sera pas hors de ma Paroisse. Mr. de Dangeau y est aussi attaché que moi, & mieux que moi ; car c'est à son Curé que je trouve respectable tous les jours de plus en plus ; mais je veux vivre avec lui hors du Confessionnal : je vous ai dis mes sentiments là-dessus.

De Mr. de Dangeau.

Si j'avois pu croire que mes Mémoires fussent vus un jour par de si beaux & si bons yeux, je ne les aurois ni faits ni écrits avec tant de négligence.

LETTRE XXX.

De Mad. de Dangeau.

JE vois avec douleur, Madame, que vous voulez me faire craindre la petite-vérole, que je n'ai jamais crainte, à plus forte raison quand il est question de vous voir : la petite niece la craint, mais toute crainte s'évanouit quand il s'agit d'être avec vous. On a remis Athalie sur le théâtre de Paris : elle a très-bien réussi : & tout ce qu'on y trouve à redire, c'est que ce soient des bouches aussi profanes qui prononcent des choses si saintes ; voilà déja un bel effet pour des spectateurs aussi mondains : on dit ce spectacle parfaitement beau : mon fils en est enchanté. M. de Sourche le pere est mort. M. le Duc du Maine a fait l'honneur à M. de Dangeau de le venir voir : il m'a attendrie & par sa présence, & par son changement ; nous avons un peu parlé de vous : il m'a paru être bien-aise de voir quelqu'un de l'ancien monde, qui vous connoissoit. Toutes les idées sont si fort changées, que les mêmes gens avec lesquels je vivois avec agrément,

je ne fais plus que leur dire, & que je suis dans l'égarement de Me d'O : je commence à croire que jamais je n'ai eu de bon sens que celui que vous me donniez. Jugez de ce que je vais devenir, si je ne puis avoir bientôt l'honneur de vous voir. Me. de Chevreuse est la seule qui me ressemble, & souvent nous pleurons en *duo* : elle trouve le temps bien changé. Voilà donc encore notre favori à la Bastille : j'espere qu'il y sera long-temps. Je crains que les malheurs de ce pauvre Roi d'Angleterre ne vous ayent bien donné des maux de tête : j'en suis pénétrée.

Quand je vis avec vous, je me retrouve dans mon naturel. Il y avoit trois mois que je languissois : avec vous, je me retrouvai en vie : enfin, je n'oserois vous dire la différence qu'il y a en moi, étant avec vous, ou en étant éloignée : les expressions seroient trop fortes, & tiendroient du profane. Il n'y a que la petite niece qui le puisse comprendre ; mais elle a la ressource de l'esprit, & moi je n'ai que du sentiment.

Nous avons besoin de nous rappeller souvent l'Evangile de Dimanche dernier pour nous soutenir en ce temps, & de dire souvent : *O mon Seigneur & mon Dieu !* Le Régent fit venir M. de Beau-

fremont & M. le Maréchal de Villars. Le Régent porta la parole, & dit au Maréchal : *Mr. de Beaufremont est bien fâché de vous avoir manqué par la lettre qu'il vous a écrite, & il vous en fait des excuses:* Le Maréchal répondit : *Je n'ai eu intention de lui faire aucune peine.* Ainsi l'on croit cette affaire finie : vous saurez sans doute l'autre de M. de Clermont.

LETTRE XXXI.

De Mad. de Maintenon.

JE suis étonnée de ce que Mr. le Cardinal de Noailles ne s'oppose point aux représentations d'Athalie. Vous croyez bien, Madame, qu'on le trouve très-mauvais à St. Cyr. Le changement de Mr. le Duc du Maine me fait une très-grande peine : il étoit déja grand quand il vint ici : que la suite de sa vie sera différente des commencements ! Que Mr. de Sourche est digne d'envie, présentement qu'il n'est plus ! Vous n'avez donc plus de sens ! tant mieux pour ceux qui vous parlent. Je voudrois être en tiers quand vous pleurez avec Me. de Chevreuse : ses larmes sont bien sincéres. Je vous supplie, Madame,

Madame, de faire dire par elle à Me. la Duchesse de Beauvilliers, que je suis bien sensible à ce qu'elle a écrit pour moi à un de nos amis communs. Rien n'égale la résignation du Roi & de la Reine d'Angleterre, à ce que j'entends dire : je ne sais point encore si la pauvre Me. de Barneval est morte. Mais je sais, Madame, ce que votre piété & votre charité vous ont fait faire pour elle : vous êtes aussi bonne aux mourants qu'aux vivants ; & je vois avec regret que nous n'en profitons pas, comme je m'en étois souvent flattée. Comment Mr. de Dangeau se tire-t-il de l'état présent du monde, lui qui ne veut rien blâmer ?

LETTRE XXXII.

De la même.

JE ne puis vous dire, Madame, combien je suis touchée de votre lettre ; elle est pleine d'amitié & de raison : nous pourrons bien ne nous en pas voir moins rarement : car tantôt par l'une, tantôt par l'autre, il se passe bien du temps à concerter un rendez-vous. Je ne m'accommode point du tout de vous avoir dans

la maison, & de ne vous pas voir; quand vous avez tant fait que d'en ouvrir la porte, je ne voudrois pas perdre un moment du temps que vous pouvez me donner: mes prieres, vous ayant ici, ne seroient pas sans distractions, & il seroit nécessaire pour ménager ma foiblesse de ne pas dire un mot. Je vous écouterois avec plaisir: vous êtes bien humble, si vous me croyez la tête meilleure que la vôtre, je ne connois personne si solide que vous; & si vous y mêlez du badinage, c'est un agrément de plus; mais la conduite n'est pas légere, ni la vertu superficielle: je la trouve seulement un peu trop austere pour vous & pour ceux qui vous aiment: nous en parlerons à la premiere visite; mais je vous conjure que ce ne soit que dans les premiers jours du Carême, le temps sera plus doux, & la nuit ne nous séparera pas sitôt. Ne perdez point d'occasion, Madame, de persuader à nos amies de me regarder comme n'étant plus; je serois très-affligée qu'elles m'obligeassent en venant ici à les refuser. Me. la Duchesse de Beauvilliers ne me l'a pas proposé, depuis que je l'en ai fait prier: & elle envoye souvent savoir de mes nouvelles. Rien ne me paroît plus dur dans ma retraite, que de ne

plus vivre avec vous, Madame, & jamais rien ne m'a plus flattée que le goût que je vous ai toujours vu pour moi. Dieu connoît ce qui nous est le plus sensible, & c'est souvent par-là qu'il nous prend; il faut s'y soumettre. J'avois hier toute la famille des d'Aubignés : ils sont encore effrayés du danger que cette pauvre femme a couru; je voudrois qu'elle vît quelques personnes raisonnables, & qu'elle se coëffât comme vous; elle vint ici, il y a quelques jours, avec un petit bonnet qui la rendoit ridicule : elle n'est pas faite pour être coëffée en folle, & du reste une femme à souhait pour sa famille. Je consens de n'être pas oubliée entre M. le Maréchal de Villeroi, Mr. de Dangeau, vous & Me. de Caylus : du reste, il ne faut plus nommer mon nom. Adieu, la plus aimable, la plus estimable & la plus respectable des femmes : la maniere de le dire n'est pas jolie, mais c'est le fond de mon coeur.

(*Jeudi.*) Vous n'avez jamais si bien écrit, Madame, & j'ai lu votre lettre dès la premiere fois : ce qui ne m'a pas empêché de la relire : seulement je n'ai pu déchiffrer le mot essentiel, & il n'en est aucun que je voulusse perdre.

Je suis bien en peine de la petite nie-

ce ; notre Médecin fait grand cas de Chitac, & approuve fort qu'on le consulte. Je comprends parfaitement qu'un air de Cour vous ait déplu, quoique vous aimiez celle à qui vous le faisiez ; mais il vaut mieux la voir dans un Couvent. Est-il vrai, Madame, que le Comte de Mongon soit retiré à St. Sulpice pour toujours ? c'est une grande entreprise, & à laquelle plusieurs de ma connoissance ont perdu leur santé ; je suis presque aussi lasse des remontrances (du Parlement) qu'on dit que l'est notre petit Roi.

Je ne sais ce que c'est que M. de Nonan, si ce n'est, que c'est un homme de qualité. La mort de Mr. de Simiane m'est assez indifférente : il n'en est pas de même de la faute de Brancas, à qui je souhaite toutes sortes de biens. Me. Bouchu sera une très-aimable Duchesse : je me souviens même qui est l'Archevêque de Cambray, & qu'il partira sans bulles. Je ne démêle point ce que vous me dites de Mr. d'Argenson, ni pourquoi vous ne pouvez parler de lui gravement : ce n'est point une linotte. C'est à moi, Madame, à dire, adieu ma joie, adieu ma douceur, adieu tout le plaisir de ma vie, adieu toute ma consolation dans mes peines, adieu l'objet de mon estime & sou-

vent de mon admiration, adieu badinage délicieux. Je connois la tristesse paresseuse; mais je n'ai plus celle qui m'en tiroit à coup sûr : après tout, je ne m'en plains pas : il est temps de souffrir & d'expier nos plaisirs, quoiqu'assez innocents. Adieu donc, Madame.

LETTRE XXXIII.

De Mad. de Dangeau.

PArmi trente lettres, j'ai apperçu une belle écriture : elle m'a sauté aux yeux, & encore plus au cœur; je me suis jettée dessus avec avidité, & je l'ai ouverte de préférence à toutes les autres, quoique j'eusse bien envie de savoir des nouvelles de Me. d'Elbeuf : je ne serois pas partie, si je lui eusse été du moindre secours à elle ou aux siens; mais je ne la voyois pas, & j'étois dans l'anti-chambre avec une foule de parents & d'amis connus & inconnus : & j'entendois les cris horribles qu'elle faisoit. Je la regrette infiniment, elle avoit beaucoup de bonté pour moi : voilà encore une amie de moins. Cette semaine est bien triste : il n'y a point d'heure qui ne me fasse ressouve-

nir des choses qui nous tuent tous : c'est autant à sacrifier : parlons d'autre chose.

J'ai ri de l'imagination de votre petite favorite, qui voit que vos nieces ont quelque chose devant elles.

L'esprit de l'homme ne prend plaisir qu'à ce qu'il ne peut avoir : autrefois ce pays-ci me plaisoit fort, parce que je ne pouvois m'y arrêter : aujourd'hui que je puis jouir de tout ce que j'effleurois alors, je n'y trouve plus qu'ennui & insipidité : on voit, à force de vivre, bien des défauts dans la nature ; car je ne crois pas que cette inconstance me soit particuliere. Si je pouvois vous tenir ici, il me semble que je ferois des merveilles, & que c'est l'intelligence qui me manque : vous m'avez formé le goût, & ne m'avez pas donné la capacité. On me dit qu'il n'y a point de pauvres : cependant ils sont tout nuds. Je voudrois bien les habiller tous, mais je n'ai pas de quoi ; il est triste d'être à la campagne sans argent. J'attends Mr. de Dangeau : je lui voudrois bien donner le goût de la campagne, mais je doute que j'y parvienne : mes jeunes gens sont avec lui : je les attends dans quatre jours : j'aurai mon ennui & le leur à essuyer ; je desire donc & crains également leur arrivée : je n'ai

personne à qui parler de vous, & il faut que je m'en occupe, & sans que je le veuille; je vous vois, je vous entends, je pénetre votre cœur; jugez si je ne fais pas mon Purgatoire.

LETTRE XXXIV.

De Mad. de Maintenon.

JE voudrois savoir jusqu'où Mr. de Dangeau fait ses mémoires, afin de les ménager plus ou moins: car c'est le seul amusement que j'aye. Vous me marquez une bonté, Madame, qui me charme d'un côté, & m'afflige de l'autre: je ne jouirai donc plus du bonheur & du plaisir que je trouverois avec une personne prévenue en ma faveur, & qui joint à toutes les graces toutes les vertus!

Ce que vous me mandez de Mr. de St. Sulpice augmente encore la peine que j'ai de son aventure, quelque opinion que j'aye toujours eu de sa vertu: mais vous ne me dites point si cette affaire est finie, & jusqu'où elle peut aller pour lui. Je suis bien loin de vouloir tomber sur Me. de Beauvilliers; mais, entre nous, il me semble qu'elle ne doit point se mêler de

la conduite de Mr. de Beauvais, dont certainement Dieu ne la charge pas, & sur lequel elle n'a plus d'autorité. Je fus très-contente de ce que me dit Mr. le Maréchal de Villars, mais point du tout de sa visite; il me montra sur tous les Chapitres les sentiments d'un honnête homme. Si le Parlement ne veut que du bruit, il doit être satisfait, car on ne parle que de ses remontrances. Je ne croyois pas la Duchesse du Lude assez ingambe pour aller à St. Cloud; je souhaite que M. le Duc d'Orléans ne vous y trouve pas; car il me souvient de la confusion où vous fûtes en le voyant. Il est vrai que tout le monde est accoutumé au parti que vous avez pris, & que vous soutenez avec une noblesse & un désintéressement digne de vous. Dieu veuille que la *Belle Petite* vous ressemble! c'est assurément lui desirer tout ce qu'il y a de meilleur devant Dieu, & de plus aimable devant les hommes.

LETTRE XXXV.

De la même.

JE n'aurois jamais cru, Madame, qu'une lettre de vous pût me mettre de mauvaise humeur ; mais j'avoue que la proposition de Madame la Princesse m'est insupportable ; elle sera dans ma chambre, & vous dans l'anti-chambre ! croit-elle que je pourrai l'écouter un moment ? Faites la malade ce jour-là, je vous en conjure ; c'est bien assez pour moi d'essuyer sa triste conversation : car je sais déja ce qu'elle me dira sur le Prince. Mais peu m'importe, pourvu que vous n'y soyez pas.

Vous me paroissez ravie, Madame, d'avoir retrouvé Courbevoye ; mais je ne crois pas Mr. de Dangeau de même goût : & vous n'en ferez jamais un solitaire ; n'êtes-vous pas trop heureuse de le voir un bon Chrétien ? Je ne comprends pas, Madame, que vous veuillez me voir ; car je suis un triste personnage, & c'est sincérement que je suis toujours étonnée de la bonté que vous avez pour moi ; car je ne me vois plus d'autre mérite

que la vieillesse, que je vous ai toujours vu honorer. C'est une vilaine histoire que celle de Mr. d'Hudicour : je pourrois l'écrire, mais je n'en suis pas tentée.

Vous démêlez parfaitement, Madame, d'où vient la douceur qu'on trouve dans la retraite : je voudrois que vous comprissiez aussi-bien la différence qu'il y a des distractions volontaires à celles dont nous gémissons, & dont nous ne sommes pas les maîtres. Vous ne trouverez point de Confesseur qui vous dise que votre état est mauvais, parce qu'en effet il est bon : mais c'est par les graces que Dieu vous fait, & non pas par votre mérite : il vous a fait des dons qui méritent plus de remerciments que de plaintes. Je ne crois pas, Madame, que votre Curé vous dise autre chose : je le crois un Saint très-éclairé, & le Pere Quinquet, fort bon s'il n'est point du parti, & si le commerce que vous aurez avec lui, ne vous donne point l'air d'en être. Mr. le Maréchal de Villeroi est une grande preuve qu'on n'est point heureux par les biens de la fortune. Hier le Duc de Noailles dîna avec moi. Je lui trouvai l'embonpoint d'un Financier & quelques restes de gayeté ; mais sans être triste, il m'attrista beaucoup.

LETTRE XXXVI.

MR. de Dangeau ne s'accommode pas de la solitude : il s'intéresse aux affaires générales : elle paroissent dans un état violent ; je crois vos amis trop sages pour vous en informer par leurs lettres. Vous manquerez de secours pour l'ame & pour le corps. Qu'allez-vous donc faire à Dangeau ? Je vous parle sans intérêt, Madame : je ne profite point de votre séjour à Paris ; mais il me semble que, tant que Dieu vous conservera Mr. de Dangeau, vous ne pouvez changer de vie. Vous êtes d'autant mieux que vous n'êtes pas à votre aise ; & c'est ainsi que Dieu nous veut. J'ai oui dire à des Saints, que lorsqu'on souffre bien, tout est fait. Vous voudriez être réglée dans vos journées comme des Religieux de la Trappe ; & Dieu veut que vous fassiez bonne chere en souffrant les contradictions qui se trouvent dans les familles les plus raisonnables. Vous voudriez faire le Catéchisme à Avon, & Dieu veut que présentement vous pratiquiez les vertus Chrétiennes, au-lieu d'en instruire les autres. Vous voudriez vivre enfin, pour vous-mêmes,

& Dieu veut que vous amusiez un mari infirme, que vous conteniez des enfants qui pourroient s'échapper, & que vous travailliez à l'ouvrage qu'il vous donne avec une grande paix. Vous voudriez être fervente, & ne pas perdre la présence de Dieu, & Dieu veut que vous soyez dans la sécheresse; il se contente de votre fidélité à vivre en bonne Chrétienne, & à renoncer à cette sécheresse. Quand vous changerez d'état, il vous demandera autre chose, & vous serez alors bien étonnée, si vous vous trouvez intérieurement éloignée de Dieu, ennuyée de la solitude, & lasse de toutes les pratiques de piété: ce qui pourtant arrivera. On peut arranger la conduite extérieure; mais il n'est pas de même de l'intérieur: on ne pense pas comme on voudroit penser, & je vous assure, Madame, avec la confiance qui est entre nous, qu'il s'en faut de beaucoup que je ne sois aussi contente de ma dévotion ici, que je l'étois à Versailles, & que j'étois plus occupée de Dieu à nos Comédies, que je ne le suis dans le Chœur de St. Cyr. Votre inquiétude vient de deux chose, l'une, que vous n'êtes pas assez soumise à votre Confesseur, & l'autre, que vous ne distinguez pas assez le sentiment d'avec le consente-

ment : si vous consentez à vos distractions, vous péchez, & vous avez raison d'en être affligée; mais si vous résistez, elles vous tourmentent à profit. Un saint homme (M. l'Evêque de Chartres) m'écrivoit un jour ces paroles : *Si malgré vos distractions, vous donnez à vos oraisons le temps prescrit, & que vous les rejettiez toutes les fois que vous les appercevrez, vous faites une excellente oraison.* Mon seul bonheur, Madame, c'est que je crois ce qu'on me dit de la part de Dieu, & je ne vous crois pas de même. Me saurez-vous quelque gré de vous parler sur ce ton-là? Il me semble que votre lettre m'y convie; je prends un si sincere intérêt à vous, Madame, que je voudrois que vous eussiez plus de repos dans votre piété; jamais personne n'a reçu plus de graces que vous, & je crois que peu de personnes vous connoissent mieux que moi. La lettre que vous m'envoyez charmera nos Dames, qui ont encore la simplicité d'aimer la Catholicité, & d'honorer le Pape, & qui, s'il plaît à Dieu, la conserveront toujours.

LETTRE XXXVII.

Ce 5 Septembre 1718.

VOus avez trop de bonté pour moi, Madame, pour ne pas prendre quelque part à ma douleur : il est bien plus affligeant pour moi de voir Mr. du Maine dégradé, que de le voir mort.

Je reprends de bon cœur le commerce que vous voulez bien avoir avec moi, Madame, quoiqu'il ne puisse plus être qu'ennuyeux de mon côté : vous êtes à la source des événements du monde, & je ne vois que mon ouvrage. Deux choses me sont demeurées dans l'esprit sur notre derniere conversation : je crains, Madame, que vous ne rebutiez Mr. de Dangeau ; vous êtes trop austere, & vous ne comprenez point assez la force de l'habitude. J'ai vu Me. de Montchevreuil dans des inquiétudes pareilles aux vôtres : elle désespéroit son mari par son âpreté sur la dévotion ; elle vint en ce pays-ci : elle fut conduite par un homme très-droit ; & je me souviens qu'elle me manda un soir : *Que diriez-vous de moi ? C'est demain le jour de Pâques, & j'ai passé la soi-*

rée à jouer au trictrac avec Mr. de Montchevreuil. Tout le monde, Madame, n'est pas capable des recueillements que vous demandez, & vous devez être bien contente d'un homme qui a de la foi, qui n'a aucun vice, qui est bon par son naturel, & qui n'est que foible. L'autre article est celui de Madame la Princesse, à laquelle je vous prie de demander pardon pour moi de toutes les sottises que je dis & que je fis à la derniere visite dont elle m'a honorée : vous avez bien changé mes idées par tout ce que vous m'avez appris de la fermeté de son amitié pour les malheureux Princes, & je ne me souviens plus que de la bonté & de la confiance avec laquelle elle m'a parlé dans tous les temps ; elle sait aussi combien je lui ai toujours été attachée, ainsi qu'à Mr. le Prince, qui n'auroit point souffert ce que nous voyons. Adieu, Madame ; voilà une lettre bien sérieuse, mais vous seule mettez par-tout de l'agrément.

LETTRE XXXVIII.

JE ſuis ravie, Madame, de vous ſavoir dans le chemin de la paix & de la ſûreté : on ne la trouve que par l'obéiſſance. Les plus grands Saints qui conduiſent les autres, ſont eux-mêmes conduits. Vous auriez été trop inquiete, ne croyant jamais en faire aſſez, & entreprenant ſouvent d'en faire trop, & des choſes que Dieu ne demandoit point : quand on a pris un guide, après l'avoir bien choiſi, & qu'on eſt prêt de faire tout ce qu'il nous demande ſans raiſonner, on eſt arrivé au port, autant qu'on y peut être dans ce monde. Je l'ai expérimenté bien ſenſiblement ; mais Dieu ne m'a pas laiſſée long-temps dans cet état, & m'a miſe dans une ſituation qui eſt ſans nulle conſolation & qui ne ſe peut écrire (1). Plus d'épanchement de cœur, & il faut que je me conduiſe moi-même.

Je crains ſeulement pour vous, Madame, que les affaires préſentes ne vous

(1) Elle avoit lieu de ſoupçonner de Janſéniſme le Confeſſeur auquel elle s'adreſſoit depuis dix-ſept ans.

jettent dans des embarras, & que vos amis ne soient persécutés.

J'espere que Mr. de Dangeau se trouvera bien de votre paix; & que voyant la patience qu'on aura pour vous, vous en aurez pour un homme qui n'a pas reçu tant de graces que vous, mais qui est pourtant un des meilleurs que vous connoissiez. Vous voyez comme je vous obéis.

P. S. C'est St. Sulpice pour lequel je crains la persécution.

LETTRE XXXIX.

Ce 18. Décembre 1718.

OUi, assurément, Madame, je suis affligée du malheur de Mr. de Pompadour. Je crains que ses relations avec Me. des Ursins, & même avec Mr. de Chalais, ne l'ayent rendu suspect : je vous conjure de me faire savoir la suite de cette aventure, & comment il est traité à la Bastille. Je crains que Mr. de Dangeau ne se serre le cœur. Vous savez comment je suis pour Me. de Pompadour; & vous savez, Madame, comment je dois être pour vous; je voudrois de tout mon

cœur prendre une bonne partie de votre peine : je n'ai rien de meilleur à faire que de souffrir. Vous avez raison de dire que la soumission à la volonté de Dieu n'empêche pas la sensibilité ; c'est cette soumission qui est dans la pointe de l'esprit ; & tout est dans la souffrance : cependant Dieu se contente de notre volonté, toute imparfaite qu'elle est. Me. de Caylus fait bien de partager votre douleur : il ne nous revient ici que des sottises ou des malheurs.

Je n'aime rien tant à la Cour que Me. la Princesse ; & le personnage qu'elle fait dans sa grande famille me paroît complet : la bonté pour les malheureux, la fermeté pour les heureux, le courage pour soutenir les opprimés, la justice pour tous, enfin, Madame tout m'y paroît admirable : & elle étoit, ce me semble, toute faite pour ce qu'elle joue présentement : ce n'est pas que je voulusse qu'elle demandât de continuelles graces à Monsieur le Régent ; il en accorde assez de lui-même : mais qu'on mette ensemble plusieurs de ces adoucissements qui font une grande différence dans l'état des prisonniers, comme des livres qui ne fussent pas tous de dévotion ; continuez, Madame, à l'exciter : j'aurois été bien blessée que

vous ne m'euffiez pas mandé l'adouciffement de la prifon de Mr. de Pompadour; je m'y intéreffe par bien des endroits.

LETTRE XL.

ON dit que la citadelle (de Dourlens où étoit le Duc de Maine) eft horrible. Je fuis bien-aife que Me. la Princeffe foit contente du Prince de Dombes : le pauvre Malézieux me fait grande pitié : il eft trop vieux pour s'être abandonné aux autres : je voudrois bien que vous fuffiez mieux inftruite fur ce qui regarde Mr. de Pompadour. C'eft beaucoup, Madame, que vous efpériez qu'on ne fera de mal à perfonne. Je vous prie de remettre au Carême la vifite que vous me propofez : je fuis dans une foibleffe qui me rend incapable d'aucune attention de fuite. Je voudrois laiffer Me. de Caylus en poffeffion d'être payée comme je le fuis : & cela n'eft pas aifé : rien n'eft égal à la maniere dont Monfieur le Régent a reçu ma propofition. M. le Maréchal de Villeroi feroit mieux de quitter un pays, pour lequel il n'eft point fait : il en convient, & ne peut fe détacher, & fe confole des malheurs préfents par

le souvenir de sa faveur passée. Pour moi je ne trouve dans toute ma vie aucun plaisir qui ait été aussi vif que mes peines d'aujourd'hui sont ameres, & toute ma consolation est l'espérance de ce dernier moment, qui viendra bientôt mettre fin à toutes mes joies & à toutes mes afflictions. Bon soir, je suis bien près de tomber en foiblesse : la petite fievre me consume, & l'on m'ôte presque toute nourriture. Mais qu'importe de nourrir un corps qui n'a plus que deux jours à vivre? Adieu, ma chere Madame.

MAINTENON.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
ET DE MAD. LA PRINCESSE
DES URSINS.

LETTRE I.

De Mad. la Princesse des Ursins à Mad. de Maintenon.

Berlanga, 24 Juin 1706.

IL a fallu enfin, Madame, sortir de Madrid. Mon Dieu, quelle nouvelle à vous apprendre ! & comme l'on a voulu tenir bon jusqu'à la fin, & ne rien faire connoître à ce peuple de ses intentions, notre départ s'est fait sans avoir les choses mêmes les plus nécessaires. La Reine a été sans lit les premiers jours. Heureusement le Chevalier de Bragelonne, qui commandoit le détachement François qui

nous accompagne, en avoit un tout neuf, qui se trouva très-à-propos. Mais il ne fut pas si aisé de suppléer au reste. Sa Majesté n'eut que deux œufs pour son soupé, & ne fut guere mieux le lendemain. La Reine va à Burgos. Le Comte de Sanplevan, Grand-Maître de sa Maison, le Marquis de Castel-Rodrigue son Grand-Euyer, & le Duc de Popoli un des quatre Capitaines des Gardes du Roi, étoient de sentiment qu'elle passât à Pampelune, où elle auroit été plus en sûreté, & par conséquent moins exposée à faire une seconde retraite. Mais le Roi, M. l'Ambassadeur, & M. le Duc de Berwick ont préféré Burgos, parce que c'est une Ville de Castille, & que le dessein du Roi est d'y transférer ses Conseils, croyant par-là retenir les peuples plus aisément dans l'obéissance. Pour la Reine, elle auroit souhaité d'aller à Pampelune, persuadée qu'il n'y a plus que la force qui puisse soutenir nôtre parti, & que le Roi auroit été plus maître d'employer toutes ses troupes, si elle avoit été dans un lieu moins exposé aux ennemis. De plus, Sa Majesté regardoit comme une espece de soulagement d'être éloignée de toutes sortes d'affaires. Si elle eût passé promptement dans la Navarre, elle l'eût pu faire

ſans riſque. Dieu veuille qu'elle n'en trouve pas davantage dans le chemin qu'elle va prendre ! Car il faut qu'elle paſſe après demain à Aranda de Dovero, qui n'eſt qu'à douze lieues de Ségovie. Je ne ſais ſi nous ne devons pas craindre auſſi que les nouvelles troupes qui viendront ſur la flotte d'Angleterre ne débarquent qu'à Bilbao ; auquel cas, il ne nous reſteroit plus de retraite. Car les ennemis ſeroient plutôt que la Reine à Vittoria : & les Miquelets, qui, ſelon toute apparence, auront fait révolter tout l'Arragon dans ce temps-là, ne nous permettroient pas de prendre un autre chemin. La ſituation de la Reine, Madame, eſt fort à plaindre. Elle n'a auprès d'elle que moi, *Lazafatæ*, une *Duenna*, & une femme de chambre. La diſette d'argent l'a réduite à n'en pas avoir davantage. Elle avoit nommé une *Sennora de honor* & la *Tocadora* comme les plus anciennes de ſes Dames. Elles venoient : mais ayant demandé chacune cent piſtoles à compte de ce qui leur eſt dû, on s'eſt trouvé dans l'impoſſibilité de faire cette avance, dans un temps où tout ce que l'on peut avoir doit être réſervé pour payer les troupes. Malgré ce petit nombre de domeſtiques, ce voyage ne laiſſera pas que de coûter beaucoup, parce

qu'il faut porter jusqu'à la moindre chose, & que par cette raison il y a pour près de cent pistoles de voitures par jour. La plupart ont été prises à crédit. Cette derniere ressource ne sauroit durer dans l'état où sont les choses. Ainsi nous nous trouverons peut-être bientôt à ne savoir où donner tête. M. le Cardinal Portocarrero pouvoit y remédier, en donnant son consentement à un expédient qu'on lui avoit proposé. Mr. le Cardinal Aquaviva a fait en cette occasion tout ce qu'il a pu pour vaincre l'opiniâtreté de son confrere, mais inutilement. M. le Cardinal Portocarrero avoit d'abord promis qu'il le feroit. Apparemment des gens de mauvaise volonté lui tournerent la tête. Je ne sais, en vérité, Madame, après une telle action, comment juger de son cœur. On vient de me dire qu'il s'est retiré à Tolede. Depuis mon retour, il n'est rien que je n'aye fait pour le ménager. Il m'avoit même promis que si la Reine étoit obligée de se retirer, il la suivroit partout, & il l'avoit dit à Sa Majesté en présence de l'Ambassadeur. Peut-être que la malheureuse affaire de Flandres, jointe à sa timidité naturelle, lui a fait prendre d'autres mesures. Le Roi vient d'écrire à la Reine, qu'il la prioit d'envoyer ses pierreries

pierreries en France, ou pour les vendre, ou pour les engager. M. l'Ambassadeur me mande que cela est absolument nécessaire. Ainsi, Sa Majesté les envoye par ce même Courier, & je les adresse à M. de la Bourdonnaye, Intendant de Bordeaux, qui se trouve présentement à Bayonne, comme M. Amelot me le marque. Il y a parmi ces pierreries la fameuse perle appellée la *Peregrina*, & le diamant que les Espagnols nomment *el Estanquo*. La Reine y a joint aussi toutes les siennes. C'est Vazet, ancien domestique du Roi, qui est porteur de ce trésor. Je le fais accompagner d'un Officier, qui a l'honneur d'être frere de lait de M. le Duc de Berry, dont le Chevalier de Bragelonne m'a dit beaucoup de bien. Ils vont avec le Courier de M. l'Ambassadeur, qui est un de ses Secretaires, auquel il se fie fort. Voilà tout ce que nous nous sommes imaginés de mieux, dans la nécessité où est la Reine de conserver auprès d'elle ceux qui nous restent. Je crains bien qu'on ne trouve pas grand'chose sur ces pierreries, à moins qu'on ne les porte à Paris. Je sais encore moins comment faire passer au Roi d'Espagne l'argent que l'on trouvera, le commerce des lettres de change étant si fort interrompu. Il y a à la

ſuite de la Reine les Ducheſſes de Médina Sidonia, de Veraguas, d'Oſſone, de Popoli, & pluſieurs autres Dames, à qui Sa Majeſté fait les amitiés qu'elles méritent, pour l'attachement qu'elles lui témoignent. Une ſi nombreuſe ſuite cauſe beaucoup d'embarras pour les logements, & ne laiſſe pas un moment de libre à la Reine & à moi : de ſorte, Madame, que je ſuis très-fatiguée. Cependant il faut prendre courage juſqu'à la fin, & mettre ſon eſpérance en Dieu. J'aurois encore, ce me ſemble, mille choſes à vous dire ; mais la plus importante eſt de vous aſſurer, Madame, que je vous ſuis entiérement dévouée.

LETTRE II.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Urſins.

Ce 4 Juillet 1706.

J'Ai à répondre à deux de vos lettres, Madame : l'une du 17 de Juin, l'autre du 24.

Vous voilà hors d'incertitude, & ſortie de Madrid. C'eſt, Madame, une grande

démarche, & vous en connoissez mieux que moi toutes les conséquences. Je vous souhaite présentement à Pampelune. Il me semble que vous y serez en sûreté, en attendant que nos troupes se joignent à celles de Sa Majesté Catholique. Mais, Madame, nos ennemis sont bien forts par-tout, & chaque mauvais événement nous affoiblit. Vos Espagnols nous trahissent : les Flamands nous abandonnent, & Dieu paroît irrité contre nous.

Le Maréchal de Tessé a fait de son mieux dans une entreprise qui n'étoit pas de son goût. Il a été malheureux, & il est bien juste de le consoler. On a voulu faire de même pour M. le Maréchal de Villeroi. Et si vous saviez, Madame, les marques d'amitié que le Roi lui a données dans toute cette triste occasion, vous ne pourriez vous empêcher de blâmer votre ami de les recevoir si mal. Pour moi, je n'ai osé lui écrire, quand j'ai vu la maniere dont il répondoit aux lettres du Roi. Et je n'ai pu croire que les miennes ne fussent pas rejettées avec encore plus de dureté. Le Maréchal de Villeroi n'est accusé que d'incapacité & de malheur. Le Roi a vu si sûrement & de si près le peu de confiance que l'armée a en lui, & les clameurs de Paris ont été

ſi grandes, qu'il a été forcé à ce changement, & qu'il ſe ſeroit toujours repenti, s'il ne l'eût pas fait. J'ai vu de près la violence que le Roi s'eſt faite, & l'amitié pour le Maréchal de Villeroi eſt encore plus grande que je ne la croyois. Il n'y a eu en tout cela, ni cabale, ni intrigue : je vous en réponds.

Ces changements de Généraux font de nouveaux embarras. M. de Vendôme quitte l'Italie, & déſole ſon armée par ſon abſence, dans le même temps que le Prince Eugene reçoit une augmentation de troupes, & que M. de Savoye eſt ſorti de Turin pour aller encore le fortifier de ſa perſonne & de ſa Cavalerie, ou pour aller au-devant de quelques ſecours par mer.

Le Maréchal de Villeroi, outré & abattu, demeure chargé, pour quelque temps encore, de l'affaire ſi difficile de Flandre.

Le Maréchal de Villars a tant fait de repréſentations pour n'aller pas en Italie, que le Roi s'y eſt rendu, & y envoye M. de Marſin. Ils ſont ſi éloignés les uns des autres, qu'il ſe paſſera bien du temps avant qu'ils ſoient chacun dans leurs poſtes.

Paris & l'armée de Flandre ſont raſſurés depuis qu'on a nommé M. de Ven-

dôme. Dieu veuille qu'il réponde à ce qu'on attend de lui ! Il fera de son mieux ; mais la besogne est bien gâtée.

Me voici, Madame, à votre lettre du 24 Juin : & vous voilà sortie de Madrid, sans savoir quand vous y rentrerez. Il est bien sûr que c'est pour le mieux qu'on vous conseille Burgos. Mais je crois, par la suite de vos lettres, que vous irez à Pampelune : & il me semble que c'est où vous serez le plus en sûreté, en attendant que nos troupes arrivent. Vous aviez bien prévu, Madame, que vous pourriez vous trouver dans de grandes extrêmités, & bien éloignée des délicatesses & de l'abondance de Rome. Mais pourriez-vous vouloir que cette aimable Reine fût sans vous ? Elle fait de nouveaux remerciments au Roi son grand-pere de vous avoir envoyée en Espagne, & paroît sentir ce que vous faites pour elle. Vous êtes bien fine, Madame, si M. le Chevalier des Pennes dit vrai. Et les deux Rois que vous trahissez ne pourroient gueres vous faire plus de mal que les deux Princes que vous servez. Ce qui revient de ce monstre, Madame, est au-dessus de tout ce qu'on peut dire, & il est affligeant de voir des François capables de telles actions.

Jugez, Madame, de ce que je souffre de vous savoir avec la Reine, manquant de tout, moi qui sens de la pitié pour ce qui s'appelle des misérables. Me. la Duchesse de Bourgogne me lisoit hier votre lettre, qui nous coûta bien des larmes. Cette Princesse m'inquiete fort d'être aussi pénétrée de douleur dans une grossesse. Elle a pourtant du courage, & se contraint en public. Mais les bontés dont elle m'honore font qu'elle se répand sans mesure avec moi.

Il est bien vraisemblable que M. le Cardinal Portocarrero n'a pas de bonnes intentions, de vous avoir refusé votre seule ressource. Les Anglois ne consultéront pas les Curés : ainsi le Cardinal ôte un secours au Roi, & le donne à ses ennemis.

Je crains bien qu'on ne trouve pas grand'chose des pierreries de la Reine : & je ne doute point des difficultés de trouver de l'argent & de le faire tenir.

Je sens une grande tendresse pour les Dames qui ont suivi la Reine. Plaise à Dieu que Sa Majesté se trouve en état de les en récompenser! Quelle extrêmité, Madame, d'en avoir laissé, pour n'avoir pas cent pistoles à leur donner! Je ne sais que vous dire, Madame, entre l'envie

que j'ai de recevoir de vos lettres, & celle que j'aurois que vous prissiez pour votre repos le temps que vous me donnez. Faites au moins comme vous avez fait cette fois-ci, en renvoyant le Roi à la lettre que vous me faisiez l'honneur de m'écrire. Je vois tout ce qui passe par M. de Torcy. Ainsi, Madame, ne mandez pas les mêmes choses. Je donnerois mon sang pour vous soulager & pour vous servir.

LETTRE III.

De Mad. des Ursins à Mad. de Maintenon.

Burgos, 15 *Juillet* 1706.

LEs couriers ne passent point réguliérement à Burgos, Madame, & nous n'avons nos lettres qu'après qu'elles ont été à l'armée du Roi. Cela me retarde le plaisir de recevoir les vôtres, & sera peut-être cause que vous n'aurez pas si souvent des miennes. Je ferai mon possible néanmoins pour me donner l'honneur de vous écrire toutes les semaines. Il y a beaucoup d'apparence, Madame, que les

affaires de ce Pays nous fourniront à l'avenir des nouvelles plus agréables à vous mander. La malheureuse affaire de Flandre avoit achevé d'avilir les Castillans. Ils supposoient que les troupes de France ne repasseroient point en Espagne : &, à notre sortie de Madrid, les ennemis leur faisoient croire que leurs Majestés Catholiques ne pensoient qu'à se retirer en France. De-là est venue la facilité que quelques Villes ont eue à rendre l'obéissance à l'Archiduc, & c'est un miracle que le mal n'ait pas été plus grand. Aujourd'hui que l'armée Françoise est quasi à portée de joindre le Roi, tout le monde reprend courage. Ségovie s'est déja armée contre les Portugais. Les autres Villes s'associent pour se défendre, & fournissent ce qu'elles peuvent de vivres & d'argent. Les troupes Espagnoles marquent aussi tant de bonne volonté, que nous commençons à craindre que les ennemis n'abandonnent Madrid avant que nous soyons en état de les attaquer. S'ils étoient assez hardis pour risquer une bataille, le regne de l'Archiduc finiroit bientôt en Castille. Peu de Portugais retourneroient chez eux, & Sarragosse ne pourroit pas rester longtemps dans la révolte. L'Andalousie & les autres Provinces voisines font des ef-

forts si considérables, qu'il ne paroît pas que nous ayons à craindre de ce côté-là, ni pour Cadix.

Valladolid, qui sembloit branler, peut-être par l'infidélité de quelque Ministre, donna le 7 de ce mois une marque très-authentique de sa fidélité : car chacun sortit de sa maison, hommes, femmes & enfants, les armes à la main, & criant avec une telle fureur : *Vive Philippe cinq, & meurent les traîtres!* qu'on a regardé comme un bonheur, que cette démonstration n'ait pas été suivie de la mort de tous ceux qu'on soupçonnoit être affectionnés à la Maison d'Autriche. Ces Provinces-ci, toutes pauvres qu'elles sont, s'efforcent d'amasser de l'argent pour donner au Roi. Nous sommes déja sûrs de huit mille pistoles : & quoique nous ne les ayons pas encore, j'en envoyai une bonne partie, il y a trois jours, à M. l'Ambassadeur, ayant trouvé le moyen de me la faire avancer ici sur ma parole. Nous négocions une affaire qui pourra en produire quinze mille. Ce seroit un secours considérable dans ce temps de désordre, & dans lequel tout commerce est interrompu. On nous mande d'Arragon, que plusieurs grosses Villes se sont associées pour se défendre mutuellement,

Le reste m'embarrasse peu, parce que Dieu & Sa Majesté y remédieront. Mais je frémis, quand je pense à ce dernier malheur. Il y a sans doute, Madame, de très-grands inconvénients à faire passer M. de Vendôme en Flandre. Tout autre Général ne conduira point ses projets si bien que lui, & il est à craindre que son armée n'ait pas la même confiance en celui qui lui succédera. J'espere beaucoup néanmoins de Mr. le Duc d'Orléans. Un neveu du Roi se fera toujours adorer des troupes : & si Turin se prend, il se trouvera si supérieur aux ennemis, qu'il pourra facilement rendre tous leurs efforts inutiles.

Je n'ose imaginer les raisons qui ont empêché M. de Villars de passer en Italie. J'en trouverois peut-être qui me révolteroient contre lui. Tout bien considéré, je crois que le Maréchal de Marsin convient mieux dans cette place.

Le Chevalier des Pennes mériteroit qu'on lui fît son procès, s'il ne prouvoit pas ce qu'il avance, quand on ne voudra pas le regarder comme un fou. Vous le croyez pis encore avec raison, Madame : & je suis persuadée que le Roi ne pense pas différemment. Soyez donc seulement en garde, je vous supplie, contre

l'usage que quelques gens feront de ses extravagances. M. Amelot m'écrit qu'il croit devoir m'avertir que cette affaire réveille mes anciens ennemis, & il me plaint fort d'être toujours en bute à des foux ou à des frippons. Je vous envoye, Madame, la lettre que le Chevalier des Pennes m'écrivit avant que de passer en France. Elle vous fera connoître le caractere du personnage, & qu'au moins il ne me regardoit pas pour lors comme une ennemie du Roi d'Espagne. Le procédé de cet homme-là passe tous mes raisonnements, & seroit capable de me donner de l'horreur pour tout le genre humain, si je ne m'étois mise en tête depuis long-temps de regarder la plupart des choses avec indifférence. Pour vous égayer un peu, Madame, il faut que je vous fasse la description de mon appartement. Il consiste en une seule piece qui peut avoir douze à treize pieds de tout sens, une grande fenêtre, qui ne ferme point, exposée au midi, occupe toute une face. Une porte assez basse me ser[t] pour entrer dans la chambre de la Reine & une autre plus étroite, me condui[t] dans un passage tortu, où je n'ose aller quoiqu'il y ait toujours deux ou tro[is] lampes allumées, parce qu'il est si mal p[...]

de vos filles de cette Maiſon, dignes de votre eſtime, & de l'honneur de votre amitié. C'eſt, de tous les malheurs de la vie, celui qui me paroît le plus ſenſible.

LETTRE IV.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Urſins.

A St. Cyr, ce 18 Juillet 1706.

ENfin, Madame, nous eûmes hier des nouvelles d'Eſpagne, & toujours fort mauvaiſes, comme nous devions les attendre. Quel ſpectacle de voir cette Reine éprouver à dix-huit ans le renverſement d'un Royaume, errer de ville en ville, chercher quelque lieu où l'on veuille la recevoir! Mais il eſt encore plus étonnant, Madame, qu'elle ſoutienne l'état où elle eſt, avec la ſoumiſſion & le courage que vous me mandez. Cependant, Madame, il me paroît bien difficile de ſe flatter de quelque eſpérance. Si vous perdez une bataille, tout eſt perdu dans ce moment. Si vous ne la donnez pas, vous perdez tout, peut-être un peu plus lentement, mais vous perdez tout. Dieu

veuille inspirer le Roi & M. de Berwick! Je soutiens toujours qu'il faut les laisser faire, & qu'on ne peut conduire de si loin. Nous ne l'avons que trop expérimenté. Je ne puis m'empêcher de vous dire sans que personne m'en ait chargée, que Mr. & Madame d'Albe montrent ici un grand zele pour les deux Rois. Ils sont aimés & estimés dans ce pays-ci, & disent de bon cœur, *Vive Philippe V* : *& la Reine!* dont ils content des merveilles. Mesdames Royales sont à Oneille & non à Gênes. Jusqu'ici M. le Duc d'Orléans mande de Turin que ce siege sera très-long encore : de sorte, Madame, que je meurs de peur qu'on n'y perde bien des gens, & par les armes & par les maladies qui viendront bientôt. Quelle cruauté que la guerre! & pourquoi tous ces Princes se persécutent-ils les uns les autres, & font-ils périr tant d'hommes? Je suis dans une grande tristesse, & je ne vois rien que d'affreux. J'espérerois de votre côté, si nos troupes étoient en bon état quand elles joindront le Roi : mais cela n'est guere vraisemblable. M. le Chevalier des Pennes est un monstre : on ne peut l'appeller autrement. Je ferai savoir votre honnêteté par M. le Cardinal de Janson, que je dois entretenir à Marly. Le plus mal-

heureux des hommes, Madame, c'eſt le Maréchal de Villeroi. Il refuſe la ſeule conſolation qu'il pouvoit avoir par les bontés du Maître, qui ne ſont point changées pour lui. Le Roi ne pouvoit ſe diſpenſer de faire ce qu'il a fait : & vous l'auriez conſeillé, ſi vous aviez été ici. Je ſuis ſi accablée de chagrins, que je ſens un peu moins cette aventure que je n'aurois fait dans un autre temps. Cependant je ſuis fâchée du parti d'aigreur & de ſéchereſſe que le Maréchal de Villeroi prend avec ſes véritables amis. Plût à Dieu, Madame, que vous fuſſiez bien paiſible dans les Royaumes d'Italie ! Lui ſeul connoît le dénouement de toutes ces malheureuſes affaires. Je crois, Madame, que vous en ſouffrez beaucoup. Mais je ne ſaurois croire que vous vouluſſiez que cette Reine, que vous aimez tendrement, fût ſeule à Burgos. Je vis l'autre jour Me. de Caylus, qui me demanda comment notre Cour étoit contente de vous, & qu'on faiſoit courir des bruits à Paris que vous étiez plus mal que jamais : que ces bruits donnoient de l'inquiétude à M. le Duc de Noirmoutier, à qui vous écrivez fort peu. Je lui dis, Madame, ce que j'en ſais, & combien je le ſais ſûrement : & je la chargeai d'en rendre compte à M. votre

frere. J'admire la rage & l'inutilité de ces diseurs de nouvelles. Mais, Madame, nous avons présentement bien d'autres maux à souffrir.

Le Roi est en parfaite santé. Notre Princesse est moins incommodée qu'à sa premiere grossesse. Que je suis fâchée que votre Reine ne soit pas dans le même état! les Castillans en seroient encore plus affectionnés. Je vous estime, Madame, au-delà de toutes les expressions. Je vous aime tendrement, & je ne puis vous le dire aujourd'hui avec un autre tour, ni aussi respectueusement que je le devrois.

LETTRE V.

De Mad. des Ursins à Mad. de Maintenon.

Burgos, 30 *Juillet* 1706.

DEpuis que la Reine est ici, Madame, il n'a pas passé un seul courier pour la France en cette Ville. On les a dépêchés du camp du Roi, apparemment par Pampelune. C'est ce qui a fait que je n'ai pu avoir l'honneur de vous écrire que par des particuliers qui alloient

Bayonne. En ce moment il en passe un du Maréchal de Berwick, que l'on ne peut retarder : de sorte, Madame, que je n'ai le temps que de vous dire que la Reine est, graces à Dieu, en bonne santé, malgré l'état violent où elle se trouve. En vérité, Madame, quand je pense qu'entre aujourd'hui, demain & après demain, Sa Majesté Catholique doit donner une bataille d'où dépend sa gloire & sa Couronne, je vous avoue que je suis dans une si terrible agitation, que je n'ai de courage que ce qu'il m'en faut pour vous dire que je suis plus à vous qu'à moi-même.

P. S. Les prieres publiques se font continuellement en cette Ville, où Sa Majesté assiste tous les jours, & prie Dieu de bon cœur, je vous assure. J'espere qu'il protégera un Prince & une Princesse qui sont en vérité deux Anges. Quelle joie, Madame, sera-ce pour notre Roi, s'il apprend que le Roi son petit-fils ait vaincu ses ennemis ! & quelle satisfaction pour nous, Madame, qui prenons une part si sensible à tout ce qui a rapport à Sa Majesté ! Je n'ai le temps d'écrire qu'à vous, Madame. Et encore, qu'est-ce que je vous écris, sur-tout dans des circonstances aussi critiques que

celles-ci, & aussi fécondes en raisonnements?

LETTRE VI.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Ursins.

St. Cyr, ce 7 Août 1706.

NOus sommes dans l'espérance du gain d'une bataille, & dans une grande impatience d'en recevoir la nouvelle. Votre derniere lettre, Madame, me transit, en me disant qu'il y va de la vie & de la Couronne du Roi d'Espagne. Et votre Reine en a écrit une à Madame sa sœur qui m'a bien attendrie par la piété dont elle est pleine. En vérité, nous ne vivons pas dans une telle agitation, & nous en aurons pourtant encore pour quatre ou cinq jours. M. le Maréchal de Villeroi arriva enfin hier au soir, & vit le Roi dans ma chambre. Il n'y avoit que Mad. la Duchesse de Bourgogne & moi; mais nous n'entendions pas la conversation. L'entrevue fut triste, & remplie de marques de bonté de la part du Roi. Il m'amena le Maréchal de Villeroi au mo-

ment où j'étois seule, notre Princesse n'y étant plus. Le Maréchal m'a envoyé demander à me voir ici, & je l'attends. Il a vu M. de Vendôme sur le chemin, & a voulu le voir : il n'a nulle aigreur contre lui. Il n'est pas de même sur M. Chamillart. Il va à Paris pour trois ou quatre jours, & reviendra prendre le bâton, & faire à son ordinaire. Je crains qu'il n'essuye bien des désagréments de la part des Courtisans, dont il n'a pas lieu d'être fort satisfait. M. de Vendôme nous a fort rassurés sur les affaires d'Italie. Il prétend que Turin ne sera point secouru, & qu'il sera pris au commencement de Septembre. Nous avons toujours de l'inquiétude sur la flotte, qui n'est pas encore partie. La tranchée n'étoit pas encore ouverte devant Menin le 4 de ce mois. Notre armée se rassemble. Dieu veuille la protéger! Il est vrai, Madame, que le Roi auroit grand besoin de recevoir quelque bonne nouvelle. Il seroit bien sensible à la gloire du Roi son petit-fils, & à son retour à Madrid. La satisfaction de la Reine ne nous sera pas indifférente. Je ne saurois croire que Dieu ne se déclare pas pour eux. On ne cesse de prier ici pour leurs intérêts, depuis le jour de St. Jacques qu'on commença des prieres particulieres.

5 *Août.* Je vis hier ici M. le Maréchal de Villeroi très-affligé, mais très-sensible aux bontés qu'il a retrouvées dans le Roi. Il est aigri contre bien des gens, & je crains qu'il n'y en ait qui se mêlent entre les uns & les autres pour les aigrir encore. On me dit hier au soir que la flotte ne doit se mettre en mer que le 10, & que la tranchée est ouverte devant Menin du 5 de ce mois. Dieu veuille, Madame, vous conduire à Madrid, & vous y donner du repos! Personne ne vous est, Madame, plus tendrement dévouée que je le suis pour toute ma vie.

LETTRE VII.

De Mad. de Maintenon à Mad. des Ursins.

A St. Cyr, ce 12 *Septembre* 1706.

QUand vous vous donnez à cœur joie de m'écrire, Madame, vous faites un très-grand plaisir au mien, sur-tout lorsque vos affaires vont un peu bien: il seroit à desirer qu'elles ne tirassent pas en longueur: car je crains toujours la flotte pour vous, quoiqu'on assure que c'est nous qu'elle menace. On a peine à com-

prendre ſon retardement. Je crois que la Reine Douairiere ſera mieux en France qu'en Eſpagne : car, ſans connoître ſon caractere particulier, il me ſemble qu'il eſt très-vraiſemblable qu'elle eſt dans les intérêts de l'Archiduc. Il n'y a guere d'apparence, Madame, que nous ayons de bonnes nouvelles de Turin. La longueur du ſiege & les maladies ont affoibli notre armée ; & Mr. le Prince Eugene eſt bien près de M. le Duc d'Orléans. Mon Dieu ! Madame, que tout ceci eſt long, & qu'il paroît difficile de s'en bien tirer ! M. de Vendôme a pourtant une très-belle armée en Flandre, & pétille de faire quelque choſe : mais le Roi ne croit point qu'il ſoit à propos de rien haſarder à la fin d'une campagne. Nous avons été bien ſurpris, Madame, de voir le Sieur Orry contremandé : mais nous ſommes raſſurés quand nous voyons que cela s'eſt fait de concert avec vous. Je ſerois bien affligée ſi vous penſiez autrement que votre Ambaſſadeur, ou qu'il penſât autrement que vous. J'eſpere trouver de vos nouvelles en arrivant ce ſoir à Verſailles. Le Roi compte toujours de partir pour Fontainebleau le 23 de ce mois. Il y va par complaiſance pour M. le Dauphin, & par charité pour les habitants de ce lieu-là, qui ſeront rui-

nés

nés si l'on n'y va plus. Ses plaisirs deviennent des œuvres de charité. La Cour n'y sera pas si belle qu'à l'ordinaire : car notre Princesse y brille beaucoup, & elle demeurera à Versailles avec une grande partie des Dames: de sorte que nous serons seuls, & très-affligés d'être éloignés d'elle. Le Roi en est encore plus fâché que je ne l'aurois cru, & n'y auroit point été sans les deux raisons que je vous marque. M. le Duc de Bourgogne y viendra aussi : mais je doute qu'il soit trois semaines sans retourner à Versailles. C'est toujours le plus saint & le plus amoureux des Princes. Oui, Madame, je passe à votre Reine le défaut de vous trop aimer : elle peut le pousser trop loin, & je suis bien-aise de l'avoir prévu. Certainement les deux Savoyardes feroient tourner la tête à nos Princes si elles le vouloient. Je plains bien le Roi d'Espagne d'être séparé de ce qu'il aime, sans en être consolé par une bataille. Je ne mérite point par moi-même que vous ayez de l'amitié pour moi : mais, en vérité, j'en suis digne par les sentiments que j'ai pour vous. Il est aisé à vos ennemis de vous attaquer : il leur est difficile de vous nuire.

LETTRE VIII.

De Mad. des Ursins à Mad. de Maintenon.

Burgos, 23 Septembre 1706.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Madame, de St. Cyr, du 12 de ce mois, m'afflige par le peu d'espérance que vous m'y montrez qu'on prenne Turin, & par le mauvais état où notre Flandre se trouve par les nouvelles conquêtes qu'y font nos ennemis. M. de Vendôme jugeoit plutôt par l'ardeur de son zele pour nos Rois, que par la possibilité qu'il y avoit, quand il assuroit que M. de la Feuillade se rendroit maître de la place qu'il assiege, avant que M. le Prince Eugene eût le temps de joindre M. le Duc de Savoie, puisque le contraire est arrivé. Mais, quelque habile Général qu'il soit, je ne suis pas surprise qu'il ne puisse pas deviner juste un événement si éloigné, & dont par conséquent il n'a pu démêler les principales circonstances qui changent quelquefois les projets les plus assurés. Cela cependant ne doit point décourager, puisque M. le

Prince de Vaudemont m'a assuré depuis peu, que nos troupes sont encore très-supérieures en quantité & en qualité. D'ailleurs, elles ont à leur tête un bien grand Prince, qui ne respire que la gloire, aussi-bien que le Maréchal de Marsin qui sert sous Son Altesse Royale. Je voudrois bien, Madame, adoucir votre inquiétude, en vous mandant quelque nouvelle agréable de notre malheureuse Espagne; mais je suis privée de cette consolation. Il est vrai que l'Archiduc s'en retourne à Valence, selon ce qu'on mande, & qu'il laisse la Castille libre de ce côté-là. Cependant cinq ou six mille Portugais qui étoient assemblés près de Salamanque s'en sont rendus maîtres. Ils ont brûlé plusieurs Eglises : & non contents d'un pareil sacrilege pour satisfaire leur fureur, les Religieux d'un Couvent de l'Ordre de St. Jerôme, qui étoient hors de la Ville, & qui s'étoient signalés par leur fidélité pour leur Souverain légitime, pendant que tant d'autres font des actions indignes de l'habit qu'ils portent, ont tous été égorgés. Je vous avoue, Madame, que cette barbarie perce le cœur. La Reine, qui vient dans cet instant de savoir tout cela, en est touchée jusqu'au vif : car son naturel, qui est excellent, ne lui permet pas de

n'être pas infiniment sensible aux mauvais traitements qu'on fait à de si bons sujets. Toutes les particularités de cette funeste expédition ne sont pas bien éclaircies encore. J'aurai l'honneur, Madame, de vous répondre par la premiere occasion à quelques articles de votre lettre du 12, & sur-tout de M. Orry. Je vous assure fort, en attendant, que M. Amelot & moi ne cesserons pas d'être unis. J'appréhende furieusement notre retour à Madrid; car quoique je sois très-aise d'y voir Leurs Majestés Catholiques, & d'y jouir en mon particulier d'une aussi bonne conversation que celle de cet Ambassadeur, elle me devient insupportable quand il me parle d'affaires. Je crains toujours d'être trompée & de me tromper : je sais d'ailleurs que cela me fait haïr; & il est impossible qu'à la longue, l'on ne s'attire l'aversion des gens qui ne veulent que le désordre, & qui fuyent plus que la mort la dépendance du Prince auquel ils doivent obéir. Ayez soin, Madame, de votre santé, je vous en supplie. L'air de Fontainebleau ne vous est pas, je crois, trop bon : je voudrois que le Roi eût pu se dispenser d'y aller, & qu'il n'eût point quitté Me. la Duchesse de Bourgogne. Je comprends fort qu'on aime à la voir, & à vivre avec elle.

LETTRE IX.

De Mad. des Ursins à Mad. de Maintenon.

Madrid, 19 Août 1713.

IL s'en faut de beaucoup, Madame, que toute la Catalogne soit soumise. Barcelone & Cardone persistent dans la rébellion; & les Allemands ont fait connoître en cette rencontre qu'il ne sont pas fort religieux observateurs de leur parole. Sa Majesté Catholique en a informé le Roi, & l'a prié en même-temps de l'aider des choses dont elle manque, pour forcer ces infideles peuples à rentrer dans leur devoir, & elle l'espere de sa bonté & de sa tendresse. J'ai cependant lu au Roi & à la Reine tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire d'obligeant pour Leurs Majestés. L'état de votre santé, dont je ne suis point contente, troubleroit fort la mienne, si je ne faisois réflexion que vous vous êtes souvent trouvée attaquée & affoiblie, & que vos forces sont revenues assez grandes pour vous en étonner vous-même. Je ne serois pas trop fâchée, Madame, d'être témoin des

galanteries que M. de Pontchartrain fait à Me. sa femme, & que M. le Chancelier devînt son rival. Je trouverois cela assez amusant. Il faut bien quelquefois se faire des idées agréables pour se délasser des choses sérieuses. Aurois-je oublié, Madame, de vous faire part du soupçon très-mal fondé de Milord Lexington ? Il s'imagina que j'apportois du retardement pour mon propre intérêt à la conclusion du Traité de Commerce entre S. M. Cath. & S. M. Br., qui par conséquent retardoit la paix, fondé sur ce qu'on ne lui donnoit point de réponse aussi-tôt qu'il l'auroit voulu. Quand toutes les difficultés furent applanies à sa satisfaction, il fut si honteux d'avoir mal jugé de mes intentions, qu'il vint de la meilleure foi du monde m'en demander mille pardons, disant qu'il savoit même que j'avois employé toute mon habileté pour qu'on finît cette affaire. Il me confessa qu'il avoit écrit ses téméraires jugements en Angleterre, & qu'il les avoit communiqués à M. de Bonnac pour qu'il en fît autant à la Cour de France. Et je suis si satisfaite de la sincérité de son procédé, que je l'en ai plus estimé depuis. Je ne sais si cet Envoyé m'a rendu autant de justice. Il auroit plus de tort qu'un au-

tre, m'ayant plus d'une fois sondée, & connoissant mon désintéressement & mon zele sans bornes pour nos Rois, & s'étant servi de moi en plusieurs rencontres, & ayant eu sujet de remarquer que je vais toujours au bien. Vous regardant comme la meilleure de mes amies, Madame, permettez-moi de vous demander comme une preuve de l'honneur de votre amitié, de me parler franchement là-dessus. Je n'en ferai aucun mauvais usage. Je pardonnerai le mal qu'on m'a voulu faire : & je vous proteste que la seule raison qui excite ma curiosité, ne vient que du desir que j'ai de régler ma conduite à l'avenir avec un homme que vous savez mieux que personne, Madame, que j'aurois voulu servir de tout mon cœur, & qui y auroit si mal répondu : ce qui ne me seroit nullement nouveau. Encore une fois, je vous supplie instamment de vouloir bien m'éclaircir, ou de me dire : *Non, Madame, je ne vous répondrai pas*, qui est un langage que vous m'avez appris à comprendre. Mon dévouement pour vous & ma reconnoissance dureront autant que ma vie.

P. S. Il est revenu au Prince de Robecq que M. le Comte de Solre veut exiger de Me. sa femme deux choses très-

déraisonnables, & que c'est ce qui cause le retardement du départ de la mere & de la fille; ce qui les fâche extrêmement. D'ailleurs, Madame, il est de mauvaise grace qu'une Dame, que la Reine a fait l'honneur de nommer pour être à elle, fasse paroître si peu d'empressement pour occuper cette place. Je me garderai bien de juger de si loin, qui a tort de M. ou de Me. de Solre, que j'honore tous deux. Mais je ne puis m'empêcher de desirer que leurs contestations finissent, ni de vous supplier de vouloir bien contribuer à cette bonne œuvre, soit par vous-même, ou par quelques-uns de vos Lieutenants auxquels vous êtes en droit de commander. Me. la Maréchale de Noailles, cousine germaine de Me. la Comtesse de Solre, est très-efficace dans ce qu'elle entreprend. Elle pourroit, ce me semble, être chargée de cette commission, puisqu'elle n'exigera rien que de juste & de propre à radoucir les esprits d'une famille qui lui est si étroitement alliée, & qui ne doit pas donner des scenes au public. Mes yeux sont toujours malades: je les perdrai peut-être: mais je ne veux pas m'affliger d'avance.

Lettre de Madame des Ursins, qui annonce la naissance d'un Prince plus beau que le Prince des Asturies.

Lettre de la même pour presser le départ de M. Helvetius, que le Roi d'Espagne envoye chercher pour la Reine.

Lettre du 20 Mars 1417. Madame des Ursins rend le témoignage le plus avantageux à la conduite de Mr. Helvetius.

LETTRE X.

De la même à la même.

Au Pardo, 27 Juillet 1714.

JE ne sais pourquoi, Madame, je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire. Je crois qu'il faut que je vous fasse mon compliment sur ce que M. Voisin est Chancelier, puisque l'on dit que vous avez toujours conservé une estime & une amitié particuliere pour lui, depuis qu'il s'est mêlé des affaires de St. Cyr & de celles de Mrs. de Caylus, ayant eu occasion par-là de connoître toutes ses bonnes qualités. Ses amis se réjouissent que le Roi l'ait trouvé digne d'être revêtu d'une charge si importante & si honorable; & ceux de son prédécesseur le louent de s'en être dépouillé, pour ne plus penser qu'à une vie tranquille. Des

Asturies, & rempli d'estime pour vous, touché du mérite & de la bonté du Roi, pénétré de désir de conserver l'union entre nos deux Rois : & tout cela, Madame, nous préparoit à sa disgrace. Le Maréchal de Villeroi a été comme exilé, malheureux, brouillé avec son Maître, & le voilà comblé d'honneurs & de marques de confiance, qui le charment du côté de l'amitié, & qui l'enrichissent plus qu'aucun autre grand Seigneur. Nous l'attendons Jeudi 20 de ce mois. Je crois que le Maréchal de Villars arrive aujourd'hui, charmé de ce qu'il vient de faire, & toujours engoué du Prince Eugene ; mais avec le chagrin de n'avoir pas hérité de M. de Beauvilliers. Il n'y a que pour notre pauvre Roi & Reine d'Angleterre, qu'il ne se fait point de révolution. Et cette nation remuante demeure en repos depuis vingt-six ans. Elle recommencera peut-être à se brouiller, quand elle aura un Roi ; ce qui doit être au premier jour. La description que vous me faites de la Reine d'Espagne est très-équivoque. Un mot, quand vous l'aurez vue, m'en donnera une juste idée. Le Latin, l'Allemand, l'Espagnol, le François, la danse, la peinture, sont d'agréables talents, quand ils se trouvent avec

de la piété & de la raison. S'ils sont seuls, je n'en fais pas grand cas, ni vous non plus.

Me. la Princesse d'Epinoy retourna hier à Paris, pour faire demain les noces de Mlle. de Verchis. Elle doit la ramener ici, bien résolue de la garder, & de ne la point lâcher dans notre Cour. Elle a assez de courage pour soutenir cette résolution ; ce qui est bien rare, mais pas sans exemple. M. d'Antin a toujours dans le jardin de Diane un grand cabinet paré & éclairé pour le jeu de tous ceux qui veulent y venir : l'Electeur y joue tous les jours, & nos Princesses toutes les nuits; c'est-à-dire, Madame la Duchesse & ses filles. Me. la Duchesse de Berry se renferme fort dans sa maison, & ne marque pas qu'on lui fasse plaisir quand on va lui faire sa cour. Me. la Duchesse d'Orléans conserve sa grossesse, & s'en trouve bien : elle me fit l'honneur hier de venir chez moi : elle joua au piquet, & n'avoit rien à me dire. La grande Princesse de Conti reçoit chez elle ce qu'il y a de plus grave à la Cour en hommes & en femmes. Le Roi, qui jouit d'une parfaite santé, est plus engoué que jamais de Fontainebleau, où il s'est fait le plus bel appartement qu'on puisse voir. Et voilà par quels plaisirs nous tâchons d'abréger le songe de la vie! Je

ne veux point, Madame, vous dire de mes nouvelles, car je ne ferois par-là que m'attirer vos remontrances. Vous entendrez bien ce que je pense. Mais connoissez aussi clairement l'attachement & le respect que j'ai pour vous.

LETTRE XII.

De Mad. des Ursins à Mad. de Maintenon.

Ce 29 Septembre 1714.

CArdone s'est enfin rendu, Madame, à discrétion, après quelques fanfaronnades mal soutenues. Il ne reste plus rien dans la Catalogne qui ne soit soumis. Et l'on a quelque lieu d'espérer que Majorque suivra l'exemple de cette place : ce qui est bien à souhaiter, puisque cela épargnera la vie aux gens qui iront l'attaquer. Le Roi d'Espagne a donné la Toison à Mylord Toynmoth, qui lui a apporté les détails de la prise de Barcelone, & a accordé à M. le Maréchal de Berwick quelques autres graces qu'il lui avoit demandées pour un autre de ses enfants, & pour quelques principaux domestiques, étant bien-aise de lui faire quelque plaisir. Ce

Général a eu l'honneur d'écrire à S. M., qu'il viendroit lui faire sa cour à Madrid, où il sera reçu avec les témoignages d'affection & d'estime qu'il mérite. La nouvelle Reine entrant dans ce Royaume est bien heureuse de n'y plus trouver de guerre. Celle que nous avons perdue ne se seroit pas sentie de joie de jouir de la paix, après avoir essuyé de cruelles peines de toutes manieres. Dieu lui réservoit apparemment une plus parfaite consolation. Vous m'en donnez une, Madame, en m'assurant que le Roi & M. le Dauphin se portent bien. Rien n'est plus agréable que ce petit Prince; & M. le Prince de Cellamare, qui arriva ici hier de Burgos, où il a laissé M. le Cardinal del Giudicé, m'a assuré que le peintre ne l'a point flatté. Je voudrois fort qu'on pût trouver les moyens d'ajuster l'affaire que s'est faite le Cardinal en cette Cour, en conservant l'autorité du Roi son maître. Je ne sais si on pourra en venir à bout : on y travaille avec bonne intention de réussir. Je suis ravie, Madame, de vous voir tous les jours plus contente de la solidité de l'esprit de M. le Chancelier, parce que rien n'est plus rare. Cependant rien n'est plus important pour le bien de l'Etat, auquel toutes sortes de raisons doivent l'at-

tacher. Plus je vis, & plus je vois qu'on n'est jamais si proche des revers de la fortune que quand elle favorise, ni si près d'en recevoir des faveurs que lorsqu'elle nous maltraite. C'est pourquoi, Madame, si l'on avoit de la sagesse, on recevroit avec modération son inconstance. Je crois que M. le Maréchal de Villeroi a trop de tendresse pour le Roi, pour exercer cette vertu dans tous les témoignages de bonté qu'il lui donne. Seroit-il possible que M. le Maréchal de Villars eût assez de regret de n'avoir pas hérité de M. de Beauvilliers, pour que son bonheur en fût troublé? On ne parle que de l'amitié qui est entre lui & le Prince Eugene. J'appréhende fort, Madame, que le Roi & la Reine d'Angleterre n'éprouvent point en leur faveur l'inconstance naturelle des Anglois. Notre Religion me paroît un obstacle invincible à leur rendre la Couronne qui leur appartient, à moins qu'il ne plaise au Seigneur de s'en mêler. Quelle affreuse situation que la leur! Je n'y saurois faire de réflexion, sans m'attrister vivement. Je loue infiniment le courage de Me. la Princesse d'Epinoy, du parti qu'elle a pris à l'égard de Mlle. sa fille. Quelque difficile qu'il soit à soutenir, elle n'est capable que d'en prendre de bons. Elle

me marque souvent, Madame, les obligations qu'elle vous a, & les ressent autant qu'elle doit. Je me souviens qu'autrefois les Dames jouoient un peu le jour, & les hommes la nuit. Vous m'apprenez que la mode en est changée, sans que j'en sois surprise. Il est plus obligeant pour vous, Madame, que Me. la Duchesse d'Orléans aille chez vous sans avoir rien à vous dire, que si elle vous visitoit pour vous demander quelque grace. C'est signe qu'elle se plaît en votre compagnie. La sienne m'a paru très-aimable quand elle étoit en liberté : avec son air endormi & froid, elle dit des choses fines & qui plaisent. Il convient tout-à-fait à Me. la Princesse de Conti de représenter dans son appartement avec des personnes graves, & il seroit à desirer que chacun remplît aussi dignement son personnage. Le mien est plein de choses grandes, riantes, singulieres, & désagréables. Vous ne faites point trop mal de ne me point dire de vos nouvelles, si vous ne voulez point mettre ma patience à bout. Je vous comprends malgré votre silence : comprenez de même, je vous supplie, jusqu'où va mon attachement tendre & respectueux pour la plus charmante amie du monde.

LETTRE XIII.

De la même à la même.

Tolozette, 10 *Janvier* 1715.

VOus avez dû être bien étonnée, Madame, si vous avez appris le traitement que j'ai reçu de la Reine d'Espagne, quand je devois m'attendre à un tout différent. Sa Majesté ma chassée honteusement, en me disant des injures, à Jadrague, où le Roi d'Espagne m'avoit ordonné d'aller pour lui témoigner son impatience de la voir, & pour lui présenter une lettre de sa part, extrêmement obligeante. J'ai l'honneur, Madame, d'en informer le Roi. Comme je ne doute pas qu'il ne vous la communique, je ne vous répéterai pas la même chose. Je ne sais comment j'ai pu résister à toutes les fatigues du voyage. On m'a fait coucher sur la paille, & jeûner d'une maniere bien opposée aux repas que j'avois coutume de faire. Je n'ai pas oublié dans le détail que j'ai pris la liberté d'écrire au Roi, que je ne mangeois que deux vieux œufs par jour. J'ai cru que cette circons-

tance l'exciteroit à avoir pitié d'une fidelle sujette, qui ne mérite, ce me semble par aucun endroit, un pareil mépris. Je vais à St. Jean-de-Luz, pour me reposer un peu, & savoir ce qu'il plaira au Roi que je devienne. Je pense, Madame, qu'il seroit fort à propos qu'on m'envoyât en ce lieu-ci quelqu'un de votre Cour, auquel vous pussiez vous fier, & moi aussi, puisqu'il seroit bon que je lui parlasse à cœur ouvert sur plus d'une matiere soit de France, soit d'Espagne. Je mande à M. de Torcy à cet égard à peu près la même chose. Permettez-moi, Madame, de vous adresser ma lettre pour notre ami M. le Maréchal de Villeroi. Je me flatte qu'il ne sera pas insensible à tout ceci, & que ma situation l'affligera. Honorez-moi, Madame, de votre précieuse amitié. Elle me soulagera de tout.

LETTRE XIV.

De la même à la même.

St. Jean-de-Luz, 20 Janvier 1715.

CONcevez-vous bien, Madame, la situation où je me trouve? traitée à la vûe de toute l'Europe, avec plus

de mépris par la Reine d'Espagne, que si j'étois la derniere des misérables! Je suis pourtant une des premieres sujettes du Roi, envoyée à sa Cour d'Espagne pour y occuper les premieres places: honorée avec succès de la confiance des deux plus grands Monarques du monde. Et l'on veut me persuader que le Roi a agi de concert avec une Princesse qui m'a fait traiter avec tant de cruauté! Je regarde donc ces bruits comme une preuve de la noirceur d'une infâme cabale qui a juré ma perte. C'est ce qui ma déterminée à prier M. de Lanti, (1) mon neveu, d'aller à votre Cour découvrir au Roi tout le mystere de cette surprenante affaire, dont les suites pourroient être

(1) M. le Duc de Lanti a les originaux de la plupart de ces lettres. Je tiens la copie que je donne au public, de feu M. le Président de Montesquieu. Dans le Recueil de M. le Duc de Lanti, il y a une lettre de l'an 1709, où il est parlé d'une cabale, mais assez obscurément; une autre du 24 Avril 1713 sur l'éducation d'un Prince, & sur les qualités de son Gouverneur, qui est un chef-d'œuvre; & quelques-unes où Me. de Maintenon désapprouve fort le crédit qu'on avoit donné en Espagne à M. Orry, & la prétention d'une Souveraineté qui faisoit retarder la signature de la paix avec les Hollandois.

dangereuses, si Sa Majesté n'en coupoit promptement la racine. Il aura l'honneur de vous en faire aussi le détail. Car j'ai trop bonne opinion de vous, Madame, pour soupçonner que vous lui refusiez votre porte. Cet événement est trop singulier pour qu'il vous soit permis de suivre les coutumes établies dans toutes les Cours, de tourner le dos à tous les malheureux. Et d'ailleurs votre grand cœur s'y opposeroit. Vous pourrez le questionner. Il vous rendra bon compte de tout; il a de l'esprit & de la discrétion. Je crains pour mes trois Princes dont on ne ménage pas assez la conservation, & je tremble pour leur pere. J'attendrai les ordres du Roi à St. Jean-de-Luz, où je suis dans une petite maison sur le bord de la mer. Je la vois souvent agitée, & quelquefois calme: voilà les Cours, voilà ce que j'ai vu, voilà ce qui m'est arrivé, voilà ce qui excite votre généreuse compassion. Je conviendrai facilement avec vous, qu'il ne faut chercher la stabilité qu'en Dieu. Certainement on ne peut la trouver dans le cœur humain: car qui étoit plus sûre que moi du cœur du Roi d'Espagne?

M. le Maréchal de Villeroi, qui ne se vante point de ses bonnes actions, ne

vous aura peut-être pas dit qu'il m'a envoyé une lettre de change. Ce procédé répond au reste de ses vertus. Je n'aurois pas fait difficulté de m'en servir, si j'en avois eu besoin. Mais le Roi d'Espagne y avoit pourvu en me dépêchant un courier à Lerma, pour me porter de l'argent. On continue à Bayonne à insinuer, autant qu'on le peut, que le Cardinal del Giudicé est autorisé du Roi dans tout ce qu'il a fait contre l'autorité de Sa Májesté Catholique. Je n'ai point oüi parler de lui, quoique j'ose dire qu'il m'ait dit, & répété cent fois à tout le monde, que sa maison & lui m'avoient des obligations infinies. Le voilà donc du nombre de mes ennemis! Depuis quatorze ans que j'ai été en Espagne, je puis avancer que je ne m'en suis point fait d'autres que ceux que j'ai connus pour l'être de nós deux Rois. Cependant vous m'avertissez que tout est partagé entre mes ennemis qui triomphent, & mes amis consternés. Les premiers devroient au moins cesser de l'être, s'ils m'envioient ce grand rôle qu'ils prétendoient que je jouois. Ils ne doivent pas néanmoins s'attendre que je sois humiliée de ne le plus représenter : c'est devant Dieu que je le dois l'être, & que je le suis. On me mande que la fa-

veur de l'Abbé Alberoni eſt au plus haut point. C'eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver au Roi. Une infinité de Courtiſans indignes & ingrats s'attachent à lui. Dieu les béniſſe !

Lettre de la même, de Bordeaux du 5 Février, pleine de remerciments pour M. de Maintenon, de reconnoiſſance pour le Roi de France, de craintes pour le Roi d'Eſpagne, & d'inſinuations malignes contre la Reine, qui court à toute bride, & revient au palais la nuit.

Lettre d'Etampes du 23 Février.

Lettres de Paris, d'Avril & de Mai, pour lui demander une audience, & pour annoncer ſon départ pour Rome.

LETTRE XV.

De la même à la même.

Paris, 6 Juin 1715.

J'Ai prié M. le Maréchal de Villeroi de vous faire la lecture d'une Lettre de M. de Torcy, qui me mande mot pour mot ce que le Roi d'Eſpagne à répondu au Roi ſur le conſeil qu'il lui avoit donné

e ſon exemp
nnois point
ns ce refus. E
naniere dont
e à ſa généro
i a été inſpir
s de connoîtr
. me gardé-je
e des ſentimen
x entre les m
erdre ma vue
trop de malh
ma vie ne ſera
ur la conſerva
& pour cell
nérite & la v
Reconnoiſſez
éloge; & re
e que vous ave
tous ceux qu

is-je vous deman
e la difficulté q
oir à Rome, la
es Chrétiens, &
omme ma ſecon
lomicile, & que
trouvent d'ordin
qu'on appelle la
. Chaſſée d'Eſpag

de suivre son exemple à mon égard. Je ne reconnois point Sa Majesté Catholique dans ce refus. Et je vois clairement par la maniere dont elle s'explique, si contraire à sa générosité, que cette réponse lui a été inspirée par des ames bien éloignées de connoître la véritable gloire. Aussi me gardé-je bien d'attribuer à ce Prince des sentiments si bas. J'ai mis mes yeux entre les mains de M. de St. Yves : perdre ma vue & ma faveur, ce seroient trop de malheurs à la fois. Le reste de ma vie ne sera occupé qu'à prier Dieu pour la conservation de mon bienfaicteur, & pour celle de la personne dont le mérite & la vertu m'ont le plus touchée. Reconnoissez-vous, Madame, dans cet éloge; & rendez-vous autant de justice que vous avez accoutumé d'en rendre à tous ceux qui sont connus de vous.

Oserois-je vous demander ce qu'il vous semble de la difficulté que le Pape fait de me recevoir à Rome, la patrie commune de tous les Chrétiens, & que je puis regarder comme ma seconde, puisque j'y ai mon domicile, & que les plus criminels y trouvent d'ordinaire un asyle? C'est ce qu'on appelle la mesure comble pour moi. Chassée d'Espagne avec indignité,

Princesse qui l'a précédée, non plus que vos bontés pour moi.

Lettre pour obtenir la permission de prendre congé du Roi.

LETTRE XVI.

De Mad. de Maintenon.

St.-Cyr, ce 11 Septembre 1715.

Il faut baisser la tête, Madame, sous la main qui nous a frappées. Je voudrois de tout mon cœur que votre état fût aussi heureux que le mien. J'ai vu mourir le Roi comme un Saint & comme un Héros. J'ai quitté le monde que je n'aimois pas : je suis dans la plus aimable retraite. Et par-tout je serai toute ma vie, &c.

LETTRE XVII.

De Mad. des Urſins.

Beauvoiſin, 27 *Septembre* 1715.

VOs bontés, Madame, m'ont toujours touchée : mais j'ai été attendrie de la maniere dont vous m'exprimez votre douleur. Votre fermeté augmente mon admiration. Et rien ne prouve mieux combien vous méritiez votre état paſſé, que cette indifférence ſur votre état préſent. Heureuſe qui pourroit vous imiter, car ce monde n'eſt pas digne de nos regards. Mais il faudroit votre courage & votre vertu. Vous allez vivre avec de ſaintes Filles qui vous doivent leurs perfections : & moi j'ignore encore où je pourrai mourir.

LETTRES DES PRINCES A Mᴱ. DE MAINTENON.

LETTRE I.

Du Roi d'Espagne (1) *à Mad. de Maintenon.*

Madrid, ce 23 Juin 1701.

JE n'ai jamais douté, Madame, de l'amitié que vous avez pour moi; & j'y suis, je vous assure, très-sensible. Je suis aussi fort obligé au Comte d'Ayen de tout le bien qu'il vous a dit de moi. Mais je ne mérite pas encore tant de louanges. Je ne fais que commencer; & c'est seulement de ma bonne volonté qu'on peut répondre & me savoir quelque gré. J'au-

(1) Philippe V, Duc d'Anjou, fils de Monseigneur, né le 19 Décembre 1683.

rois fort grand besoin d'être bien secouru : car j'ai trouvé toutes choses dans un étrange état, & sur-tout mes finances ; & sans elles, on ne peut rien faire. Je vous remercie de la part que vous prenez à mon mariage. Dieu veuille qu'il soit heureux. Je le lui demande tous les jours, & vous prie, Madame, de le lui demander pour moi. Je n'ai pas oublié le Comte d'Ayen sur la Toison que je lui ai promise. Je lui tiendrai ma parole. Faites mes compliments à Madame la Duchesse de Bourgogne. Je lui écrirai une autre fois moins sérieusement, puisqu'elle le veut, & je quitterai la Golille. On ne peut être plus sensible que je le suis à l'amitié que le Roi a pour moi : & quoique je lui écrive fréquemment, je vous prie, Madame, de lui en témoigner mon extrême reconnoissance, le plus souvent que vous pourrez, & d'être persuadée pour toujours de mon amitié & de mon estime.

LETTRE II.

Du même à la même.

Madrid, ce 3 Septembre 1701.

J'Ai appris, Madame, avec bien du chagrin, que vous aviez été malade. Mais comme on m'a mandé en même-temps que vous preniez du quinquina, j'espere que la fievre vous aura quittée. Je ne doute point que la maladie de Me. la Duchesse de Bourgogne n'ait contribué à votre mal : car je connois la bonté de votre cœur. Pour moi, j'ai été délivré de cette inquiétude, ayant seulement su qu'elle étoit guérie. Je vous prie de vouloir bien lui en témoigner ma joie. Je vous remercie des soins que vous avez pris pour me procurer le portrait du Roi, que j'attends avec grande impatience. La Duchesse d'Harcourt m'a rendu compte de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde, & je vous en remercie. Je pars Lundi pour m'aller marier. Je n'ai pourtant point encore de nouvelles du départ de la Reine. Je vous prie, Madame, de compter sur toute mon estime & sur toute mon amitié.

LETTRE III.

De Me. de Maintenon au Roi d'Espagne.

Septembre 1701.

JE suis confuse & bien reconnoissante de la bonté de Votre Majesté, d'avoir donné un moment d'attention à la maladie que j'ai eue, & de vouloir m'assurer elle-même qu'elle est bien-aise du retour de ma santé. Je puis bien dire avec vérité à Votre Majesté, qu'elle n'a personne plus attachée à elle que je le suis, & que je m'intéresse à ses plus petites affaires, comme aux plus grandes. Son divertissement même ne m'est pas indifférent, & j'avois pris de grands soins de bien instruire M. la Duchesse d'Harcourt, pour qu'elle y contribuât de tout son pouvoir. J'espere que votre Majesté trouvera de la joie avec la Reine, qu'on dit être pleine d'esprit. M. la Princesse des Ursins est très-propre à vous aider à la former. Il ne faut pas que Votre Majesté l'abandonne à faire sa volonté, comme la bonté du Roi a abandonné Madame la Duchesse de Bourgogne, qui a tant mangé

& tant veillé, qu'elle en a été à la mort. Je me souviens que vous disiez un jour dans mon cabinet, qu'il falloit contraindre la jeunesse. Voici le temps de mettre cette maxime en pratique. Ces deux Princesses ont été très-bien élévées & fort retenues; de sorte que la nôtre s'est livrée à la liberté qu'on lui a laissée, & abusé de son bon tempérament. Mais si sa maladie a dû être regardée comme un effet du déréglement de la vie qu'on faisoit, elle a d'ailleurs été bien glorieuse à notre Princesse, qui y a montré toute la Religion qu'on pouvoit desirer. Elle voulut se confesser, & le fit dans des dispositions & avec un courage & une résignation que son âge ne promettoit pas. Sa raison & sa patience n'étoient pas moins surprenantes dans son naturel si vif. Mais il ne faut pas parler de mort, sans dire à Votre Majesté, qui l'aura bien appris d'ailleurs, que nous en venons de voir une qui a dû réjouir le Ciel, & qui a édifié tous ceux qui en ont été témoins. Je ne parle pas seulement des gens de bien, mais les plus libertins de la Cour ne voyoient pas le Roi d'Angleterre sans étonnement. Il a été six jours sans qu'on pût rien espérer pour sa vie. Tout le monde le voyoit: il con-

munia deux fois ; il parla à ſon fils, à ſes domeſtiques Catholiques, aux Proteſtants, à notre Roi, à la Reine, & à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance : mais tout cela avec une préſence d'eſprit, une paix, une joie, un zele, une fermeté, une ſimplicité dont tout le monde revenoit charmé. Quand on ouvrit ſon corps, les Médecins & les Chirurgiens prenoient quelque choſe pour en faire des Reliques : les Gardes trempoient leurs mouchoirs dans ſon ſang : les autres faiſoient toucher leurs chapelets. Je crains d'abuſer de la patience de Votre Majeſté, à qui l'on a peut-être mandé toutes ces particularités. Votre piété, Sire, vous les fera goûter. Nous ſavons qu'elle la conſerve, & qu'elle ne perd pas d'occaſions d'en donner des marques. Je n'ai point d'avis à donner à Votre Majeſté. Il ne revient d'elle qu'une conduite qui paſſe tout ce qu'on pouvoit en attendre. Nous n'avons à lui ſouhaiter qu'un peu plus de ſecours, juſqu'à ce qu'elle puiſſe tout faire par elle-même. Le Roi voit avec beaucoup de peine que le Duc d'Harcourt ne revient point de ſa maladie ; c'eſt un homme à conſerver. Vous ſavez les ſervices qu'il vous a rendus, & nous connoiſſons votre reconnoiſſance. J'eſpere

que le portrait du Roi partira bi[illegible]
nous n'en avons point qui en app[illegible]ime
Tout le monde, Sire, vous por[illegible] plus
dans son cœur : on passe bien des [illegible]
à parler de Votre Majesté, & l'[illegible]
vie le bonheur de l'Espagne. Dieu [illegible] sujet.
qu'elle le connoisse, & combler
Majesté de toutes sortes de béné[illegible]

MAINTE[illegible]

LETTRE IV.

Du Roi d'Espagne à M. de V[illegible] [illegible]d. de Mai 1704.

MOn Cousin, j'ai appris que je ne [illegible] sans me
lettre, & par ce que [illegible]rire pour
Comte de Colnero, les mouve[illegible]en tout
vous vous donnez pour entr[illegible] besoin,
pagne. Je ne m'en donne pas [illegible] je crois
mon côté pour vous aller join[illegible]ion oit
tôt; & si des affaires très-essen[illegible] Princesse
j'ai ici ne me retenoient, join[illegible] de voir
rivée du Légat que j'attends, [illegible]
déja parti : car j'appréhende [illegible]
ne battiez les ennemis avant q[illegible]
arrivé. Je vous permets pour[illegible]
courir Mantoue : mais demeu[illegible]
& attendez-moi pour le reste.

peut mieux vous marquer la bonne opinion, que j'ai de vous, que de craindre que vous ne fassiez trop pendant mon absence. Je compte de me rendre à Final à la fin du mois. Assurez tous les Officiers François de la joie que j'aurai de me trouver à leur tête, & soyez bien persuadé de mon estime pour vous.

LETTRE V.

Du Roi d'Espagne à Mad. de Maintenon.

A Buen-Retiro, ce 17 Juin 1703.

JE suis bien fâché, Madame, après avoir été si long-temps sans vous écrire, de recommencer dans une occasion qui vous est douloureuse, puisque c'est pour vous témoigner la part que je prends à la perte sensible que vous avez faite (de M. le Comte d'Aubigné[1]). Je vous ai trop d'obligations pour ne me pas intéresser vivement à tout ce qui vous touche. Vous savez que je ne suis pas homme à faire de longs compliments; mais je me pique d'être vrai & d'avoir un bon cœur. Ce sont deux qualités que vous avez reconnues & cultivées en moi : ainsi vous

devez être sûre, puisque je vous le dis, que personne au monde ne vous estime plus que je le fais, ni ne vous aime plus parfaitement que PHILIPPE.

Lettre de la Reine d'Espagne sur le même sujet.

LETTRE VI.

De la Reine d'Espagne (1) à Mad. de Maintenon.

Madrid, ce 24 Mai 1704.

VOus me laissez si long-temps sans me donner de vos nouvelles, que je ne puis m'empêcher de vous écrire pour vous en demander. Donnez-moi en tout vos conseils; j'en ai toujours eu besoin, mais beaucoup plus présentement. Je crois que vous ne doutez pas de l'affliction où je suis depuis le départ de la Princesse des Ursins. J'ai été fort touchée de voir qu'on m'ôtoit si cruellement une personne

---

(1) Marie-Louise-Gabrielle de Savoye, seconde fille de Victor-Amedée II, mariée par Procureur à Turin, le 11 Septembre 1701, morte à Madrid le 14 Février 1714.

qui étoit fort éloignée de mériter ce traitement, non-seulement par sa qualité & par l'amitié que le Roi & moi avions pour elle, mais aussi par sa conduite dont je suis témoin. On ne sauroit avoir plus de zele qu'elle en a pour tout ce qui regarde le Roi mon grand-pere, & on l'a pu connoître en beaucoup d'occasions. Enfin, je vous assure qu'il est bien cruel d'être sacrifiée à une cabale de mal-honnêtes gens, qui n'ont pour objet que leurs intérêts, & pour guides que leurs passions. Si je commence cet article, je ne le finirai pas sitôt : ainsi il vaut mieux le laisser, & vous prier d'écouter le Chevalier du Bourg qui vous rendra cette lettre, & qui a été témoin de tout ce qui s'est passé. Vous pouvez croire tout ce qu'il vous dira : c'est un homme vrai. Pour moi, je ne vous demande autre chose, si ce n'est que vous contribuiez à détromper le Roi mon grand-pere sur le sujet de la Princesse des Ursins, qui est assurément fort innocente. Je me flatte que vous voudrez bien le faire, non-seulement parce que c'est rendre témoignage à une pauvre innocente qui est accusée fort injustement, mais aussi parce que vous ne sauriez me faire un plaisir plus sensible. Faites, au nom de Dieu, que nous vous le

devions, & que je puisse vous compter au nombre de mes amies! Pour moi, j'y suis fort portée, ayant pour vous une estime & une amitié qui dureront autant que ma vie.

LOUISE.

LETTRE VII.

De la même à la même.

Madrid, ce 1. Novembre 1704.

VOtre commerce m'est trop agréable & trop utile, pour ne le pas continuer; & quoiqu'il soit tard, je ne puis laisser partir ce courier sans vous écrire. Je commencerai par vous remercier de la visite que je sais que le Maréchal de Tessé a faite à la Pr. des Ursins. Car quoique je ne sache point encore de quoi il étoit chargé, ce n'est apparemment pour rien de mauvais. Je vous dirai, encore une fois, ce que je desire touchant cette Dame, qui est, qu'on connoisse son innocence; qu'on lui donne quelques marques publiques de la bonté du Roi mon grand-pere, qui rajuste l'affront public qu'on lui a fait: & enfin, qu'on la laisse

aller à la Cour. Je suis sûre que le Roi lui rendroit bientôt la justice qu'elle mérite, s'il vouloit bien l'entendre. C'est ce qu'il faut que vous fassiez. Je vous donne une belle occasion de montrer que vous aimez à protéger l'innocence opprimée. On l'a vu jusqu'ici. Je crois qu'on ne le verra pas moins cette fois, & que vous me donnerez cette consolation. Vous direz, peut-être, que dans toutes mes lettres, je vous dis toujours la même chose : je l'avoue. Mais à vous dire vrai, l'affaire en question me tient tant à cœur, qu'il me semble que je ne puis assez vous en parler. Mais pourtant il faut me taire pour vous prier en confidence de me mander une chose, qui est, si je dois écrire souvent ou rarement au pays où vous êtes, c'est-à-dire au Roi mon grand-pere, à Monseigneur, & à M. le Duc de Bourgogne. Si je suivois mon goût, j'écrirois sans cesse, sur-tout au premier. Mais quand il n'y a rien de nouveau, je n'ose le faire, de crainte d'importuner. Faites-moi donc le plaisir de me mander de quelle maniere je dois me conduire pour leur plaire, & pour leur marquer les sentiments vifs & sinceres que j'ai pour eux. Vous pouvez croire que je serai ravie de suivre tous les conseils que vous pren-

drez la peine de me donner, & que je les regarderai toujours comme venant d'une personne que je compte au nombre de mes amies. Ne craignez pas, comme vous me marquez dans votre lettre, de vous rendre importune. Cela n'est pas facile, quand on a de l'esprit, & par-dessus cela, qu'on a pour vous autant d'amitié que j'en ai.

P. S. Bonne nouvelle. Enfin, le Roi mon grand-pere a accordé à la Pr. des Ursins d'aller à la Cour. Je vous en remercie très-fort, & vous prie d'en bien marquer ma reconnoissance au Roi. Après que vous aurez eu quelques conversations avec la Pr. des Ursins, je vous prie de me mander comment vous l'avez trouvée, & si elle a raison ou tort dans tout ce qu'elle vous dira.

LETTRE VIII.

De la même à la même.

Madrid, ce 28 Novembre 1704.

JE vous ai déja marqué ma joie sur la permission que la Pr. des Ursins a eue d'aller à Paris. Mais je ne puis m'empê-

cher de vous la répéter par un courier exprès que j'envoye à mon grand-pere, pour le remercier de tant de graces qu'il me fait. Car tout ce qui est pour la Pr. des Ursins, je le prends pour moi. En vérité, je suis charmée de l'amitié dont ce grand Roi m'honore, & j'ose avancer que je la mérite par les sentiments que j'ai pour lui. J'ai reçu ce matin votre lettre du 16 de ce mois, où vous me marquez ne pas accepter ma confiance, à cause, dites-vous, que vous ne pouvez pas me servir. Quoique vous en disiez, je veux vous la donner : & certainement, si vous voulez, vous pouvez m'être fort utile. Vous ne pouvez pas me refuser vos conseils : quand on a votre esprit & votre sagesse, on voit les choses de loin. Je n'ai point besoin, je vous assure, du témoignage de la Pr. des Ursins pour avoir bonne opinion de ma sœur, ni pour l'aimer tendrement : vous ne sauriez croire combien je suis aise de ce qu'elle m'écrit souvent : enfin, croyez que tout ce qui vient d'elle m'est très-agréable. Comme j'ai plusieurs lettres à écrire ce soir, je ne saurois vous parler de plusieurs choses que je souhaiterois. Je les remets à une autre fois : & par celle-ci je ne ferai plus que vous prier de nouveau de vouloir être de mes amies.

LETTRE IX.

De la même à la même.

Madrid, ce 19 Décembre 1704.

VOus ſavez que je m'adreſſe à vous dans toutes les choſes que je ſouhaite, & que je crois néceſſaires au ſervice des Rois. La Princeſſe des Urſins s'eſt toujours flattée de trouver grace auprès de vous, dont elle m'a tant de fois, par mille traits aimables, fait connoître la juſtice & la bonté. Je vous prie avec les dernieres inſtances, de lui en donner les aſſurances ſans réſerve, en obtenant du Roi mon grand-pere ſon retour ici. Je ſerai ravie de devoir à votre amitié cette grace que je prends toute ſur mon compte. La Princeſſe des Urſins peut vous dire le cas que j'en fais. Je conjure ma ſœur de joindre ſes prieres aux miennes: & je lui marque une ſeule raiſon ſur l'importance de laquelle vous jugerez aiſément de celle du retour de la Princeſſe des Urſins. Comme je ne doute pas que ma ſœur ne vous montre ma lettre pour prendre les meſures que vous

jugerez à propos, je ne vous dis pas toutes les raisons qui me rendent la présence de la Princesse des Ursins nécessaire. Vous avez tant d'esprit, que je n'ai pas besoin de vous les expliquer. Mais je ne doute nullement que vous ne fassiez tout ce que vous pourrez pour que cette grace me soit accordée. Croyez que j'y serai toujours fort sensible, & que j'ai & aurai pour vous une estime & une amitié infinies.

P. S. Je vous envoye une lettre que le Roi vous écrit, par laquelle vous verrez que cette affaire ne lui tient pas moins à cœur qu'à moi.

LETTRE X.

De la même à la même.

Madrid, ce 16 Janvier 1705.

JE vis, l'ordinaire dernier, dans quelques nouvelles, que vous étiez un peu incommodée. Je m'intéresse trop à vous, pour ne vous en pas marquer mon inquiétude. Croyez que tout cela ne sont point compliments, mais choses qui sortent de mon cœur. Je me flatte avoir

bientôt une nouvelle raiſon de vous aimer, en apprenant que le Roi mon grand-pere m'aura accordé la grace que je lui ai demandée ſur la Princeſſe des Urſins. Car je vous aſſure que rien ne me fera tant de plaiſir par mille raiſons, mettant à part les principales qui regardent le ſervice des deux Rois. Je vous dirai que je ſuis perſuadée que ſi vous étiez témoin de la vie que je mene, vous n'oublieriez rien pour le retour d'une femme qui peut la changer. Il eſt vrai que quand je ſuis avec mon cher Roi, je n'ai beſoin de perſonne pour me conſoler d'être dans un pays tel que celui-ci. J'oublie alors toutes mes peines. Mais de tout le jour vous pouvez compter que je ne ſuis pas deux heures avec lui. Il eſt continuellement occupé par ſes affaires, par la chaſſe, ſon unique divertiſſement. Ainſi je paſſe ma vie ſeule tout le jour, ſeule dans ma chambre. La Princeſſe des Urſins vous dira combien les Eſpagnoles ſont divertiſſantes; & vous jugerez que je n'ai pas tort d'aimer mieux être ſeule qu'avec elles. Vous connoiſſez auſſi l'eſprit & l'humeur agréable de cette Princeſſe. Elle m'amuſoit fort quand elle étoit ici. Elle m'adouciſſoit le joug où je ſuis condamnée. Ainſi, quand ce ne ſeroit que par pi-

tié, vous êtes obligée en conſcience de demander fortement au Roi de me la renvoyer vîte. Mais cette raiſon n'eſt rien en comparaiſon de toutes les autres qui ſeroient trop longues à dire.

LETTRE XI.

De la même à la même.

Madrid, ce 22 Janvier 1705.

QUelle obligation ne vous ai-je point, Madame, de la grace que je viens d'apprendre en ce moment, que le Roi mon grand-pere m'a accordée de laiſſer revenir en ce pays-ci la Princeſſe des Urſins? Je ne doute pas que vous n'y ayez eu beaucoup de part. Mes ſentiments ſur cela ſont inexprimables. Ce qu'il faut que vous faſſiez à préſent, c'eſt de preſſer la Princeſſe de venir le plutôt qu'elle pourra, quoique je croye qu'elle fera toutes les diligences poſſibles. Je ſuis charmée de mon grand-pere: il faut avouer que c'eſt un grand Roi, & qui ſait rendre juſtice à qui la mérite! Je voulois vous dire ſur tout cela mille choſes: mais je ſuis ſi aiſe, que je ne ſais ni ce que je fais, ni ce que je dis.

bles, aussi-bien qu'au Roi, qui a pour vous des sentiments tels que vous pouvez desirer, & qui n'a pas été moins charmé de votre lettre que moi. Vous ne me faites pas un petit plaisir en me parlant de la passion que M. le Duc de Bourgogne a pour ma sœur. Car, selon moi, une femme ne sauroit être heureuse, si elle n'aime son mari, & si elle n'en est aimée. Ainsi je suis ravie que cela soit dans une personne que j'aime plus que moi-même. Comme je vous regarde comme une de mes meilleures amies, je ne puis m'empêcher de vous marquer l'extrême inquiétude où je suis, depuis que j'ai appris que la Princesse des Ursins a eu la fievre double-tierce : ce qui me fait attendre les couriers avec une très-grande impatience. Mes lettres doivent-elles être gaies ou tristes ? Conduisez-moi : car, à tout prix, je veux plaire. Vous avez beau dire que de trois cents lieues on ne sauroit guider personne. Je sais que vous avez les yeux très-bons. Donnez-moi donc cette marque d'amitié. Car, malgré mes bonnes intentions, malgré l'envie de me faire une réputation irréprochable, je ferai mille fautes, si vous ne m'aidez de vos conseils. Souvenez-vous de qui je suis sœur. Souvenez-vous de qui

qui je suis fille. Souvenez-vous combien je suis votre amie.

LETTRE XIII.

Du Roi d'Espagne à Me. de Maintenon.

Madrid, ce 16 Septembre 1707.

LA Princesse des Ursins m'a montré une lettre de vous, Madame, où vous m'accusez d'avoir de la sécheresse, de n'être point flatteur, & de ne me ressouvenir d'aucune Françoise. Je vous passe le reproche sur la flatterie; car il est vrai que je n'en ai guere. Je ne sais si je parois plus sec dans mes discours, que je ne le suis en effet par mes sentiments. Mais je ne me sens pas coupable d'oublier les Dames qui se ressouviennent de moi. Je les ai cru plus occupées des divertissements & des plaisirs de la Cour où elles se trouvent, que des affaires désagréables & importantes que j'ai presque toujours eu depuis le commencement de mon regne, jusqu'à cette heure. Et je ne me suis guere senti en humeur de badiner de Madrid, comme j'avois commencé à faire avec ces Dames, lorsque

je partis de Verſailles. Toutes choſes ont leur temps, Madame : je deviendrai gai, quand j'aurai ſujet de l'être : & je ne répondrois pas, ſi je puis une fois être aſſez heureux pour chaſſer mes ennemis de mes Royaumes, que je n'allaſſe en quelque endroit de France, remercier le Roi mon grand-pere de m'en avoir donné les moyens. C'eſt-là, Madame, où je prétends renouveller toutes mes anciennes connoiſſances, & jouer à colin-maillard, & à tel autre jeu qu'il plaira à Madame la Ducheſſe de Bourgogne & aux femmes de ſa Cour. Pour vous, avec qui je voudrois avoir un commerce dès à préſent, par l'agrément que j'y trouverois en toute maniere, trouvez bon que je vous diſe qu'il ne tiendra pas à moi. Je l'avois commencé autrefois à Barcelone, mais il me parut un peu languiſſant de votre côté. Je crus, à vous parler franchement, que vous vous en ſouciiez aſſez médiocrement. J'en jugerai mieux par la réponſe que je vous prie de me faire : ſi elle eſt telle que je la deſire, vous connoîtrez, Madame, combien j'eſtime tout ce qui part de vous. Mais quoiqu'il en puiſſe être, j'aurai toujours une extrême reconnoiſſance de vos bons offices auprès du Roi mon grand-pere ; &

vous aurez en moi un fort véritable ami, qui saura toujours rendre justice à votre mérite.

LETTRE XIV.

De la Reine d'Espagne à Mad. de Maintenon.

Madrid, ce 2 Octobre 1707.

IL y a bien long-temps, ma chere Madame, que je ne vous ai écrit. Je me flatte que vous n'en comptez pas moins sur mon amitié : j'ai été dans deux états qui ne me permettoient guere d'écrire : mais je ne puis être davantage à recommencer un commerce qui m'est si agréable : & je suis bien-aise de vous faire remarquer que c'est vous qui l'avez laissé tomber, & moi qui veut le rétablir : c'est une marque que je m'en trouve mieux que vous : avouez-le-moi au moins de bonne foi. Je n'en suis pas surprise : je suis dans la solitude que je trouve partout également, soit à Madrid, soit à Retiro, qui est le plus grand voyage que je fasse : & vous, Madame, vous êtes entourée de toutes sortes de plaisirs. Et

quoique vous les goûtiez assez médiocrement, & que la solidité de votre esprit & de votre piété vous occupe souvent de choses plus solides & moins divertissantes, vous ne laissez pas pourtant, étant dissipée par des occupations de toutes sortes d'especes, d'avoir moins de temps à me donner, que je n'en ai à vous faire part de ce qui me touche. N'est-ce pas, ma chere Madame, me mettre à la raison ?

Croyez-vous de bonne foi que je tâte de l'excuse que vous m'avez quelquefois donnée, d'être embarrassée du commerce que vous avez avec moi, parce que vous ne savez, dites-vous, de quoi remplir vos lettres ? Si j'avois assez de bonté pour vous passer une telle raison, je ne mériterois guere que vous voulussiez prendre la peine de me donner de vos nouvelles : & vous ne devriez pas faire grand cas de l'amitié d'une personne qui jugeroit si mal de votre esprit. J'en ai suffisamment pour connoître & pour admirer le vôtre. Il suffit que vous vouliez bien dire quelque chose, pour qu'on prenne plaisir à l'entendre : il y a un tour singulier & aimable dans toutes vos expressions. Ainsi, ma chere Madame, il n'est pas nécessaire que j'aye une plus grande connoissance de la Cour où vous

êtes, pour que vous me fassiez part de mille bagatelles, qui ne laissent pas d'être curieuses à savoir. Elles seront plus de mon goût, je vous assure, que les grandes nouvelles, dont je n'ai que trop souvent la tête remplie. Nous attendons incessamment celle de la prise de Lerida : tout ce que mon oncle fait paroît fabuleux. Il viendra ici, d'abord qu'il aura fait cette conquête, faire la cérémonie du Baptême de mon fils. Je crois qu'il le trouvera beau. Si j'en voulois croire ma sœur, il le seroit moins que mon neveu. Car elle me parle de son fils, comme s'il n'y en avoit pas un si merveilleux. Quelque complaisance que j'aye pour elle, je ne puis en convenir, le Prince des Asturies n'ayant aucun défaut, & son visage étant tout rempli d'agréments. Personne ne le voit sans en être charmé : & la Princesse des Ursins, qui n'est point du tout accoutumée aux complaisances fades, me dit tous les jours que toute sa frayeur est qu'on ne vienne à idolâtrer ce Prince. Sa santé continue à être parfaite. Je voudrois bien que celle de ma sœur pût soutenir tout ce qu'elle fait. Elle m'a mandé que rien n'étoit si bon pour se bien porter que les divertissements, & que je ne me misse point en peine des fatigues qu'elle

prenoit. Il me semble qu'elle & M. le Duc de Bourgogne se tiennent assez passablement à table à leur dîné, & à leur retour de chasse. Moi, qui crois avoir bien soupé, quand j'ai mangé une alouette, je ne sais comment je pourrois tenir une bonne contenance, si j'étois admise à leur compagnie. Je crois qu'ils m'en trouveroient bien indigne, ne buvant pas plus à proportion que je mange. Je n'aurois pour consolation que le suffrage de M. Fagon. J'espere qu'il mettra toute son application à nous choisir de bons Médecins. Il est trop honnête pour nous tromper, & trop habile pour l'être lui-même. Vous en conviendrez sans doute: c'est une bonne approbation que la vôtre. Je m'estimerai fort heureuse de l'avoir, puisque je serai sûre que vous y joindrez votre estime.

LETTRE XV.

De la même à la même.

Ce 21 Avril 1709.

MOn fils fut hier reconnu héritier présomptif de la Monarchie d'Es-

pagne par les Etats du Royaume ; & en cette qualité, le Clergé, tous les Grands, les Officiers de la Couronne, la Nobleſſe, & les Députés des Villes qui ont droit d'aſſiſter aux Etats, lui jurerent fidélité, lui rendirent hommage, & lui baiſerent la main. Le Cardinal Portocarrero officia & reçut le ferment. Le Patriarche des Indes, Grand-Aumônier, donna la Confirmation à mon fils, parce que c'eſt la coutume de confirmer les Princes ce jour-là, lorſqu'ils n'ont pas reçu ce Sacrement. Le Cardinal Portocarrero lui ſervit de parrein, & le Duc de Medina-Celi reçut l'hommage. Cette cérémonie dura trois heures : l'aſſemblée étoit très-nombreuſe : & tout ſe paſſa néanmoins avec tant d'ordre & un ſi profond reſpect, que je n'en fus pas moins ſurpriſe que contente, auſſi-bien que des expreſſions vives & tendres avec leſquelles chaque particulier témoignoit ſa joie, & celle de tout le Royaume en nous baiſant la main. Sur les neuf heures & demie, nous deſcendîmes, le Roi, mon fils & moi, dans l'Egliſe de St. Jerôme, que nous trouvâmes magnifiquement parée & remplie de tous ceux qui avoient droit d'y entrer par leurs charges, ou comme membres des Etats. Le Roi étoit accom-

pagné des grands Officiers de la Couronne. J'étois ſuivie de quatorze Dames, toutes Grandes, ou mariées à des fils aînés de Grands, que j'avois choiſies dans les premieres maiſons d'Eſpagne. Mon fils étoit porté par la Princeſſe des Urſins : c'étoit à elle, comme Camarera-major, à tenir ma queue : mais faiſant la charge de gouvernante du Prince, le Comte d'Aquillier, Capitaine des Gardes, prit ſa place, parce que ſi j'avois nommé une Dame, toutes les autres auroient été au déſeſpoir de cette préférence. Dès que nous arrivâmes ſous notre dais, la cérémonie commença par le *Veni Creator.* Pendant toute la Meſſe, mon fils fut d'une ſageſſe & d'une gayeté qui attiroit l'attention de tout le monde. Il baiſa l'Evangile & la Paix comme une perſonne raiſonnable. Mais lorſqu'on le porta à l'Autel pour le confirmer après la Meſſe, il commença à être fâché de s'éloigner de moi, & le bandeau qu'on lui mit acheva de le mettre de mauvaiſe humeur. Cela dura peu : car dès qu'il fut revenu auprès de moi, ſes pleurs ceſſerent. Chacun vint enſuite, ſuivant ſon rang, prêter ſerment & rendre hommage. Plus de deux cents perſonnes baiſerent la main de mon fils, qu'il donnoit lui-même très-gracieuſe-

ment, & avec beaucoup plus de patience qu'on ne devoit en attendre d'un enfant qui n'a pas encore vingt mois. Sur la fin, cependant, on fut obligé d'appeller sa nourrice. Mais, en tettant, il donnoit sa main à baiser, tout comme auparavant, d'une maniere pourtant qui sembloit demander si cela ne finiroit jamais. Après le *Te Deum*, nous passâmes à notre appartement dans le même ordre & avec la même suite. Les peuples n'ont pu donner plus de marques de leur zele & de leur amour pour nous, qu'ils ont fait en cette occasion. La Cour étoit magnifique : & je crois qu'il ne s'est jamais vu de fête, ni mieux réglée, ni qui ait fini avec une satisfaction si générale.

LETTRE XVI.

Du Roi d'Espagne à Me. de Maintenon.

Madrid, ce 3 Juillet 1709.

JE vous écris, Madame, aujourd'hui, pour vous prier de demander instamment au Roi mon grand-pere, que le Duc d'Albe n'apprenne ni de lui, ni de ses Ministres, les négociations dont j'a-

vois chargé le Comte Bergueik, parce que j'ai laissé à ce Comte la liberté de communiquer à mon Ambassadeur cette affaire, quand il jugeroit à propos de le faire. Ainsi vous en voyez la conséquence, pour éviter des mal-entendus entre ces deux Ministres, qui demanderoient des éclaircissements très-désagréables. Je ne puis m'empêcher de m'adresser à une aussi bonne amie que vous dans toutes sortes d'occasions. C'est une marque, Madame, de la confiance, de l'estime & de l'amitié que j'ai pour vous, qui ne peuvent être ni plus grandes, ni plus sinceres.

LETTRE XVII.

De la Reine d'Espagne à Mad. de Maintenon.

Corilla, ce 9 Octobre 1711.

LA Princesse des Ursins ne pouvant vous écrire ce soir à cause du peu de temps que nous donne un homme qui va à Paris pour ses affaires particulieres, j'ai voulu me charger de vous apprendre une nouvelle, qui, j'espere, vous fera quelque plaisir. C'est l'embarquement de

l'Archiduc, qui s'eſt fait le 27 du paſſé, & le même jour ſa flotte a diſparu de la vue de Barcelone. L'Archiducheſſe y eſt reſtée : mais je ne laiſſe pas que de croire que le départ de ce Prince nous ſera favorable. Je laiſſe à ma ſœur à vous dire les nouvelles de notre armée, n'ayant que le temps de vous aſſurer, ma chere Madame, que quoique je ne vous écrive pas trop ſouvent, je ne vous en eſtime, ni en aime pas moins : mais c'eſt que je ſuis perſuadée, avec beaucoup de raiſon, que mes lettres ne feroient que vous importuner. Il faut pourtant que je vous diſe encore que je ſuis charmée d'avoir appris par ma ſœur, que vous êtes contente du Roi. Je ſuis ſûre que vous le ſeriez encore davantage, ſi vous le pourviez voir de près, & bien connoître ſes véritables ſentiments pour le Roi ſon grand-pere. Ils ſont tels qu'ils doivent être, & tels que vous pourriez les demander.

LETTRE XVIII.

De Mad. de Maintenon à la Reine d'Espagne.

1711.

IL est bien triste & bien humiliant de ne recevoir qu'une Lettre de Votre Majesté ! Il faut pourtant vous remercier d'avoir bien voulu suppléer à Me. la Princesse des Ursins. En vérité, Madame, vous devriez vous contenter d'être adorée en Espagne, sans vouloir encore nous charmer ici, nous qui le sommes déja tant de Madame votre sœur. Je n'avois jamais cru que ce fût la crainte de m'importuner, qui empêchât des Reines de m'écrire. Je ne mérite un tel commerce par aucun endroit. Je suis une pauvre vieille qui n'est plus bonne à rien, & qui partira bientôt. Mais jusqu'à ce moment-là, je ne céderai à qui que ce soit sur l'ardent attachement dû à Votre Majesté. Il est vrai que j'ai été ravie de vous voir donner la main à ce qui peut donner le repos à l'Espagne & à la France, & d'une maniere toute pleine de confiance pour notre Roi, que Votre Majesté ai-

meroit mille fois plus, si elle se connoissoit.

LETTRE XIX.

De la Reine d'Espagne à Mad. de Maintenon.

Retiro, ce 26 Septembre 1712.

JE crois que vous serez bien étonnée, ma chere Madame, de recevoir une de mes lettres, y ayant si long-temps que je ne vous ai écrit. Mais je vous avoue que depuis les terribles malheurs que nous avons eus, je n'en ai jamais eu le courage. La cruelle perte! il faut si peu de chose pour renouveller toute ma douleur! Je craignois aussi la même chose pour vous. Enfin, il faut me vaincre, pour que vous ne m'accusiez, ni de paresse, ni d'inconstance : car assurément vous me trouverez toute ma vie une de vos meilleures amies. N'en doutez pas, je vous prie, & ayez toujours un peu d'amitié pour moi. Le départ de la Princesse des Ursins me donne encore une nouvelle raison pour vous importuner de mes lettres pendant son absence. La santé de notre petit Dauphin m'est bien pré-

cieuse : je le regarde, je l'aime, comme s'il étoit mon propre fils. J'espere fort que les eaux de Bagnieres guériront entiérement Me. des Ursins des incommodités qu'elle a. Mais vous pouvez bien croire qu'il a fallu une raison aussi forte que celle de sa santé pour me faire consentir à une absence de trois mois. Nous avons été ici bien sensibles à l'heureux changement arrivé en Flandres. Je m'en réjouis avec vous. Mais chaque bonne nouvelle me rappelle un triste souvenir de la joie qu'en auroit eue ma pauvre sœur. Je vois bien qu'au-lieu de vous égayer, comme je voudrois toujours faire, je prends le chemin de nous affliger ensemble, &c.

LETTRE XX.

De la même à la même.

Retiro, ce 16 Novembre 1712.

JE me réjouis, avec vous, ma chere Madame, de la réduction de Bouchain, dont la nouvelle est venue par le dernier courier. Voilà la campagne finie très-heureusement & bien glorieusement pour le Maréchal de Villars! On doit être bien

content de lui. J'espere que je n'aurai plus de pareils compliments à vous faire, & que la conclusion de la paix sera assez à temps, pour qu'il ne soit plus question de campagne l'année prochaine. Cette derniere doit, ce me semble, faire changer de langage aux Hollandois : & en ce cas, l'Archiduc seroit bien embarrassé, se voyant si seul. Il faudroit bien qu'il prît aussi son parti. Nous n'avons pas été de ce côté-ci si heureux que vous l'avez été en Flandres : car notre siege de Campo-major a mal fini, le Marquis de Bay ayant été obligé de le lever. Mais il ne faut pas pour cela, s'il vous plaît, changer de conduite avec les Portugais. Ce contre-temps ne nous donne aucune crainte pour l'avenir : & en prenant de bonnes mesures, il y a tout à espérer avec eux. Les troupes Angloises sont encore en ce pays-là avec les nationales. Nous nous en sommes plaints à Mylord Lexington. Il a écrit sur cela au Commandant Anglois, qui lui répond qu'il n'a point reçu d'ordre de la Reine d'Angleterre. Vous m'avouerez que cela est bien surprenant, au bout de deux mois qu'on a publié & exécuté par-tout ailleurs une suspension d'armes. Vous apprendrez par M. de Bonnac, ma chere Madame, ce qui se passa hier, dont

il fut lui-même témoin. Ainsi il est inutile que je vous en fasse un grand détail. Je vous dirai seulement que le matin, le Roi fit faire la lecture de l'acte de sa renonciation à la Couronne de France, avec toutes les clauses qu'on y a souhaitées, le signa, & jura solemnellement de le garder, ayant nommé pour témoins tous les Chefs de nos maisons, & les Conseillers d'Etat. L'après-dîné se fit l'assemblée de tous les Etats du Royaume, dans une grande & belle chambre, remplie de beaucoup de monde, bien parée, mais pourtant sans confusion. Le Roi commença par faire un discours, dont il s'acquitta parfaitement bien, & dont l'assemblée fut fort contente. Car si ce n'étoit que moi, vous ne voudriez peut-être pas vous y fier. Ensuite on lut un papier où l'on disoit & marquoit plus au long la raison pour laquelle le Roi assembloit les Etats, & tout ce dont on est d'accord avec la France & avec l'Angleterre, pour parvenir à une bonne paix. Après cette lecture, un Député de la Ville de Burgos prit la parole pour tout le Royaume, & fit une réponse au Roi, pleine de tous les sentiments qu'on peut souhaiter d'eux, & sur-tout d'une reconnoissance extrême, à la vue du grand

facrifice que le Roi faifoit pour l'amour de fes Sujets. Je regrettai bien en l'entendant parler, que Mylord Lexington ne fût pas l'Efpagnol : car il me fembloit qu'on ne pouvoit pas lui bien traduire ce que ce Député difoit ; & il auroit vu une nation qui fait aimer fes Rois. Les Etats s'affembleront préfentement entr'eux pour conclure tout ce qu'ils ont à faire, & paffer pour loi la renonciation du Roi, & puis celle qui doit venir des Princes de France. Il y auroit bien de quoi s'entretenir fur un pareil fujet; mais je ne le fais déja que trop longuement. J'y ajouterai pourtant encore, que le Roi efpere que cela va continuer & avancer le repos de l'Europe, fur-tout celui de la France & de fon grand-pere, qu'il fouhaite fi paffionnément. Pour y parvenir, vous voyez tout ce qu'il a facrifié. J'attends la Princeffe des Urfins à la fin de ce mois : elle eft partie le 27 de Bagnieres. Vous croirez aifément que je ne ferois pas indifférente au plaifir de la revoir, & en auffi bonne fanté que celle que fes eaux lui ont donné. Tout Madrid eft rempli depuis affez long-temps de petite-vérole, qui ne laiffe pas de me faire peur : mais, grace à Dieu, jufqu'à préfent mes enfants fe portent parfaitement bien. Le petit ne

m'a pas donné un moment d'inquiétude depuis qu'il est au monde. Je suis ravie chaque fois qu'on me mande que notre petit Dauphin se porte bien. Dieu le conserve, & le Roi son bisaïeul, aussi longtemps que je le lui demande!

LETTRE XXI.

De la même à la même.

Madrid, ce 14 Décembre 1712.

VOus croyez peut-être, ma chere Madame, être délivrée de mes lettres, à présent que la Princesse des Ursins est de retour : mais les vôtres me font trop de plaisir pour que j'y renonce. Vous avez grande raison de croire que je ne trouverai point mauvais que vous remplissiez trois pages en parlant de la santé du Roi mon grand-pere. Vous ne sauriez me dire rien de plus agréable que ce qui marque qu'il est dans l'état que le Roi son petit-fils & moi souhaitons de si bon cœur. Sa conservation est si importante, qu'on ne doit point s'étonner de l'attention que tout le monde y a, & même de tous les discours qu'on a pu tenir sur

cela, malgré son bon tempérament. Je voudrois bien, ma chere Madame, que vous & M. Fagon pussiez lui persuader de se retenir un peu sur le manger. Chaque fois que j'entends raconter ses repas, j'en suis très étonnée : & il me semble que s'il vouloit bien avoir la complaisance de les diminuer, il ne s'en trouveroit que mieux. La Princesse des Ursins vous aura appris, avant que cette lettre arrive à Versailles, son retour à Madrid. Vous croirez aisément que je n'ai pas été insensible à son arrivée. Je l'ai trouvée dans la meilleure santé du monde... Pour Me. la Duchesse de Berry, elle se conserve avec tant de sagesse, qu'elle doit espérer d'arriver heureusement à son terme. J'ai oui dire qu'elle ne veut point se servir de Clément : je doute qu'elle trouve un autre accoucheur aussi habile que lui. Nos nouvelles se réduisent à la publication de la suspension d'armes avec le Portugal, & aux préparatifs que l'on fait pour que nos troupes entrent en Catalogne en même-temps que M. de Berwick. Je crois que les Catalans ne se trouveront pas à leur aise dans cette situation, & abandonnés de leurs meilleurs alliés. Comme le Roi ne veut rien négliger de son côté à faire tout ce qu'il croit

qui peut contribuer à avancer la paix ; quoiqu'il n'en attende pas grand effet, on va publier nouvellement un pardon pour les Catalans. Mylord Lexington en a parlé de la part de la Reine sa maîtresse. On le lui a bientôt accordé. Ainsi, ma chere Madame, vous devez être contente de tout ce que le Roi a fait depuis le commencement des négociations jusqu'aujourd'hui, pour avancer cette paix, qui, selon les apparences, doit être bientôt conclue. Je vous quitte pour aller recevoir beaucoup de compliments ennuyeux que l'on fait ce soir pour la naissance du Roi.

LETTRE XXII.

De la même à la même.

Madrid, ce 23 Janvier 1713.

QUoique vous ne vouliez pas de moi, ma chere Madame, voici encore une occasion qui m'oblige à vous écrire. c'est le secours de Gironne dont le Maréchal de Berwick est venu à bout si heureusement. Je m'en réjouis de tout mon cœur avec vous aujourd'hui, n'ayant pu

le faire la semaine passée. Je vois bien qu'il faudra, malgré moi, que je vous laisse en repos, non pas par la crainte de vous charmer, comme vous le dites, puisque j'ai assez de connoissance de moi-même pour savoir combien j'en suis éloignée quand même je serois plus à portée de vous que je ne le suis; mais par la raison que je comprends fort bien, que mes lettres peuvent très-aisément importuner. Je suis fort aise de savoir notre petit Dauphin guéri de son rhume : car la moindre incommodité qu'il a m'inquiete. Nous avons su par ce dernier courier l'adoucissement des Hollandois. Je crois qu'à la fin vous ne douterez plus de la paix, & que nous l'aurons incessamment. Je la desire par toutes sortes de raisons, dont l'une vous regarde : l'amitié que j'ai pour vous, ma chere Madame, me faisant souhaiter du meilleur de mon cœur au commencement de cette nouvelle année, que vous la passiez dans un repos & une tranquillité qui vous sont inconnus depuis long-temps, & avec toute la satisfaction imaginable. Comme j'ai écrit depuis peu au Roi mon grand-pere pour la nouvelle année, je n'ose le faire encore sur le secours de Gironne. Voulez-vous bien lui en faire mon compliment?

Il auroit bien tort de douter de ma joie & de ma reconnoiſſance.

LETTRE XXIII.

De Monſeigneur. (1)

Devant Philisbourg, ce 10 *Octobre* 1688.

JE ne vous avois point encore écrit, de peur de vous importuner, & parce qu'il n'y avoit point de nouvelle aſſez conſidérable à vous mander. Nous ouvrirons ſans faute aujourd'hui la tranchée, & la grande attaque du côté d'un moulin que l'on appelle le moulin brûlé. Les deux petites attaques ne laiſſent pas toujours d'avancer, ſans pourtant que nous perdions de monde : il n'y a eu cette nuit que deux ſoldats tués, & cinq ou ſix bleſſés. De Goſſey vient d'avoir le poignet emporté d'un coup de canon en revenant de ſon quartier au mien. Mailly me fit un compliment, & me dit que toutes les Dames s'ennuyoient fort de mon

---

(1) Louis, Dauphin de France, fils unique de Louis XIV, mort de la petite-vérole à Meudon, le 14 Avril 1711., dans ſa cinquantieme année.

absence, & que tout étoit fort triste à Fontainebleau. J'espere que nous viendrons à bout de Philisbourg, ainsi que de ces Dames, quoique la place soit très-bonne. Toute mon ambition est d'être en état d'exécuter quelque autre chose, si le Roi l'ordonne.

Je ne me sens pas de joie de ce qu'il est content de moi. Je vous suis infiniment obligé de la part que vous prenez à ce qui me regarde. Je vous prie de faire mes compliments aux Comtesses (1). On m'avoit déja dit que l'on jouoit chez vous, & je crois que cela fait un bel effet auprès de cette grande fenêtre que j'aimois tant. J'espere que nous aurons fini ceci dans dix ou douze jours. Comme le Roi reçoit de mes nouvelles fort souvent, je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous en mande : tout ce que je vous dirai, c'est que je m'applique le plus que je puis à devenir capable de quelque chose, & que j'entre dans tous les détails, & me fais rendre compte de tout. Je vous prie d'être persuadé que personne n'est plus à vous que moi.

(1) De Mailly, née de St. Hermine; de Mornay, née de Coetquen; de Caylus, née de Villette.

Le Duc du Maine se porte bien, & est actuellement de garde à la tranchée. J'espere qu'il aura une belle nuit.

LETTRE XXIV.

Du même.

Ce 31 Octobre 1688.

Comme je vous avois promis que je vous écrirois par une occasion, je crois que je n'en saurois trouver une meilleure que celle-ci. Je me flatte que vous n'êtes pas fâchée de la conquête que je viens de faire. Je vous assure qu'elle me fait un double plaisir par la gloire que j'en acquiers, & par la satisfaction que je sais que le Roi en aura. M. le Duc de Montauzier m'écrit les plus belles choses du monde (1). Comptez que vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

LETTRE

---

(1) M. le Duc de Montauzier écrivit à Monseigneur : » Je ne vous fais pas de compliment » sur la prise de Philisbourg : vous aviez une » bonne armée, une excellente artillerie, & Vau- » ban. Je ne vous en fais pas non plus sur les » preuves que vous avez données de bravoure » & d'intrépidité : ce sont des vertus héréditai- » res

LETTRE XXV.

Au Camp de Manheim, 12 Novembre 1688.

LA capitulation de Manheim vient d'être signée. Je me flatte que vous n'en serez pas fâchée. Je sais que vous êtes très-bien persuadée que je suis affligé de la mort du pauvre Mornay. C'étoit bien le plus honnête homme du monde! Je ne voulus pas vous écrire l'autre jour, parce que je n'aime point à donner les méchantes nouvelles. Je vous prie, quand vous en trouverez l'occasion, de faire mes compliments à M. de Montchevreuil & à sa femme. J'espere que Frankendal ne durera pas long-temps, & que je pourrai vous témoigner bientôt moi-même l'amitié que j'ai pour vous. Je remercie Chantelou de ce que je suis dans son souvenir. Je crois que vous fûtes bien incommodée l'autre jour par toutes les visites que je vous attirai.

» res dans votre maison. Mais je me réjouis avec
» vous de ce que vous êtes libéral, généreux, hu-
» main, faisant valoir les services d'autrui, &
» oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais
» mon compliment ».

LETTRE XXVI.

Au Camp devant Mons, ce 27 Mars 1690.

LE Roi m'a montré ce matin l'article de votre lettre qui s'adressoit à moi. Je serois très-fâché que mes plaisirs prissent le moins du monde sur les vôtres. Je suis sans façons : ne vous incommodez donc pas pour moi. Le Roi m'a dit que vous lui souhaitiez la goutte, pour mettre ordre à l'habitude où il est de s'exposer : elle étoit venue tout à propos : mais elle ne l'a retenu qu'un jour à la maison : & il a été ce matin à la tranchée, où la goutte étoit ce dont il se souvenoit le moins. Un de mes grands chagrins, c'est qu'il ne m'en avoit rien dit, & que j'étois allé d'un autre côté : car vous croyez bien que j'aurois été ravi d'être auprès de lui. Il a été couvert de terre d'un coup de canon, qui a culbuté Mr. le Grand : il a eu un soldat tué assez près de lui : il m'a avoué qu'il ne s'étoit jamais senti si aise que d'être ici, & qu'il avoit une démangeaison épouvantable d'aller encore plus avant qu'il n'a fait, quoique ce soit encore beaucoup trop.

Le péril eſt paſſé, nous en rions; mais jugez de nos allarmes.

Nous paſſons tout le jour à invoquer cette goutte, qui le fait tant ſouffrir, mais qui nous tranquilliſe. J'ai bien peur que le Prince d'Orange ne vienne point ſe faire battre. S'il venoit, l'affaire ſeroit complete, & je vous aſſure que tout le monde eſt bien réſolu de faire ſon devoir: il ne faut pas vous importuner davantage, mais il faut vous prier de me croire le meilleur de vos amis.

LOUIS.

LETTRE XXVII.

Au Camp de Flonem, ce 14 Juillet 1690.

VOtre lettre m'a fait tant de plaiſir, en me marquant l'amitié que le Roi a pour moi, & qu'il eſt content de moi, que je ne puis m'empêcher de vous écrire, pour vous remercier de me l'avoir mandé. Je vous aſſure que je vous compte pour la meilleure amie que je puiſſe avoir, & que vous me ferez plaiſir ſi je fais quelque choſe qui déplaiſe, de m'en donner avis franchement, afin que je tâche de faire mieux. J'eſpere que les ennemis me fourniront quelque occaſion de

me ſignaler. Je vous avoue que je ſerois au déſeſpoir d'arriver où vous ſerez, ſi je n'avois fait quelque choſe qui m'attirât l'eſtime du Roi. Vous n'avez que faire de me recommander Mailly : il eſt aſſez bien auprès de moi : mais pourtant votre recommandation ne nuira pas.

Il eſt impoſſible que les ennemis ne prennent bientôt quelque parti bon ou mauvais. Je ne ferai rien qu'après y avoir bien penſé, & pris le conſeil de M. le Maréchal de Lorges. Je crois que vous me connoiſſez aſſez bien pour n'en point douter, non plus que de la ſincere amitié que j'ai pour vous.

LETTRE XXVIII.

Au Camp devant Mons, ce 22 Mars 1691.

COmme je vous ai promis de vous écrire ſouvent, pour vous informer de la ſanté du Roi, je n'ai pas voulu y manquer. Notre voyage a été fort heureux : le Roi a paru de bonne humeur : il eut hier matin peur d'avoir la goutte : il la craint autant qu'il craint peu l'ennemi. Il alla reconnoître hier la place un peu trop près : car ce fut à la demi-

portée du mousquet, si près, que Monsieur & moi, qui étions à l'écart pour qu'il fût seul, le prîmes pour être des ennemis. On lui tira quelques coups de mousquet & de canon : il y en eut un qui tua le cheval de la Chenaye à plus de deux cents pas derriere le Roi : enfin, nous ne fûmes en repos que quand nous le vîmes hors de-là. Comme il m'a dit qu'il vous mandoit tous les jours le détail de ce qui se passoit, je ne m'en charge point. Je le blâme : & si j'étois à sa place, je ferois comme lui : ma lettre est finie en vous assurant que personne n'est plus à vous que moi.

LETTRE XXIX.

Ce 5 Avril 1691.

LA Princesse de Conty m'a mandé par sa derniere lettre qu'elle en avoit reçu une de vous, par laquelle vous lui paroissez être contente de ma régularité à vous écrire & à vous donner des nouvelles du Roi. Je vous jure que je suis ravi quand je puis faire quelque chose qui vous fasse plaisir. Toutes nos affaires sont en bon chemin : le Roi ayant eu

nouvelle par deux endroits que le Prince d'Orange avoit campé hier auprès de Notre-Dame de Hall, a donné tous les ordres nécessaires pour faire arriver aujourd'hui & demain toutes les troupes qui sont aux environs. La gayeté dont il est vous feroit plaisir, & celle de toutes les troupes aussi. Je crois que si le Prince d'Orange fait quelques tentatives, il lui en cuira : il n'est pas assez fort pour se frotter à notre armée, qui est de quatre-vingt mille hommes effectifs. On travaille fort à se préparer & à raccommoder les lignes & à faire les hâtatifs : enfin, il n'y a rien à quoi l'on ne songe pour faire réussir cette entreprise.

LETTRE XXX.

De M. le Duc de Bourgogne.

Au Camp de Schleittal, ce 14 Juin 1703.

NOus attendons ici avec impatience, Madame, la réponse du Roi à la lettre que M. le Maréchal de Tallard lui écrivit de Strasbourg : je crois que vous en aurez été contente, & que vous verrez aujourd'hui clairement que c'étoit

avec raison que j'avois lieu de desirer l'hyver passé de venir içi : au reste, Madame, j'apprends par la voix publique que notre Princesse, comme vous l'appellez, a des commencements d'incommodités de grossesse, sans qu'elle ni personne de ce qui l'approche, m'en ait mandé un seul mot : pour elle, je n'en suis pas surpris ; elle m'a oublié : voilà deux ordinaires que je n'ai reçu de ses lettres. Vous devriez bien, en vérité, lui reprocher un peu cette irrégularité ridicule. Du reste, je vous supplie, Madame, d'avoir encore plus d'attention à sa grossesse pendant mon absence, que si j'étois auprès d'elle : elle m'a tant promis de se conserver ! conservez-la pour l'amour d'elle, pour l'amour de moi, pour l'amour de l'Etat ; elle est d'âge à en connoître toutes les conséquences ; mais elle est aussi d'âge à les oublier : représentez-les-lui de temps en temps. Piquez-la d'honneur sur sa paresse à écrire : pour ce dernier article, il y va de mon intérêt seul : mais ne me pardonnerez-vous pas cette foiblesse ? Je vous prie d'y entrer avec amitié.

LETTRE XXXI.

Du même.

Au Camp de Brisack, ce 8 Sept. 1703.

JE ne vous ai point écrit il y a long-temps, Madame ; j'ai craint de vous incommoder, & que votre politesse ne vous portât à me faire réponse. J'ai appris avec plaisir que les eaux de Forges vous ont fait du bien : & cependant il m'est revenu depuis, que vous aviez encore eu quelques accès de fievre : ce seront-là sans doute les derniers efforts d'une ennemie déja bien affoiblie. Je le souhaite avec tout le zele qu'on peut avoir quand on sait aussi-bien que moi combien votre santé nous est utile. Nous avons pris cette Place en bien moins de temps que nous n'osions l'espérer d'abord. Si nous ne continuons pas, ce sera faute de moyens, & non de volonté. Il me semble cependant qu'on propose au Roi d'assez beaux expédients pour continuer heureusement un si beau début, s'il entre absolument dans ce qu'on lui demande pour cela. Vous aurez su, Madame, que je

lui demande aussi mon retour, à condition de revenir dès qu'il y aura quelque chose à faire ; mais je ne l'ai demandé qu'en alléguant des raisons solides, & en me justifiant par-là de celles qu'on auroit pu trouver de quelque autre côté, peut-être aussi touchant, mais pas si juste en temps de guerre. Je crois que vous m'entendez à demi-mot : mais je n'ose traiter ce Chapitre plus au long, de peur de vous tenter d'une réponse, que je vous prie de ne me point faire, si elle vous incommode le moins du monde. Soyez persuadée, Madame, que quoique je ne vous écrive pas souvent, mon amitié pour vous n'en est pas moins sincere.

LETTRE XXXII.

Versailles, Samedi à 9 heures.

J'Ecris au Roi, Madame, sur une chose qui intéresse encore plus tout son Etat que la santé de Monseigneur. Vous jugez aisément que c'est sur la sienne propre. Il n'y a personne qui ne tremble, lorsqu'on pense que le Roi est exposé à tous moments à un air dangereux, non-seulement pour la petite-vérole, mais

même pour donner d'autres maladies venimeuses, & plus à craindre. Je sais. Madame, que le Roi se doit à sa famille, & je ne le sais que trop, par l'ordre qu'il me donne de ne me point présenter devant lui : mais je sais qu'il se doit encore plus à son Etat : & si l'on recueilloit les voix de ses sujets, il ne s'exposeroit point à un péril dont j'espere que Dieu le préservera, mais qui est réel. Si le Roi du moins pouvoit quitter le vieux Château & se mettre dans le neuf, il en seroit plus éloigné, & tout aussi à portée de recevoir à tous moments des nouvelles de la santé de Monseigneur. Je crois aussi, Madame, que Monseigneur lui-même seroit plus tranquille de savoir que le Roi l'est : il ne le verra qu'avec peine : car je suis sûr qu'il pense comme moi sur la conservation du Roi. Jugez, Madame, par l'inquiétude que nous donne Monseigneur, où nous en serions, si le Roi lui-même tomboit malade, & dans la conjoncture présente, où le poids des affaires est tel, qu'il faut toute son ame pour les soutenir. Quelque dures que soient ces idées, on ne peut s'empêcher ni de les avoir, ni de les expliquer. Ce sont tous ces sentiments & beaucoup d'autres, que le peu de temps que j'ai

ne me permet pas d'expoſer ici, qui fo
que je vous ſupplie de préſenter au R
la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire
c'eſt tout ſon Royaume qui lui parle p
ma voix : il n'a pas un ſujet qui ne
ſignât de ſon ſang. M. le Duc d'Orléa
& M. le Duc du Maine ſortent d'i
pour m'en parler tous deux : & ce de
nier a vu ma lettre, qu'il ne déſapprou
certainement pas. Après ces objets p
blics, je ſuis honteux d'en venir à
particulier. C'eſt Madame la Ducheſſe
Bourgogne. Penſez, je vous prie, Mad
me, tout ce que je ſens, tout ce q
je dois ſentir : vous ſavez combien
l'aime : où en ſera mon cœur, ſi je
vois aller à Meudon ? La ſeule ſatisfacti
du Roi l'emporte ſur mon inquiétud
Je vous prie, Madame, d'être aſſurée
la ſincérité de mon amitié, & que
ſuis au déſeſpoir d'être encore long-tem
ſans vous la pouvoir témoigner moi-m
me. Mon Dieu ! ſi vous voyiez dans q
état nous ſommes ! Adorons Dieu d
tout ce qu'il fait : confions-nous en
immenſes miſéricordes ; la foi ſeule p
nous ſoutenir, & le bien de l'Etat n
conſoler.

LETTRE XXXIII.

Au Roi.

1711.

J'Espere que Votre Majesté me pardonnera la liberté que je prends de lui écrire, dans l'appréhension que j'ai de n'avoir pas l'honneur de la revoir, sitôt. J'apprends en ce moment que la petite-vérole se déclare à Monseigneur. Je sais que Votre Majesté ne la craint point, & c'est ce qui me la fait le plus craindre : vous ne vous ménagerez point : vous céderez aux sollicitations de votre tendresse : s'il y a du péril, vous le mépriserez. Mais ces maladies non-seulement se communiquent : elles en communiquent encore d'autres, pour lesquelles je crains bien plus pour Votre Majesté qu'elle ne craint pour moi, lorsqu'elle me fait défenses de lui aller faire ma cour à Meudon. Je vous supplie, Sire, au nom de Dieu, de conserver votre personne sacrée, que je ne saurois m'accoutumer à voir en péril. Je ne suis pas le seul qui vous fasse cette priere : c'est tout votre peuple : c'est tant de millions de su-

jets, dont je suis le plus fidele & le plus soumis. Me voir éloigné de Votre Majesté pour un temps considérable, m'est extrêmement sensible; mais qu'est-ce que mes peines, en comparaison de mes craintes? Je supplie Votre Majesté de recevoir en bonne part cette lettre, qui part du cœur le plus respectueux, le plus dévoué, &, si j'ose le dire, le plus tendre qui fut jamais.

LETTRE XXXIV.

De Mad. la Dauphine.

J'Ai reçu votre lettre. Vous m'avez fait un fort grand plaisir de me faire toute la description de tout ce qui se passe où vous êtes. J'avoue que vous m'en avez donné autant que je puis en prendre dans cette conjoncture. Aujourd'hui tous mes desirs tendent uniquement à voir le Roi. J'espere toujours que vous me tiendrez votre promesse, qui est de lui parler quelquefois de moi: vous ne me sauriez obliger davantage: faites aussi, je vous prie, que la Reine (d'Angleterre) ne m'oublie pas tout-à-fait: & vous, songez aussi quelquefois à moi. A la description que

vous me faites de Chambord, je ne doute pas qu'il ne soit fort commode & aimable : & puis s'il ne l'étoit point, le Roi, la Reine, & vous l'auriez bien rendu tel.

Bessola vous fait ses compliments, & vous prie de la tenir toujours un peu dans votre souvenir. Elle veut bien s'engager à être votre caution. Vous avez trop d'esprit pour douter de mes sentiments pour vous, & trop de probité pour ne pas en avoir de tendres pour moi. Je vous promets de me bien divertir à Fontainebleau, & que le Roi sera content de l'air dont j'y irai. Adieu, ma chere Me. de Maintenon.

LETTRE XXXV.

De Me. la Duchesse de Bourgogne (1).

J'Irai vous trouver où vous serez. Ne vous contraignez point. J'aime autant être chez Me. de Caylus que chez vous : toutes les chambres sont fort indifférentes à qui jouit du plaisir de vous voir :

(1) Deux de ces lettres de Me la Duchesse de Bourgogne avoient déja paru dans l'édition de Nancy.

le lieu où vous ferez avec le plus de commodité, fera celui où je ferai avec le plus d'agrément. J'ai quelque foulagement de pouvoir faire ma volonté fans aucune contradiction.

J'ai été fort contente de la maniere dont le Roi m'a reçue. La joie que lui & fes Courtifans ont eue de me voir, me dit bien l'ennui exceffif qu'on a à Meudon : on ne s'ennuye point comme cela auprès de vous.

LETTRE XXXVI.

De la même.

JE fuis au défefpoir, ma chere tante, que vous foyez en colere contre moi. Je vous affure que je ne le mérite pas tant, & que je ne fonge du matin au foir qu'à vous plaire & à ne point faire de fottifes, pour me rendre digne de votre amitié. Je vois bien que c'eft par tendreffe pour moi que vous êtes fi vive fur tout ce qui me regarde. Je vous affure que dans tout ce qu'on vous a dit de moi, il y a bien des chofes qui ne font pas vraies. Mais je vois bien que vous commencez à vous dégoûter de moi, &

que dans peu de temps vous ne m'aimerez plus du tout. Vous auriez raison de ne plus m'aimer, s'il étoit vrai que je me cachasse de vous, & si je ne vous disois pas la vérité, comme vous commencez à le croire. Voyez jusqu'où cela va : si vous me croyez menteuse, il est impossible que vous n'ayez pas de mépris pour moi : & si vous en avez, le Roi en aura aussi : & si le Roi en a, je serai au désespoir. Oui, je suis au désespoir, quand je songe que je vais perdre votre amitié, & ce n'est pas tant ma faute, que par de faux rapports : je suis prête à faire tout ce que vous voudrez pour la conserver : car je me flatte qu'elle n'est pas tout-à-fait partie.

LETTRE XXXVII.

IL ne s'est rien passé aujourd'hui au marché : les nouvelles qu'on en sait sont de huit heures du matin : tout y étoit fort calme. On n'a rien dit sur la quantité de pain, ni sur le prix : mais le principal est qu'il n'y a eu aucun désordre. Vous en saurez davantage ce soir. Tranquillisez-vous un peu, ma chere tante, si vous pouvez. Je commence à croire,

comme le Roi, que toutes ces choſes-là qui nous effrayent tant, ne ſont rien. Il eſt bien étonnant qu'il ne nous ait pas encore communiqué un peu de ſon ſang-froid & de ſon courage! il me ſemble que cela ſe prend comme le reſte : & je me trouve aſſez courageuſe, au moment que je vois des hommes intrépides.

On a envoyé chercher des Compagnies du Régiment aux Gardes qui étoient dans des Villages aux environs de Paris. L'on ôte tous les petits corps-de-garde pour en mettre de plus conſidérables dans chaque quartier. L'on garde auſſi les deux marchés. Enfin, l'on prend toutes les précautions néceſſaires pour qu'il n'arrive plus de déſordre. Mais je crois que le tout dépendra de la quantité de pain qu'il y aura demain au marché. Car comment veut-on que la crainte contienne des gens qui meurent de faim? Je vous manderai, comme vous me l'avez ordonné, tout ce que j'en apprendrai; mais quoi qu'il arrive, nous avons grand beſoin de patience & de prieres. La journée que vous allez paſſer me fait bien de la peine à imaginer : & je me dis enſuite pour m'achever, la nuit de ma chere tante ne ſera pas meilleure.

LETTRE XXXVIII.

JE ſuis au déſeſpoir, ma chere tante, de vous déplaire toujours. Je ſuis bien réſolue de me corriger, & de ne plus jouer à ce malheurenx jeu, qui me fait perdre mon argent & vòtre amitié. Je vous prie, ma chere tante, de n'en point parler au cas que je tienne la réſolution que j'ai priſe. Si je manque une ſeule fois, je ſerai ravie que le Roi me le défende, pour éprouver ce qu'une telle impreſſion peut faire ſur moi contre moi. Je ne me conſolerai point d'être la cauſe de vos maux: & je ne le pardonnerai point à ce maudit Lanſquenet. J'eſpére que dorénavant ma conduite réparera mes fautes, & que je regagnerai votre amitié. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt de me rendre une Princeſſe aimable par ſa conduite : je me flatte que mon âge n'eſt point encore aſſez avancé, ni ma réputation aſſez ternie, pour qu'avec le temps je n'y puiſſe parvenir. Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplu : j'ai abandonné Dieu, & il m'a abandonnée : j'eſpere qu'avec ſon ſecours, que je lui demande de tout mon cœur, je me corrigerai. Rendez-moi, ma

chere tante, votre estime & votre amitié dont je me suis rendue indigne : je vous assure que je la mériterai : il me faudra bien du temps : mais c'est la seule occupation que désormais je vais avoir. Vous êtes bien bonne, tandis que je vous cause du chagrin, de m'envoyer de quoi payer mes dettes : Dieu vous le rende !

LETTRE XXXIX.

JE ne suis point faite pour avoir un moment de joie. Je suis dans la plus grande inquiétude. M. le Duc de Chartres a une grosse fievre, & tous les symptômes de petite-verole. Ah ! ma chere tante, que faudra-t-il faire pour mon fils ? il est encore bien petit pour le changer d'air. Mais il est bien précieux pour l'exposer à un air mal-sain. On lui a fait accommoder une chambre pour qu'elle ne fût pas trop exhaussée : il se porte à merveille, & il me semble qu'il est d'une assez grande conséquence pour y faire attention. Pour moi, je n'hésiterois point à faire emporter M. de Chartres à la ville, au cas qu'il n'ait point encore de rougeurs; le Roi m'en a paru ce soir assez en peine : il y faut mettre ordre : j'en

ſuis toute troublée : & je vous prie, ma chere tante, d'y bien penſer.

LETTRE XL.

NOus voilà décidés ſur le mal de Monſeigneur : mais notre inquiétude n'en eſt pas moindre : car la petite-vérole eſt bien dangereuſe, ſur-tout à ſon âge : & il n'y a jamais aucune ſûreté : d'un moment à l'autre, elle peut changer. J'eſpere, ma chere tante, que vous ne le verrez point : Monſeigneur ne s'en ſouciera guere : & votre ſanté n'eſt pas aſſez bonne, & nous eſt trop chere, pour la haſarder pour rien. Je ſuis fort en peine du Roi : au nom de Dieu, qu'il le voye le moins qu'il lui ſera poſſible ! M. le Duc de Bourgogne en eſt dans une grande inquiétude, & m'a dit qu'il vous en avoit écrit. Je ſuis hors de moi, beaucoup plus encore pour vous, & pour le Roi, que pour Monſeigneur : car j'ai dans la tête qu'il s'en tirera heureuſement. Mandez-moi bien tout ce qui ſe paſſe : rien n'eſt plus cruel que l'incertitude. Je ſuis bien fâchée, ma chere tante, de ne vous point voir aujourd'hui. Nous verrons enſemble comment je ſe-

rai pour voir le Roi : car, à vous dire la vérité, je n'ai pas grande envie d'entrer dans la maison. Je fais les mêmes réflexions pour moi que pour vous : & quand j'irai gagner quelque mal, personne ne m'en saura gré, & tout le monde m'en blâmera : il faut pourtant que je voye le Roi : car je ne saurois vivre sans lui. Versailles m'est insupportable : vous ne sauriez vous figurer l'air qu'il a. Il faut dire la vérité : les lieux où le Roi n'est point sont absolument inanimés. Janette a la rougeole : Me. Dangeau va partir. Que deviendrons-nous, puisque vous nous manquez ? Ce ne sera pas la derniere lettre que vous aurez de moi aujourd'hui. Ecrivez-moi, je vous prie, que vous avez de l'amitié pour moi : si vous me le dites, je suis sûre que cela sera vrai. Soutenez-moi un peu, car mes pensées sont très-noires.

LETTRE XLI.

DEvinez où je serois, si j'étois où mon penchant m'appelle. Je serois dans la chambre de Me. de Caylus, pourvu qu'elle fût assez grande pour contenir une personne de plus. Je suis d'une

humeur horrible : car vous ne goûteriez pas le mot de vapeur qui pouroit un peu déguiser ma bisarrerie. Je n'ose pas seulement faire un petit papillon, de peur qu'on ne dise : Voyez, elle ne songe qu'à se divertir. La compagnie qui m'environne m'est insupportable, & je ne la souffre que dans l'espérance de contrarier à tout ce que l'on dira. Croyez-vous, ma chere tante, que la Reine d'Angleterre puisse réparer par sa présence ce que votre absence me fait souffrir ? J'en enrage : que n'est-elle dans son Royaume, & que ne roulons-nous tous ensemble sur des sacs pleins d'or ? Aujourd'hui je mets notre plus grand bonheur dans ce métal : je ne vois en ce moment que des piastres : je voudrois être au Pérou : ah ! que je deviens vilaine ! Mandez-moi de temps en temps de jolies choses, afin de faire diversion à toutes les passions qui me dominent.

LETTRE XLII.

J'Apprends que vous demeurez ici : je me suis fort sottement embarquée à dîner à la Ménagerie. J'ai pris le jour où je n'avois aucun Prince pour faire une

fois en ma vie ma volonté. Mais je vois bien qu'il faut y renoncer, & que je ſuis condamnée à faire éternellement celle d'autrui. Un moment a changé la mienne. Car, ſans aucune flatterie, j'aimerois bien mieux être avec vous : & ſi j'oſois, j'abandonnerois volontiers mon dîné pour vous tenir compagnie : mais j'aurois peur que vous ne fuſſiez auſſi laſſe de ma Duché que je le ſuis des Principautés. J'eſpere pourtant que vous m'ôtez de ce grand nombre d'importuns & d'ennuyeux qui vous accablent. Je meurs de peur que la mauvaiſe nuit que vous avez eue n'ait été cauſée par la viſite de ce M. de Chamillard : ces Miniſtres ſont la migraine même.

LETTRE XLIII.

CE n'eſt point ſans peine que je vois partir Me. de Caylus. Jamais la Reine d'Angleterre n'eſt venue ſi mal-à-propos : & pour comble de malheur, il faut l'attendre tout le jour. J'ai penſé envoyer chercher mon carroſſe pour vous aller voir un inſtant : mais on m'a fort repréſenté qu'il ſeroit ridicule que la Reine ne me trouvât point ici : cela eſt vrai : mais il eſt bien ridicule auſſi de s'ennuyer : &

l'on diroit que je ne ſuis Princeſſe que pour cela.

Adieu, ma chere tante; il faut ſe détacher de vous pour aujourd'hui: ce n'eſt pas ſans peine. Songez que quoique nous ne nous voyions point, nous ne nous en aimons pas moins: c'eſt toujours une petite conſolation.

Voilà, ma chere tante, une lettre du Roi d'Eſpagne: vous verrez qu'il ne vous a pas pas oubliée, & que ſi les Couronnes dérangent bien des têtes, elles ne changent point le cœur des Bourbons: je vous rends les propres paroles de M. le Duc de Bourgogne, qui pourroit bien avoir retenu cette phraſe de M. de Cambray.

LETTRE XLIV.

De Madame.

Ce 13 Octobre 1701.

LA Reine Douairiere d'Eſpagne eſt cauſe, Madame, qu'il faut que je vous importune d'une aſſez mauvaiſe lecture: je vous prie de faire lire ma lettre au Roi pour voir ſi Sa Majeſté approuve ma réponſe: ayez la bonté, je vous prie, en

cas

cas que le Roi y trouve quelque chose à retrancher ou à augmenter, de me le mander. Je serois au désespoir d'écrire un mot qui pût lui déplaire; & si l'on m'a représentée à lui autrement, c'est une injustice, & je n'oublierai jamais que c'est vous qui l'avez désabusé. Il faut aussi, Madame, que je vous dise la joie que j'ai eue d'une nouvelle bonté qu'il m'a témoignée. Je l'ai vu hier & avant-hier dans son cabinet, après soupé: j'en suis ravie, & vous n'en serez pas étonnée, vous, Madame, qui savez qu'il a au suprême degré le talent d'enchanter. Toutes ses bontés me viennent de vous, en ce que vous m'avez rapprochée de lui: je vous prie de croire que je n'en reçois aucune marque, que ma reconnoissance pour vous n'augmente dans mon cœur; & je vous assure que mon amitié pour vous, Madame, va bientôt égaler l'estime que vous doit ELISABETH-CHARLOTTE.

LETTRE XLV.

De la même.

Ce 8 Novembre 1706.

VOus ne vous lassez point, Madame, de faire du bien, & vous croyez que c'est votre vocation.

Vous avez trouvé bon que je vous importune pour les lettres de la malheureuse Reine d'Espagne. Comme celle-ci est moins seche que celle de l'autre fois, j'espere qu'elle sera plus de votre goût, auquel je me conformerai toujours avec plaisir. Le Roi trouvera, je crois, les phrases fort Allemandes; mais il faut bien qu'on y reconnoisse la main du Traducteur : & vous devinerez, en tout cas, ses sentiments à travers la maniere dont je les ai rendus.

La Reine me mande de vous prier instamment de brûler sa lettre, & que M. le Duc de Grammont ne puisse savoir ce qu'elle vous mande du Duc de Saint-Pierre. Après m'être acquittée de ma commission, vous voulez bien que je vous dise encore, que mes sentiments pour vous

sont, en dépit des gens qui veulent nous brouiller, tels que vous pouvez desirer.

P. S. On m'a priée de vous demander un avis : c'est M. le Duc de Lorraine qui ne veut jamais rien faire en sa vie qui puisse déplaire au Roi ; & comme il a nécessairement à faire à Vienne, à cause des affaires de son frere l'Evêque d'Osnabruck, il voudroit sonder par vous, Madame, si un voyage fort court qu'il feroit à Vienne, fâcheroit le Roi. Si vous croyez que Sa Majesté y ait quelque répugnance, il aime mieux tout abandonner que de lui déplaire : mais si la chose étoit indifférente, il en feroit donner avis au Roi par M. de Torcy. Faites-moi, je vous prie, le plaisir, Madame, de me mander ce que je dois répondre : & soyez persuadée que vous ne prendrez jamais de peine pour personne qui en ait plus de reconnoissance que moi.

LETTRE XLVI.

De M. le Duc d'Orléans.

Briançon, ce 10 *Octobre* 1706.

IL n'y a point de douleur, Madame, qui ne cede à vos consolations & aux

bontés que vous me témoignez. Après les assurances que vous me donnez, que l'amitié y a autant de part que la compassion, j'aurois tort de n'être pas tranquille. Si votre lettre n'étoit pas remplie de mes louanges, je passerois ma vie à la lire : car elle me fait voir avec un charme infini toute la reconnoissance que je dois au Roi. Quoique vous vouliez me cacher celle que je vous dois, je la démêle en tout, & particuliérement lorsque vous me faites souvenir de remonter à la cause des grands événements. Quand je pourrai vous dire, sans hypocrisie, que je suis un dévot, j'aurai une joie parfaite de vous faire ma confidente : ceux qui sont parfaitement dévots, sont si vrais & si généreux, qu'un honnête homme a plus de dispositions qu'un autre à le devenir. Continuez-moi vos bontés, Madame : j'en suis touché vivement : il n'y a rien que je ne veuille faire pour me les conserver.

LETTRE XLVII.

De Me. la Duchesse d'Orléans.

1711.

J'Ai eu la petite-vérole, & je ne la crains point, Madame : & quand je la craindrois ? Être éloignée du Roi, c'est pour moi le plus mauvais air. En quel état tout ceci doit vous mettre ! j'en juge par ce que je souffre. Je vous prie de dire au Roi, que c'est de très-bonne foi que je desire d'aller à Meudon, & que je lui en demande la permission. Je m'adresse toujours à vous, Madame, & je m'en trouve trop bien pour changer jamais de conduite.

Pour vous épargner l'importunité d'une lettre, j'avois fait offrir mes pierreries au Roi par Blouin : mais je n'ai point eu de réponse. J'ai donc recours à vous, Madame, pour le prier de les accepter. La pensée m'en étoit venue dès que je sus qu'il n'y avoit plus d'espérance de paix : elles me viennent toutes du Roi ; qu'elles y retournent ! elles seront bien mieux employées à le servir qu'à me parer. D'ailleurs, j'ai eu si peu de vaisselle à envoyer,

& si vilaine, qu'il est bien juste que je répare ma pauvreté par mes pierreries. Je m'en remets à vous pour le tour qu'il faut donner à cette offre. Mais je le trouverai très-bien, si ma proposition est acceptée, & si je vais à Meudon. Je vous prie d'être bien persuadée de ma reconnoissance, & de la sincere amitié que j'aurai pour vous.

P. S. Vous me rendriez un bien grand service, si vous attachiez Me. de Marey auprès de moi : vous avez commencé mon bonheur, & cela suffit pour l'achever. Faut-il vous dire encore, que vous avez le cœur si bon, que vous devez être bien-aise que je l'aye aussi?

LETTRE XLVIII.

De Mad. la Princesse de Conti.

Issy, ce 24 Octobre 1709.

MR. de St. Sulpice m'a montré, Madame, la lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire. Je suis trop sensible à toutes les attentions que vous voulez bien avoir pour moi, pour lui abandonner le soin de vous en faire mes

remerciements, qui ne seront jamais aussi forts que ma reconnoissance est vive.

L'état où je suis ne me permet pas d'aller cet hyver à Versailles : les couches seules de Mme la Duchesse de Bourgogne auroient pu m'y faire aller ; mais tout doit céder à ce qui peut plaire au Roi. C'est dans mes malheurs le seul desir qui me reste, & ce sera ma seule occupation. Dès que le temps marqué pour ma retraite sera expiré, je compte aller m'établir à Versailles pour élever mon fils plus près de Sa Majesté. En voyant quelquefois son maître, il apprendra à le servir & à l'aimer, & je lui inspirerai sans effort les sentiments de soumission, de fidélité, de reconnoissance qu'il lui doit. J'espere, Madame, que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous voir quelquefois : votre conversation sera pour lui la plus excellente des leçons. Vous m'aiderez de vos avis pour une éducation qui me tient si fort à cœur : vous ne la regarderez pas au-dessous de vos soins, quand vous penserez à ce que nous sommes au Roi, & à ce que mon fils peut un jour être à l'Etat : de sorte que nous profiterons de votre amitié pour notre maître, & de votre zele pour le bien public.

LETTRE XLIX.

De Madame la Princesse.

Paris, ce 28 Mai 1710.

VOus êtes, Madame, toute ma consolation dans toutes mes peines. Je ne puis m'empêcher de vous ouvrir mon cœur sur l'inquiétude où je suis de voir mon petit-fils à l'armée, encore plus seul qu'il ne l'étoit l'année passée. Je serois bien fâchée d'importuner le Roi : je connois ses occupations : je sais qu'on est si occupé à sauver l'Etat, qu'on n'a guere le temps de penser à un Prince. Mais je ne puis m'empêcher de vous représenter les conséquences d'être abandonné à soi-même à l'âge qu'il a. Vous les voyez mieux que moi : le Roi les verroit aussi d'un coup d'œil : Mr. le Duc a l'honneur d'être non-seulement Prince de son sang, mais son petit-fils : les fautes qu'il fera le toucheront plus que celles d'un autre ; & comment peut-il n'en pas faire, s'il n'a personne qui le conduise & qui lui donne des conseils encore plus nécessaires à l'armée qu'à la Cour ? Nous n'avons

point proposé un Officier général. On diroit dans le monde que nous cherchons plutôt un homme qui nous donne de l'éclat que des avis, & assurément rien ne seroit plus faux : car si nous connoissions un simple soldat qui fût capable de l'instruire, nous le préférerions à un Maréchal de France. Il me semble, Madame, que l'attention qu'on aura sur mon petit-fils ne peut détourner du service du Roi, parce que les choses que celui qui en seroit chargé feroit pour le service, serviroient aussi à l'instruction.

Mon petit-fils suivroit cet homme partout, l'écouteroit, le consulteroit, & sauroit fort bien se faire tuer à ses côtés. J'espere, Madame, que vous voudrez bien me donner en cette occasion les marques d'amitié que vous m'avez données en tant d'autres. J'en souhaite fort la continuation. J'ai été quelques jours à Chaillot, où je me serois trouvée fort bien, si je n'avois dans la tête tout ce que j'y ai. Pardonnez-moi mes inquiétudes : voilà ce que c'est d'être grand'mere ! Souvenez-vous, je vous prie, de l'amitié que M. le Prince avoit pour vous, & de celle que vous avez toujours eue pour ANNE, PALATINE DE BAVIERE.

P. S. Si vous entendez parler de l'Abbé

de Maulevrier, je vous conjure de suspendre votre jugement, jusqu'à ce que je vous aye parlé.

LETTRE L.

De la même.

Jeudi à 11 heures du matin.

VOilà enfin, Madame, le procès que je craignois tant, commencé! Je travaille pourtant le plus qu'il m'est possible pour un accommodement: je vous prie de demander à Dieu qu'il bénisse mon travail, afin que je puisse empêcher les suites d'une affaire qui ruineroit tous mes enfants, & seroit très-mauvaise pour leur salut, par la désunion qu'elle mettroit entr'eux. On plaide à l'heure qu'il est: & quoique l'on m'ait assuré qu'il n'y auroit rien dans les plaidoyers qui pût donner de l'aigreur, je ne laisse pas d'en avoir une grande peur: & j'en attends des nouvelles avec impatience & avec crainte. Je ne demeure ici que pour presser ce que je crois qui peut conduire à un accommodement, & pour empêcher ce qui y pourroit nuire. Sans cela, j'i-

rois à Chaillot pour ne point en entendre parler. J'efpérois que l'on n'iroit pas aux audiences : le Roi avoit eu la bonté de le défendre : il me femble que l'on s'en fouvient. Vous en aviez bien compris les conféquences. Les follicitations font commencées. J'en fuis affligée : il me femble qu'entre des perfonnes fi proches, on n'en devroit point faire : mais je n'ai pu l'empêcher : je voudrois au moins qu'on en demeurât aux Préfidents à Mortier. Il n'eft point de la dignité, que des femmes, comme Madame la Ducheffe & mes filles, aillent chez ces petits Confeillers du Parlement. Il eft vrai que Mademoifelle l'a fait, & me l'a fait faire dans le procès de la fucceffion de Guife, où elle avoit le même intérêt que moi. Mais je m'en fuis difpenfée dans un autre procès qui ne regardoit que moi, & qui étoit fur cette même fucceffion que l'on vouloit m'ôter prefque entiere. M. le Prince ne voulut pas que je le fiffe, & Me. de Guife ne l'a jamais fait : j'en parlai à Verfailles à Madame la Ducheffe : elle me dit qu'elle ne le feroit pas fi ce procès la regardoit ; mais que comme il regardoit fon fils, elle ne pouvoit ne pas le faire. Je me foulage en vous mandant mes peines.

LETTRE LI.

A dix heures du soir.

J'Ai eu des nouvelles du plaidoyer : on m'a dit qu'il n'y avoit rien eu dont on se pût plaindre. Mais j'appris en même-temps que mes filles avoient déja été chez quelques Conseillers : cela me fait croire qu'il seroit fort néceſſaire que le Roi voulût bien dire quelque chose sur les audiences. Il suffira qu'il dise : *Je ne crois pas qu'on songe à y aller.*

LETTRE LII.

Paris, ce 20 Juin 1712.

J'Allois vous écrire, Madame, pour vous prier de représenter au Roi l'état où est le Comte de Charolois, & le besoin qu'il a de ses graces, quand ma fille est venue me dire qu'elle avoit écrit au Roi & à vous, pour le Gouvernement de Provence. Si elle pouvoit l'obtenir, elle feroit les deux mariages que je souhaite depuis si long-temps. Elle entreroit très-

facilement dans l'accommodement qu'on propose, & ce seroit un grand bien pour notre famille. Le Roi ne pourra-t-il pas entrer dans cette considération, & faire aussi quelque chose pour le Comte de Charolois ? Voilà le Gouvernement de Provence, & la Charge de Général des Galeres qui vaquent : l'un mettroit la paix dans notre maison, & l'autre feroit un grand bien à un petit garçon qui en a grand besoin, que vous aimez, & que le Roi ne hait pas. Voici une occasion qui ne se trouvera peut-être jamais : mais il ne faut rien faire pour le Prince de Conty, qu'en faisant les mariages & l'accommodement tout ensemble.

Le Roi vint hier chez vous, Madame, sitôt après que j'y fus entrée, que je ne pus vous parler de l'Abbé de Gergy, Vicaire (depuis Curé) de St. Sulpice. Je crois que le Roi feroit un très-bon choix en le faisant Evêque de Châlons. Il seroit très-utile à la Province de Bourgogne : c'est un homme d'une grande piété & d'un bon esprit. Je ne vous parlerai pas souvent, Madame, de pareilles choses : je crains trop de proposer des personnes pour les Evêchés : mais je suis sûre, cette fois-ci, de ne rien faire contre ma conscience, ni de ne vous demander

rien contre la vôtre. M. le Curé de St. Sulpice vous assûrera, Madame, que nous ferons une bonne œuvre en contribuant à le faire Evêque.

LETTRE LIII.

Paris, ce 12 Septembre 1712.

LE Roi ayant la bonté, Madame, de vouloir l'accommodement de mes enfants, il feroit bien nécessaire qu'il eût encore celle de défendre toutes les procédures, jusqu'à ce que l'on eût vu de quelle maniere cet accommodement se pourra faire. Je vous prie, Madame, de l'en supplier. Je suis persuadée que cet ordre-là ne fera de peine à personne; & je ne prends la liberté de le demander au Roi, que pour qu'il soit assuré que les uns ni les autres n'y penseront: la confiance n'est point entre eux: je voudrois qu'elle y fût: vous m'aimez: vous aimez la paix: vous l'avez mise par-tout: vous la rétablirez parmi nous. Je ne doute pas, Madame, que vous n'ayez été bien-aise des bonnes dispositions du Roi pour une si bonne œuvre, & je crois que vous avez un peu pensé à moi dans

cette affaire. Ce seroit un si grand bonheur pour moi, que j'aurai peur de tout jusqu'à ce qu'elle soit finie. Ma fille m'a demandé si elle devoit, par respect pour le Roi, se trouver à l'entrée du Conseil. Je lui ai dit que ce n'étoit pas un spectacle bien agréable de voir des parens assemblés pour plaider à se ruiner les uns les autres. Je vous importune bien, Madame. Cependant je ne puis m'empêcher de vous importuner encore : je voudrois vous voir à St. Cyr : vous pardonnerez à une mere qui n'est pas dans un état bien tranquille. Je ne me corrigerai jamais de la confiance que j'ai en vos bontés.

LETTRE LIV.

Paris, ce 28 Octobre 1715.

JE ne vous ai point encore écrit, Madame. J'ai respecté votre douleur, autant que je l'ai sentie. Mon amitié pour vous m'a montré toute la grandeur de la perte que nous avons faite. Je n'ai que trop connu que je ne me trompois pas, en craignant, autant que je faisois, le malheur qui est arrivé : Je crois, Ma-

dame, que M. le Duc du Maine vous aura dit qu'il ne plaide plus avec M. le Duc : j'espere que cette suspension d'armes réunira les cœurs : je le souhaite passionnément. Si je pouvois voir l'union dans ma famille, je croirois n'avoir plus rien à faire en ce monde. Qu'on est heureux, quand on peut s'en séparer entiérement ! mais il faut votre courage, vos malheurs & votre vertu. C'est la seule consolation que vous puissiez avoir, Madame, & je la crois grande. Depuis long-temps vous étiez lasse du monde, quoiqu'il paroisse, à la maniere dont on parle aujourd'hui de vous, Madame, que le monde n'étoit point las de vous.

Conservez-moi votre amitié : elle sera toujours & mon plaisir & ma gloire. J'espere, Madame, que vous voudrez bien que je vous aille voir, & que vous ne me regarderez pas comme étant du monde : & en effet, je n'en suis guere.

LETTRE LV.

De Mad. la Duchesse d'Orléans.

J'Avois dessein, Madame, d'aller mêler mes larmes aux vôtres. Mon frere le Duc du Maine m'a dit que vous voulez absolument pleurer seule, & que vous craindriez que ma visite ne vous en attirât d'autres. Je ne desire que ce qui vous convient. Je vous prie donc, Madame, de me mander franchement vos résolutions. Je vous prie aussi de recevoir les assurances de l'ancienne amitié, &c.

LETTRES DE M. LE DUC ET DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE A Me. DE MAINTENON.

LETTRE I.

De Mr. le Duc du Maine.

JE suis bien-aise du moyen dont vous vous êtes servie pour m'apprendre que ma conduite n'est pas bonne : mais je suis bien fâché que l'ayant trouvé telle, vous ne m'en ayez pas averti plutôt. Dès que l'on aime véritablement, comme je crois que vous m'aimez, il n'y a point de mesures à garder. Je m'en vais donc répondre à tous les points de votre lettre. Vous vous souvenez bien que lorsque Me. de Montespan revint, je vous priai de

savoir d'elle quel genre d'étude je ferois ; je vous promis dans ce temps que jusqu'à ce que Me. de Montespan l'eût choisi, je continuerois les Mathématiques : je n'y ai manqué au plus que quatre fois. Vous me mandez d'aller une fois la semaine chez Madame la Dauphine : j'y vais plus souvent. Toutes les fois que M. le Duc de Chartres est ici, je vais le voir une fois tout au moins. Il y a aujourd'hui quinze jours que j'allai chez Monsieur : je n'ai manqué que trois jours à aller chez Mademoiselle. Je ne vais point chez M. le Prince & chez Madame la Princesse, parce que la défense que Mademoiselle me fit faire, n'a point encore été levée. J'ai tort sur M. & Madame la Princesse de Conty : il y eut hier trois jours que je perdis contre M. le Prince de Conty : je comptois de recevoir mon argent hier, & de le payer tout aussi-tôt : je ne vous l'avouai point, parce que vous n'aimez pas que je joue, & que j'espérois que vous n'en sauriez rien. Pour ce qui est de la lettre du Pere de la Chaise, il y a plus de trois ans que Madame de Montespan parle & me fait parler pour M. de Malesieux, & me demande de temps en temps les réponses que l'on me fait : & comme c'est tou-

jours des promesses, & jamais d'effet, elle me fait la guerre, me dit que je n'ai point de cœur, que je ne vois pas qu'on se moque de moi, & que je ne m'en soucie pas : elle me dit en même-temps qu'il faudroit parler au Pere fortement. Outré de ces reproches, à ses derniers refus, je lui écrivis une lettre, que je crois que vous avez vue, à la maniere dont vous m'en parlez. J'en tirai une copie pour m'en faire honneur auprès de Me. de Montespan : je la lui montrai : elle me dit qu'elle étoit bien-aise que j'eusse ces sentiments, mais qu'il falloit les cacher. J'envoyai redemander ma lettre : elle étoit donnée : le Pere de la Chaise me promit qu'il ne la montreroit & n'en parleroit à personne, & cependant vous l'avez vue. Ce trait du Révérend Pere me surprend : car je sais bien que, quoique je sois un Gentilhomme de campagne, qui passe ma vie loin du monde, dans les plaisirs, toujours dans les forêts, avec M. de la Rochette, rien ne seroit capable de me faire manquer à ma parole.

Comme il faut toujours finir par dire ses péchés à son Confesseur, je veux vous avouer à présent la cause de toutes mes dettes passées, sans comparaison avec la

contrition d'un bon pénitent, & la crainte d'une juste réprimande ou remontrance, que je crains plus que celles de Me. de Montespan, parce qu'elles sont toujours autorisées de la raison. Dans l'impossibilité que j'ai trouvé d'être à Marly sans jouer, & ne trouvant personne qui voulût jouer petit jeu, je perdis cent pistoles contre M. de Richelieu, & autant contre le Comte de Grammont. N'interprétez point mal, je vous conjure, l'excès de ma crainte : & me donnez plutôt courage, puisque ce qui la rend si grande, est le chagrin de vous avoir fâchée, & je ne puis lui donner un nom qui convienne mieux que celui de crainte filiale.

Je serois inconsolable de vous voir rougir pour moi. On est prévenu en ma faveur, parce qu'on sait que vous m'avez élevé. J'ai mille fois éprouvé avec quel plaisir vous publiez le bien & cachez le mal. Si vous n'aviez point trompé le public en cachant les petites opiniâtretés que j'avois dans mon enfance, je n'aurois pas la réputation que vous m'avez faite. je n'entreprends point votre éloge : Je suis trop jeune pour un si grand ouvrage. Je dirai seulement, pour donner quelque teinture de vous, que vous avez su ac-

corder la faveur du plus grand Roi du monde avec l'amitié de tous ses sujets.

LETTRE II.

Du même.

Devant Philisbourg, ce 7 Octobre 1688.

NOus arrivâmes hier ici, Madame, fort fatigués. Monseigneur avoua qu'il n'en pouvoit plus. La lassitude ne m'ôta point l'appétit : je mangeai des oignons, & je couchai sur la paille, où l'on dort fort bien dix heures de suite. Je ne puis exprimer mon impatience de voir la Place de plus près : car hier M. de Duras m'en fit passer assez loin, à la réserve de deux, ou trois endroits à la portée du canon, où l'on fit passer Monseigneur, lui dixieme. Ce matin il est monté à cheval à huit heures, & a été se promener à la tête de quelques camps. Il a été voir ensuite l'endroit où l'on a débarqué les canons, qui n'est guere éloigné de Reinhausen. De-là il a été à un pont, qu'il ordonna hier que l'on jettât du côté de Spire ; cela sera d'une grande utilité, parce que par-là le chemin est

beaucoup plus court que par l'autre côté. Celui qui bâtit le pont s'appelle M. de Vissac, dont on se loue extrêmement. J'ai oublié de vous dire que, comme l'endroit où Monseigneur vouloit aller, étoit fort découvert, on a pris la même précaution qu'hier; c'est-à-dire, de faire demeurer derriere le gros de sa suite. Je me suis avancé seul avec lui : comme l'on étoit vu à plein de la place, les ennemis ont braqué de notre côté deux pieces de canon de douze livres de balle chacune. Le boulet de la premiere a donné dans le Rhin, & celui de la seconde a passé par-dessus notre tête à toute volée. Quatre paysans, qui étoient derriere, se sont jettés ventre à terre, & le boulet a été trouvé à cent pas de-là. Je fais ce que je puis pour captiver la bienveillance de ceux que vous me nommâtes avant que de partir, & je les trouve bien disposés en ma faveur. J'aurai l'honneur d'écrire demain au Roi : vous jugez bien, Madame, que ce détail n'est pas pour vous toute seule. Hier au soir il y eut un de la place qui vint se rendre à nous : il dit que la place n'avoit pas grandes munitions : qu'il y avoit trois jours que M. de Staremberg, le Gouverneur, ne s'étoit montré : qu'on disoit qu'il étoit in-

commodé, & fort haï de la garnison. Je crois que le siege ne durera guere. Ma santé est fort bonne, Dieu merci : faites-moi savoir l'état de la vôtre. Je vous prie aussi de dire au Roi qu'il ne juge pas de mon style par la premiere lettre que je lui écrirai. Le quartier du Roi s'appelle Obernozen.

LOUIS-AUGUSTE DE BOURBON.

LETTRE III.

Octobre 1688.

IL ne se passe rien ici d'assez considérable pour que je le mande au Roi : la garnison a défilé devant Monseigneur ; il l'a trouvée fort belle, & s'est étonné qu'elle se soit rendue sitôt : l'on a vu 900 femmes ou enfants. M. de Staremberg, le Gouverneur, lui a dit qu'il étoit au désespoir d'avoir perdu une piece de cette conséquence-là pour son maître ; mais que ce lui étoit une consolation, que ce fût entre les mains d'un aussi grand Prince que lui. Nous allons après demain à Manheim, & je crois que nous ferons bientôt de retour : j'ai prié Monseigneur, en

en s'en retournant, de vouloir bien voir mon Régiment de Cavalerie qui est à Metz; & il me l'a accordé.

LETTRE IV.

Ce 9 Novembre 1688.

J'Ai appris, Madame, par Mr. d'Antin, toutes les bontés du Roi & les vôtres, ce qui m'a fait un fort grand plaisir : je puis vous assurer que ma reconnoissance égalera toutes les qualités du dessus de votre lettre, & que j'acheterois bien cher une jambe pour que les effets pussent suivre ma bonne volonté. Il vient d'arriver un accident qui me touche au dernier point : nous avons perdu le brave Mornay. Mais je trouve M. de Montchevreuil bien heureux dans son malheur, d'avoir une personne comme vous auprès du Roi pour prendre soin de ses intérêts. Je vous supplie de vouloir bien vous charger d'un compliment pour Me. de Montchevreuil. M. de Nêle est fort mal : je monterai Vendredi la garde à la tranchée de la citadelle : & je vous assure qu'il ne m'arrivera pas de la descendre avant le bataillon, comme l'autre fois.

LETTRE V.

Ce 28 *Octobre* 1688.

JE crains bien, Madame, que vous ne me laissiez rouiller, de peur de me fatiguer. Pourquoi commencer un commerce, s'il devoit être sitôt rompu? Je me corrigerai des fautes de style que vous remarquez dans mes lettres; mais je crois que les longues phrases seront pour moi un long défaut. Je n'ai que faire de cultiver les bonnes graces de Monseigneur pour vous : il a trop bon esprit pour oublier le mérite : & il est trop dans les mêmes sentiments du Roi, pour ne se pas souvenir du vôtre.

J'ai déja commencé, Madame, à sentir les fatigues de la guerre : j'ai été trois jours & deux nuits sans changer de chemise : mais ce n'est rien pour les fils les plus délicats des Rois. Il y a une si grande quantité de sur-touts à ce voyage, que je ne doute pas que cette campagne ne soit appellée la Campagne des sur-touts. Nos personnes se portent fort bien, mais nos équipages très-mal. M. le Maréchal en use toujours avec moi à merveille, &

je vous dirai ingénuement que j'espere réussir à ce métier-ci. Toutes vos lettres me font un étrange portrait de la Cour : & ce qui me surprend, c'est que, malgré tous les faux rapports que l'on vous fait de moi, & auxquels même il me paroît que vous avez assez de foi, vous espérez qu'à mon retour je mettrai les choses sur un autre pied : soyez sûre du moins que je rendrai hardiment témoignage à la vérité, & que je saurai bien empêcher que les innocents ne souffrent pour les coupables. Ce discours n'a d'autre fondement qu'une grande intégrité, qui est la vertu que je me propose. Je vous supplie, Madame, de continuer toujours à me mander ce qui vous revient de moi : cela tournera à votre profit, ou au mien. Si les rapports sont véritables, je profiterai de vos avis : s'ils sont faux, mes réponses vous feront connoître vos gens. Je suis bien-aise que Madame la Duchesse fasse bien : il faut qu'un de ses principaux mérites soit de ne point m'écrire : car je reçois très-rarement de ses lettres : l'amitié que j'ai pour elle est si solide, que je me console de n'avoir point de ses nouvelles, si avec cette conduite elle trouve la paix & son compte.

LETTRE VI.

Ce 25 Octobre.

NOus recevons, Madame, tous les jours des réprimandes de ce que nous n'écrivons point, & tous les jours nous écrivons. C'eſt bien la choſe la plus cruelle de ſe tuer à mander ce qui ſe paſſe, & de ſe déſeſpérer enſuite de ce que tout eſt ignoré. Depuis que vous m'avez mandé de donner mes lettres à M. de Saint-Pouange, je l'ai toujours fait : & j'apprends que vous n'en recevez pas davantage. Dès que j'ai prié Dieu, j'écris : j'écris dès que je ſuis habillé; j'écris dès que je deſcends de la tranchée ; j'écris dès que je deſcends de cheval : je ne fais autre choſe : & cette choſe ſi importante, ſi réguliérement faite, eſt perdue. Il faudroit que je fuſſe le plus ſot homme du monde pour ne pas profiter de la permiſſion que le Roi m'a donnée. Auſſi n'ai-je pas cela à me reprocher : car depuis que je ſuis ici, je lui ai écrit ſix lettres. Je ſuis ravi qu'on loue & qu'on faſſe valoir Monſeigneur, puiſqu'il le mérite : mais je voudrois auſſi que l'on parlât de moi, qui fais de mon

mieux, & qui ne réussis pas mal. Vos sentiments dépendent donc de la négligence d'un misérable courier! Au-lieu de m'encourager au moment où je suis en péril, vous vous affligez : & au moment que je n'y suis plus, vous me grondez : aimez-moi, Madame, un peu plus à propos. M. de Montchevreuil est aussi triste que moi : mais si nous ne vous aimions pas aussi tendrement, vos reproches nous toucheroient moins. Je vous demande pardon de la vivacité de ma lettre, si elle vous fâche. Mais je n'ai pu me laisser attaquer sans me défendre. Voici la onzieme lettre que je vous écris, & je n'en ai reçu que six de vous. Peut-on avec bienséance finir des reproches par une priere ? Je voudrois que dans l'occasion vous dissiez à Me. de Montespan que nous manquerons bientôt d'argent. J'ai oui dire qu'elle renvoye M. de Malezieux : ce qui ne me surprend point : car je sais qu'elle a toujours peur qu'on ne la vole, quoique M. de Montchevreuil n'ait point du tout l'air à cela.

Ma santé est bonne, Dieu merci ; mais elle ne durera guere, si vous continuez à n'être pas contente de moi : vous m'avez appris assez de maximes pour que je puisse vous donner celle-ci, qui est d'ex-

cuser vos amis : commencez par moi, puisque je suis celui de tous qui vous est & sera toujours le plus fidele. Adieu.

LOUIS-AUGUSTE DE BOURBON.

LETTRE VII.

Au Camp de Picton, ce 31 *Mai* 1689.

JE n'ai pas manqué de dire à Chambonas ce que vous m'avez ordonné. L'air de la guerre m'est fort bon : j'y dors & mange bien, & ne bois guere : les Officiers paroissent assez contents de moi : & mes valets me donnent des louanges. Quand je partis, j'oubliai de demander au Roi si le Régiment des Gardes Suisses ne devoit pas battre aux champs pour moi, comme Général des Suisses, dès qu'il n'étoit pas dans un lieu. Je vous supplie de vouloir bien lui en parler, & me mander son intention là-dessus. Les premieres choses tirent à conséquence, & personne ne fait mieux si cela se doit que M. Stoppa. Je crois que c'est une mauvaise plaisanterie que vous me faites, quand vous me mandez que vous aviez vu l'objet de ma passion. Je n'ai

pas été plus savant pour cela. Je n'écris point au Roi, parce que je n'ai rien à lui mander. Il faudroit que l'ennemi se montrât à nous pour nous réjouir : car on fait quasi tous les jours la même chose, & l'on s'en lasse. Il y une grande union entre le Maréchal & moi ; & la maniere dont il en use, mérite bien que vous lui en fassiez un remerciment. Adieu, Madame : je vous assure que je n'oublierai jamais que le Roi a fait de moi un Prince, & vous, un honnête homme.

M. de Richmond est arrivé. Je lui ai donné la main, comme le Roi me l'avoit ordonné. Je vous supplie de lui demander comme il veut que j'en use avec le Comte de Soissons, qui est aussi dans l'armée. Nous allons partir pour aller à Senef.

LETTRE VIII.

A Piston, ce 7 Juin 1689.

JE mande à 240 que vous m'aviez écrit qu'elle méritoit de plus grandes réprimandes que celles que 200 lui avoit faites : je vous réponds que 44 songera à lui sur toutes choses : il s'est bien douté

que quand 7 lui refusa ce qu'il lui avoit demandé, c'étoit par la raison que vous me mandez, qui étoit celle aussi qui lui faisoit souhaiter plus ardemment. De plus, Madame, songez, s'il vous plaît, que la conduite de 47 a été fort épurée, qu'il y a long-temps qu'il a des Régiments, & que 27 n'en a point. L'application au service mérite bien quelque récompense. Vous avez tant d'envie de faire plaisir au Maréchal d'Humieres & à moi, que je me crois obligé de vous dire que dans une conversation que j'eus avec lui, il me témoigna, en me demandant mes bons offices, que la seule chose qu'il souhaitoit présentement, étoit d'être Duc, & il me dit de fort bonnes raisons pour cela. Si le Roi lui accorde cette grace pendant la campagne, le Maréchal croira m'en être obligé: mais ce qui me feroit encore plus de plaisir, seroit que le Roi voulût bien me charger de lui promettre cet honneur, ou m'adresser la lettre par laquelle il le lui accordera. La raison qui me fit parler pour M. de Luxembourg, me fit parler pour celui-ci, qui est le meilleur homme du monde, & que j'aime tout-à-fait. Croyez, Madame, que je n'oublierai jamais les sages maximes que vous m'avez données. On vous im-

portune souvent; mais le Temple de Delphes étoit toujours plein, à cause de la confiance qu'on avoit à l'oracle.

LETTRE IX.

Ce 27 Juillet 1689.

VOus ne devez pas être fâchée, Madame, de me voir plus touché d'un reproche que de toutes les louanges que l'on me donne : & il me semble que cela ne peut partir que d'un bon fond. Vous me faites un véritable plaisir de me faire ma provision de compliments : car il y a là-dedans une espece du fausseté ou de bassesse, qui, chez moi, ne coule pas de source. Je vous prie de ne me point trahir quand vous reconnoîtrez les vôtres mot pour mot, d'autant plus qu'en ce pays, en devenant solide, on perd le talent de tourner finement les phrases. Enfin, l'on a fait réponse à ce que je vous avois écrit sur le Régiment des Gardes Suisses : mais elle est d'une maniere qui m'assure que l'on n'a pas entendu la question : car l'on mande que la garde de M. le Maréchal, c'est-à-dire, celles des Suisses, ne doit point prendre les armes pour

moi, & que cela me fait plus d'honneur que si elle les prenoit : que la garde qui est devant le camp du Régiment des Gardes Suisses, doit prendre les armes & appeller pour moi : & à la fin de la lettre, que les Suisses doivent se conformer sur les François. Je réponds à cela, que les François de la garde de M. le Maréchal prennent les armes, & appellent pour moi, & par conséquent les Suisses : que la garde des Suisses, qui est à la tête du camp, prenant les armes & appellant pour moi, ne fait rien aussi que les Gardes Françoises ne fassent : si bien donc, Madame, que les Suisses font la même chose que les François. Après avoir répondu aux trois questions que l'on me fait, je vous dirai que tous ces honneurs-là ne me sont rendus que comme Prince du Sang : qu'outre cette dignité, je suis encore plus pour les Suisses, puisque je suis leur Général, & que les Gardes Suisses, hors dans les maisons Royales, ont toujours battu au champ pour ceux qui possédoient cette charge, aussi-bien que les François pour le Général de l'Infanterie Françoise. Ce que je vous dis est un fait que le Roi peut demander à tous les vieux Officiers. Outre cela, une différence, c'est que les Suisses de la Garde

du Roi prennent les armes, & appellent pour moi; ce que les François ne font point: par conséquent, puisque les François appellent ici pour moi, les Suisses en doivent faire davantage: sans compter que la regle est, qu'à l'armée on bat au champ pour ceux pour qui l'on appelle à la garde du Roi. A présent que j'ai dit mes raisons, on fera ce que l'on voudra: ce n'est qu'un simple honneur qui ne tire point à conséquence: on n'ira pas me l'ôter: car pour les fonctions de la charge, je n'en parle pas, puisqu'on croit que le service du Roi en ira mieux. Demander sans passion, me soumettre sans murmure, voilà ma maxime. Il est vrai que ma grandeur tient à celle du Roi.

LETTRE X.

Ce 9e Août 1689.

LE Chirurgien est venu: je crains bien que nous n'ayons pas besoin de lui. Je vous parle peu de moi: il seroit triste de vous en mander du mal, & ridicule de vous en mander du bien. Je vois avec douleur que le Roi ne m'a fait depuis long-temps ses compliments: j'ai beau

m'examiner, je me trouve ſans faute, comme M. le Ragois trouvoit mes thêmes.

Nous avons reçu aujourd'hui d'aſſez bonnes nouvelles d'Irlande : on nous mande que M. Roze n'a pas voulu recevoir à capitulation la Ville de Londondery. Je vous ſupplie de dire au Roi que je ne me donne point l'honneur de lui écrire, parce que je n'ai point aſſez de matiere pour une lettre, puiſque je ne ſais autre choſe, ſinon que nos ennemis ont été campés ce matin à Nivelle. Il y a grande apparence qu'ils veulent aller plus loin : car où ils ſont, il n'y a pas aſſez de fourrages pour faire ſubſiſter quelques jours leur armée. La nôtre, Madame, eſt bien en état d'entreprendre quelque choſe : & il me ſemble que cela ſeroit bien glorieux au Roi, & en même-temps bien aiſé à nous. M. le Maréchal attend, pour prendre ſon parti, qu'il puiſſe être ſûr de celui que les ennemis auront pris. Si le Roi le laiſſoit faire, comme on nous mande qu'il l'a dit à Verſailles, je crois que nous ferions parler de nous, ſans beaucoup hasarder : car, ſur les lieux, on voit les temps propres à entreprendre les choſes, & vous ne pouvez voir les moments de ſi loin. M. le Maréchal craint avec raiſon qu'après le bruit que le Roi

a fait courir, qu'il l'avoit laissé maître de ses actions, l'on n'ait mauvaise opinion de lui, de n'avoir encore rien entrepris. Je vous avoue, Madame, que je brûle d'impatience de voir si je ne déments point le sang dont je sors, & si je mérite toutes les bontés que le Roi a toujours eues pour moi. Je vous prie de vouloir bien me fournir des fins de lettres, car je n'en ai plus que deux.

Il n'y a donc que les Suisses sur quoi vous n'ayez point d'esprit! Relisez ma lettre, mais d'un bon ton, & vous n'y trouverez point de chagrin. Je n'ai fait que dire mes raisons, & je les ai dites comme si je n'en avois pas de plus fortes dans le cœur du Roi & dans le vôtre! Je suis bon diable, & je ne me fâche pas aisément. J'avoue que je n'entends pas bien les railleries par écrit : mais au-lieu de date, mettez au commencement de vos lettres l'état de votre humeur, & je vous entendrai bien.

LETTRE XI.

Au Camp des Estines.

JE croyois, Madame, voyant les ennemis foibles, que nous pourrions entreprendre quelque chose en ce pays-ci : mais par les dernieres lettres que M. le Maréchal a reçues, il me paroît que bien-loin de nous faire profiter de notre supériorité, on démembre notre armée. J'aurois lieu d'être un peu fâché de voir que l'on ne m'a envoyé de ce côté, que pour me conserver & m'apprendre à visiter des camps. Malgré l'amitié que j'ai pour M. le Maréchal, je ne puis voir sans douleur l'oisiveté où l'on tient ses troupes. Il m'a donné de bonnes maximes générales, & je commence à savoir comme l'on doit se comporter dans les armées. Vous êtes de trop bon sens, pour ne pas voir que quand on est destiné à une chose, il y a plaisir de s'y rendre habile en peu de temps, & qu'on n'y peut parvenir qu'en voyant faire les autres. Pourquoi donc pouvant me faire voir la guerre, & le Roi m'ayant témoigné son impatience de m'y voir réussir,

pourquoi me fait-on perdre une année ? Car celle-ci ne peut être comptée. Puisque le Régiment du Maine est si bon, que le Roi s'en serve ! Il n'aura peut-être jamais plus de besoin de ses bonnes troupes : & puisqu'ici il ne fait que croupir dans l'oisiveté, que ne l'envoye-t-on en Allemagne, où je pourrai servir le Roi & apprendre mon métier ? Je meurs d'envie de voir si je vaux quelque chose. Il n'y aura qu'à me recommander à Chanlay. Vous m'aimez trop solidement, Madame, pour ne pas approuver ma lettre, quand vous y aurez fait réflexion, & pour ne pas persuader le Roi.

LETTRE XII.

Au Camp de Horn, ce 14 Septembre 1689.

NOus apprîmes hier par Bruxelles la prise de Mayence, qui nous étonna beaucoup : on en dit même des particularités qui empêchent d'en douter. M. de Cour, Madame, me dit que vous l'aviez chargé de faire une sollicitation à M. le Maréchal. Mais M. de Louvois ne vouloit plus entendre parler de cette affaire. Il s'en faut bien que je sois de l'a-

vis de Me. de Montespan sur ma campagne : j'ai été fort allarmé, quand j'ai vu dans la lettre que vous écriviez à M. de Cour, que vous espérez me revoir à votre retour de Fontainebleau. Quoique je ne fasse pas grand'chose ici, j'y fais toujours plus qu'à la Cour, où je ne fais que clopiner devant des gens à qui je fais de la peine, au-lieu que j'apprends ici mon métier : & je n'y vois point Madame la Duchesse, que vous craignez toujours qui ne me gâte : je ne manque pas, comme vous voyez, de raisons pour demander à servir long-temps, sans parler de l'extrême envie que j'en ai. Tous les Officiers disent ici que le véritable temps d'entreprendre est arrivé. Je n'écris qu'un mot au Roi : il vaut mieux qu'une lettre soit courte que languissante. Sa Majesté aura bien de la peine à trouver mieux que le Maréchal d'Humieres ou M. de Luxembourg. Sans s'être concertés avec le Roi ni avec vous, ils m'ont toujours donné les mêmes maximes.

Je commence à être persuadé que tous les bons offices que l'on m'a rendus ne feront que me nuire : car les manieres de ce pays-ci, où l'on ne voit que des hommes, sont bien différentes de celles de la Cour, où l'on est environné de femmes

qui n'ont pas toutes votre ſolidité. Vous trouverez ſeulement que je ſuis plus occupé de ma grandeur que je ne l'étois, & que je ſerai bien-aiſe de faire conclure cet hyver le bon mariage que vous ſavez. Si le Roi veut que je lui écrive plus ſouvent, il eſt fort le maître : qu'il me faſſe voir plus de choſes.

LETTRE XIII.

Au Camp de Deinſſe, ce 16 Juin 1690.

JE ne me ſens pas, Madame, de la lettre du Roi & de la vôtre : la joie m'empêche ſouvent de m'exprimer : c'eſt ce qui me fait craindre de n'en pas aſſez témoigner au Roi. Mais vous me connoiſſez, & ſavez à quel point je ſens tout ce qui me vient de ſa part : dites-lui bien tout, Madame, je vous en prie, & peignez-moi pénétré de toutes ſes bontés : cherchez les termes les plus forts, & craignez encore avec tout votre eſprit de n'en pas dire aſſez : prenez enſuite pour vous, & donnez là-deſſus carriere à votre imagination : je ne me gâte point : les dernieres graces me touchent autant que les premieres. Je ſuis ravi que le foible

qúe vous avez naturellement pour moi se fortifie de l'estime, si c'est pour n'en jamais voir la fin. Si j'ai de l'ambition! j'en creve. Soyez un autre moi-même: & tandis que je ne demande ici qu'à me sacrifier pour le service du Roi & de l'Etat, que je sois aussi à Versailles pour prendre soin de mes intérêts. Travaillez pour votre cher enfant, si vous le trouvez digne de l'avouer pour tel: & souvenez-vous qu'en ceci les autres Princes ne tirent point à conséquence, & profitez-en.

Je suis bien honteux de toutes les louanges qu'on me donne, & de tous les compliments que je reçois. Quelle idée peut-on avoir des François, quand on voit crier au miracle à un homme qui n'a fait simplement que son devoir! Que de plaisir j'aurois, Madame, à vous embrasser, & à voir la joie peinte sur le majestueux visage du Roi!

LETTRE XIV.

Au Camp, ce 3 Juillet 1690.

JE suis ravi, Madame, j'ai vu une bataille: c'est une marque de mon bonheur. Je m'en porte bien, Dieu merci.

Je n'aurois jamais fait si je disois du bien de tous ceux qui le méritent : je me contenterai seulement, Madame, de vous assurer, que Vaudeuil mériteroit bien d'être Maréchal-de-Camp, & que je m'estimerois heureux, si le Roi pouvoit être content des services du *pauvre Gambilhard.*

LETTRE XV.

Au Camp de Farcine, ce 16 Juillet 1690.

SI je n'ai pas encore fait mes dévotions, il y a, je l'ose dire, Madame, de la faute du Pere de la Chaise, qui n'a point fait de réponse aux lettres que M. d'Antin lui a écrites de ma part. Je ne suis point surpris que vous me croyiez plongé dans le libertinage, du moment qu'il vous est revenu que j'avois passé une fête sans communier : car à la Cour, on ne connoît point les milieux. Si je n'étois pas homme de bien naturellement, je ne serois pas assez sot pour le faire paroître. Je tiens dans la regle le plus que je puis, ceux que j'ai l'honneur de commander ; je secours les misérables : j'empêche les querelles, & je n'ai jamais fait de mal à

personne, pas même à ceux qui le méritent. J'ajouterai, Madame, que je ne me leve, ni ne me couche, que je ne songe que je puis mourir à tous moments : que le jour du combat, il n'y avoit aucune apparence qu'il dût rien se passer : que quand on choqua les ennemis, ce fut avec une tête où il n'y avoit assurément point d'Aumônier. Le lendemain on croyoit si peu donner bataille, que l'on avoit fait faire sur la Sambre trois ponts, dans le dessein d'y faire passer nos bagages : & quoique l'on cherchât, à l'endroit où je fus toujours, des Prêtres pour donner l'absolution, on n'en trouva point. Mes ennemis trouveront toujours à m'attaquer : ils n'ont rien à dire sur ma conduite : ils veulent noircir les replis de mon cœur, & vous voulez les croire. Je me flatte, Madame, d'être vraiment honnête homme : & je serois bien fâché que vous me crussiez sans mœurs, en un âge où, si je l'ose dire, je mérite quelque louange de me conduire comme je fais. Je vous assure que je pardonne de tout mon cœur à ceux qui, pour faire les bons valets, ne songent qu'à vous dire du mal d'un homme que vous aimez. Je ne conçois pas leur politique; mais il y a des gens capables de toutes sortes de travers. Je

suis, Madame, livré au public, & vous pouvez aisément vous éclaircir, si j'avance rien de faux. Je suis charmé de votre amitié, & je trouve qu'il n'y manque qu'à recevoir moins bien ceux qui vous disent du mal de votre mignon : vous y gagneriez bien du repos, & je conserverois votre amitié. Je donne à M. de Cour la liberté de me dire tout ce qu'il pense sur moi ; aussi me connoît-il mieux que moi-même. Je tends à la perfection, & l'on n'y parvient point avec les flatteurs. Continuez, Madame, à me dire mes vérités : je ne me lasserai pas de les entendre. Mais soyez toujours juste : il est étrange que depuis le temps que vous êtes à la Cour, vous n'ayez pas encore bien appris à donner le tort aux absents.

LETTRE XVI.

Devant Mons, ce 26 Mars 1691.

IL me semble, Madame, que le Roi est content de moi : mais je serois bien-aise de le savoir par vous. On n'a commencé à tirer le canon qu'aujourd'hui : & les assiégés paroissent jusqu'à présent les meilleures gens du monde. Le Roi

fut attaqué hier légérement de la goutte : ce ne sera rien ; elle commence à diminuer. Il tient mal la parole qu'il vous a donnée : car outre la fatigue, il s'expose si je l'ose dire, comme feroit un jeune fou, qui auroit sa réputation à établir. Je vous prie de lui en mander votre avis : car il se fâche quand nous lui en parlons. Je monterai demain la tranchée : je puis bien vous répondre que je n'y épargnerai ni ma personne, ni l'argent, pour faire bien servir le Roi. Le Prince d'Orange n'a point encore pris son parti, & nous n'en avons pas beaucoup d'inquiétudes : souvenez-vous, Madame, que notre amitié est à toute épreuve, & que vous me l'avez dit souvent vous-même. Je suis fort bien avec Boufflers ; je l'ai assuré que vous m'aviez plus d'une fois parlé de lui. Je ne vous écris point de nouvelles. Apparemment celui qui les fait vous en informe, & peut-être même vous en dit-il quelques-unes d'avance. Cette entreprise-ci est la plus audacieuse qui soit encore entrée dans l'esprit de l'homme. Le Roi nous assure que vous faites un grand plaisir de venir au-devant des guerriers, & que vous êtes là-dessus comme un enfant. Je compte beaucoup sur mon zele, & fort peu sur ma capacité.

LETTRE XVII.

Au Camp de Halle, 1 Juin.

MOnsieur le Duc de Chartres nous a joints, & m'a fort dit toutes les instructions que vous lui aviez données en partant, & la promesse que vous aviez voulu tirer de lui, qu'il se corrigeroit de certaines petites choses. Vous devez être contente de lui, & croire qu'il est homme de parole : il me fait beaucoup d'amitiés, auxquelles je réponds, comme je dois, respectueusement, mais sans affectation. Je crois être obligé de vous mander qu'il ne m'a pas nommé le nom de Madame. Il a dîné chez moi, & il a soupé avec M. de Luxembourg : il nous a donné à manger. Il fut gaillard, quand il vit l'ennemi : enfin, il fait à merveille. Je suis fort bien aussi avec M. d'Arcy & avec l'Abbé du Bois. Je vous l'avouerai, Madame : je suis assez content de moi. J'ai bien de la peine à me consoler que la garnison de Halle se soit retirée : car, en qualité de Maréchal-de-Camp de jour, j'en aurois commandé l'attaque, & je crois, qu'avec un peu d'aide, j'aurois mon-

té comme un autre. Vous savez sans doute que M. de Luxembourg fait merveilles pour moi, & moi pour lui : & vous ne sauriez vous imaginer combien mon pere est bien avec moi : qu'il est facile aux grands Seigneurs de faire plaisir ! Ces mots, *je suis content de vous*, m'ont plus touché que cette multitude de charges qu'il m'a données. Si Malezieux ne se soucioit pas plus d'argent que moi, vous gagneriez bien du repos. Dites au Roi combien je l'aime : je suis au désespoir de n'avoir qu'une vie à sacrifier à son service : mais je la sacrifierai, comme si j'en avois cent.

LETTRE XVIII.

Au Camp de Florennes, ce 27 Juillet 1691.

DEpuis que les ennemis ont repassé la Sambre, nous n'avons pas eu beaucoup de loisir. M. le Prince d'Orange nous tient de près : mais je commence à croire qu'il ne veut que nous importuner, & qu'il craint la décision. Empêchez le Roi, Madame, de tant travailler : en altérant sa santé, il gâtera plus nos affaires, qu'un peu moins d'application pour

elles

elles ne pourroient faire. Je ne ſuis pas ſurpris de la joie de Monſeigneur : car, quoique ſa naiſſance pût lui faire eſpérer ce que le Roi a fait pour lui, c'eſt une marque d'eſtime & de confiance, qu'il faudroit être bien peu ſolide pour ne pas ſentir vivement. Tout le monde eſt charmé du choix du Roi, & tous les pays étrangers ſeront ravis de revoir M. de Pomponne dans le Miniſtere. Nos affaires ſont trop bien conduites pour aller mal. Conſervez-nous le Roi ; & s'il ne veut pas ſonger à lui, forcez-le à le faire : ce ſont-là les cas où il eſt permis de déſobéir. Adieu, Madame.

LETTRE XIX.

Lundi.

JE ſuis ravi, Madame, que vous vous faſſiez autant de plaiſir de me montrer St. Cyr, que je m'en fais de le voir. Les principes de ce grand établiſſement ſont bien ſages, bien ſolides, bien avantageux pour l'Etat & pour la Nobleſſe : je vous reconnois dans le projet, & je ſuis certain de vous retrouver dans l'exécution. Vous aurez choiſi les moyens les plus

sûrs & les plus simples pour arriver au mieux. Je compte d'y apprendre quelque chose pour l'éducation de la jeunesse : & je me sens tout glorieux de songer que vous devez m'initier dans vos mysteres : j'appréhende seulement d'en avoir l'esprit tellement rempli, qu'il ne me reste plus guere de liberté pour traiter les graves propos, par lesquels vous me faites envisager que se terminera la fête. Je ne cesserai de vous assurer de ma reconnoissance : vous avez fait tant d'ingrats, Madame, que ce sentiment doit vous paroître nouveau.

LETTRE XX.

Versailles, ce 12 Mars 1710.

ON né meurt point de joie, Madame, puisque je n'en suis pas mort, quand le Roi m'a fait l'honneur de me dire ce matin, qu'il étoit déterminé à toutes les graces que je lui avois demandées. Sans la Reine d'Angleterre, j'aurois été partager mon ravissement avec vous : l'épanchement de nos cœurs eût été bien unanime. L'avis que vous me donnez sur mes enfants, Madame, est rempli de bon-

té & de sagesse. Vous croyez bien aussi que ne songeant pas à me désaisir du Gouvernement de Languedoc, je les retiens toujours par l'incertitude de l'écoulement de cette grace, à laquelle naturellement entr'eux, sous le bon plaisir du Roi, dans la suite des temps, ma prédilection donnera le branle. Permettez-moi de chercher demain un moment pour vous embrasser.

LETTRE XXI.

A Versailles, ce 13 Avril 1710.

LE Marquis de Laffay, Madame, est allé à Paris, pour ne plus importuner le Roi par la trop fréquente vue de son triste & inquiet visage. C'étoit très-naturellement que je jouois le surpris : le jour de la revue passé, je ne savois plus à quoi m'attendre. Il est vrai que la maniere d'annoncer une aussi grande grace eût été bien galante, bien brillante ; & m'eût épargné bien des lettres de compliments de tous nos Messieurs : mais peut-être aussi qu'il m'en eût coûté la vie : car j'aurois voulu me précipiter de mon cheval pour faire mon remerciment, &

pour témoigner plus vivement devant tout le monde mon extrême reconnoissance, & la parfaite notion que j'ai du prix infini d'un semblable bienfait. Il vaut donc mieux pour moi que mes premiers mouvements soyent plus en particulier. J'aurai encore un double plaisir à les répandre & à les réitérer à chacun des gens à qui j'en apprendrai la nouvelle : si elle arrive cette semaine, ce Carême aura été délicieux pour moi. Je mentirois si je vous disois que je l'attends sans impatience. Mais je vous assure que c'est sans inquiétude, & que je suis pénétré de la tendre & active sollicitude, dont vous me donnez encore de si touchantes preuves. J'ai laissé absolument le choix d'une Dame d'honneur à Madame la Princesse : je n'aurois pas tant consulté son opinion pour le choix d'un Cavalcadour.

LETTRE XXII.

Versailles, ce 11 Avril 1711.

VOilà donc la petite-vérole déclarée, Madame ! Elle ne nous a pas surpris. Mais permettez-moi de vous redire encore un mot sur l'extrême inquiétude

que j'ai pour la perſonne du Roi. Ne voyons point trop noir : ſongez ſeulement, je vous en conjure, que dans un air de venin, la petite-vérole n'eſt pas le ſeul mal que l'on puiſſe prendre. Eh! où en ſerions-nous ſi mon pere.... Je n'ai pas la force d'achever! Au nom de Dieu, Madame, que le peu de ſuccès que vous attendez de vos repréſentations ne vous empêche point de les faire bien vivement, & de vous joindre pour cela avec M. Fagon. J'ai eu le cœur vraiment touché ce matin des diſpoſitions de tendreſſe que j'ai vues à M. le Duc de Bourgogne. Il m'a montré la lettre qu'il écrit au Roi, & m'a dit qu'il vous en écrivoit une encore plus forte. Le Roi ne doit point ſe regarder comme un ſimple particulier. Qu'il s'expoſe pour ſauver ſon Etat, à un danger indiſpenſable, nous tremblerons, mais nous ne l'en détournerons pas. Ici, il s'expoſe ſans néceſſité & ſans fruit : le ſalut de ſon Etat lui demande de ne ſe point expoſer. Il peut en ſe ménageant ſatisfaire à ſon inquiétude, & avoir à toutes les heures des nouvelles de Monſeigneur. Qu'il ſe diſe à lui-même ce qu'il vous a dit alors : qu'il ſonge à la conjonƈture où nous ſommes : tout réſide en lui : le péril de Monſei-

gneur le doit presser de ménager le sien. Enfin, Madame, n'ayez rien à vous reprocher pour sa précieuse conservation. Vous ne sauriez vous imaginer en quelle agitation je suis, & ce qui se passe en moi, séparé du Roi: Il est, en vérité, bien incommode de tant aimer!

LETTRE XXIII.

De Me. la Duchesse du Maine.

Versailles, ce 15 Avril 1711.

AH! Madame! quel coup, & quel coup pour le Roi! ne me sera-t-il point permis d'aller à Marly, pour mêler ma douleur avec la sienne, & pour satisfaire à l'inquiétude que j'ai sur sa santé? J'attends ici vos ordres avec impatience: & je vous supplie, Madame, si l'on ne me permet point de me présenter, d'assurer que je ressens & que je pense tout ce que je dois.

LETTRE XXIV.

De la même.

Juin 1711.

PErmettez-moi, s'il vous plaît, Madame, de n'employer mes premieres paroles qu'à excuser le désordre de mon esprit. Je ne sais si je suis véritablement en vie. M. le Duc du Maine m'apprit hier en arrivant l'effroyable état où il a été. Quoique ce soit lui-même qui m'en a fait le récit, je n'ose qu'à peine me flatter que ce soit lui qui me parle, & je sens bien que je perdrai le peu de raison que j'ai, si Dieu, qui, par sa miséricorde sur moi & sur mes enfants, vient de ressusciter mon mari, ne me fait la grace de remettre bientôt mon ame dans une assiette plus tranquille. Je sais, Madame, toutes les marques de tendresse que vous venez de lui donner dans cette malheureuse occasion. Si la foiblesse où je suis me permettoit de me traîner jusqu'à votre appartement, j'irois vous embrasser mille fois, pour vous en témoigner ma reconnoissance. Agréez, Mada-

me, que cette lettre, toute mal faite qu'elle est, m'acquitte de ce devoir envers vous. Soyez, s'il vous plaît, bien persuadée que je vous regarderai toute ma vie avec des yeux de fille, & qu'il n'est pas possible d'avoir pour personne ni plus d'estime, ni plus de tendresse, ni plus de reconnoissance, ni plus de respect.

De M. le Duc du Maine.

Je vous recommande Guiry pour la Lieutenance-Générale du pays d'Aunis. Si vous saviez, Madame, combien on redouble d'ardeur de rendre service aux gens de mérite, quand on s'est vu près d'habiter une terre où l'on n'est bien escorté que par de bonnes œuvres !

LETTRE XXV.

De M. le Duc du Maine.

Versailles, ce 6 Janvier 1712.

LE billet dont vous m'avez honoré, Madame, est bien court : mais il dit tant de choses, & il est si flatteur, que je ne puis m'empêcher de vous en té-

moigner ma reconnoissance. Je l'envoye à M. le premier Président, pour qu'il sache d'original ce que vous me mandez de lui. Je puis, sans aucun risque, vous offrir tout mon crédit auprès de ce Magistrat. Il joint à beaucoup de bonnes qualités, une souplesse & une docilité d'esprit, qui, à ce que j'espere, mettront le Roi tout-à-fait à l'aise. Je suis en état aussi de répondre du respect & de la profonde estime qu'il a pour vous. Il vous en auroit assuré, Madame, s'il avoit eu l'honneur de vous voir : & il y auroit ajouté des actions de graces, que vous n'auriez peut-être pas voulu recevoir, & que je n'ai osé vous faire, mais qu'il est cependant bien difficile de se persuader que vous ne méritiez pas.

LETTRE XXVI.

De Mad. la Duchesse du Maine.

A Sceaux, ce 11 Février 1712.

VOus aimez M. le Duc du Maine, Madame : vous avez pour lui des entrailles de mere, & vous pardonnerez plus aisément qu'une autre aux inquié-

tudes d'une femme qui tremble pour lui. Je sais qu'il y a de l'indiscrétion à s'adresser à vous au milieu de la vive douleur qui vous occupe. Mais vos bontés, que nous avons tant de fois éprouvées, me font tout hasarder dans la cruelle situation où je me trouve. Je ne puis voir, sans frémir, M. le Duc du Maine respirer un air dont tant de funestes aventures nous marquent la corruption. Il n'a point eu de ces sortes de maladies : & il en est plus susceptible qu'un autre, par la délicatesse de sa complexion, & par les impressions que lui a fait son terrible accident. Avec tout cela, je sais, Madame, qu'il perdroit mille vies, plutôt que de songer un moment à s'éloigner du Roi : & quoiqu'il ne lui soit pas possible, en restant à Versailles, de ne pas commercer tous les jours avec des gens qui sont dans l'air, il passera certainement par-dessus toutes considérations, si votre tendresse véritablement maternelle ne fait violence à ses sentiments. Que ses trois enfants, que sa femme vous ayent encore, Madame, cette importante obligation ! Délivrez-nous tous par vos bontés d'une si cruelle inquiétude, & d'un péril qui peut-être ne nous laisseroit pas jouir longtemps de toutes les graces que vous nous

avez procurées. Je me flatte, Madame, que vous m'accorderez encore celle-ci, que je vous demande les larmes aux yeux, & dont je garderai le souvenir jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE XXVII.

De la même.

Ce 14 *Février* 1712.

QUel malheur, Madame ! quelle affliction pour le Roi ! quelle perte pour la France ! quel écrasement pour vous ! Je sens tout trop vivement : mon cœur est déchiré : mais votre état en particulier donne un cruel redoublement à ma douleur, & je suis percée de tous les traits qui vous frappent. Une mort inopinée vous arrache la plus aimable des Princesses, l'ouvrage de vos mains, les délices de la France, dans le temps que tout le Royaume alloit recueillir le fruit de vos soins, & que vous commenciez vous-même à ressentir le succès d'une éducation qui vous avoit coûté tant de veilles ! Voilà, Madame, une terrible prédication pour les Princes. Dieu me fasse

la grace de la mettre à profit ! Pendant que je lui demanderai pour vous les consolations qui vous sont nécèssares, (& avec un cœur si sensible, qui en eut jamais un plus grand besoin ?) obtenez pour moi de sa miséricorde, que cet exemple effroyable du néant des grandeurs humaines, me fasse penser sérieusement à celle qui ne doit jamais périr.

LETTRE XXVIII.

De M. le Duc du Maine.

A Versailles, ce 6 Mars 1712.

L'Histoire de Crécy, qui vous est revenue, Madame, est véritable : c'est chez l'Abbé de Mornay qu'on vit cet Abbé à lunettes qui nous est inconnu. Je n'aime point tous ces raisonneurs sur l'avenir : & celui-ci ne s'expliqua point de sa maniere dont lui étoient venues ses notions. Il est seulement certain qu'il fit ses malheureux pronostics pendant le premier Marly de cette année, & qu'il désigna pour le temps de crise les environs du 14 ou 15 Février. Il ne feroit peut-être pas mauvais de questionner cet Abbé,

qui va quelquefois, dit-on, chez M. de Torcy. Je suis accablé, Madame, de ce que j'apprends à ce moment de nos Enfants Royaux.

LETTRE XXIX.

Du même.

A Versailles, ce 9 Mars 1712.

JUsques à quand, Madame, plaira-t-il à Dieu de nous frapper? Hélas! que ceux qui sont morts dans le Seigneur sont heureux, tant par ce qu'ils ont trouvé, que par ce qu'ils ont quitté! Aussi n'est-ce pas sur eux qu'il faut pleurer: c'est sur nous, qui restons. Qu'allons-nous voir? & qu'est-ce que tout ceci nous annonce? Si nous perdions encore M. le Duc d'Anjou, que de nouveaux obstacles à la paix! Et si tout roule sur la vie d'un enfant de deux ans, dont même la complexion est assez foible, que nous reste-t-il à envisager pour l'avenir? & que ne pourront pas dire pour le présent, les perturbateurs du repos public dans les pays étrangers? En sortant des craintes, à l'aspect d'une minorité, l'on re-

tombe dans celles d'un mal actuel, dont la fin ne peut se prévoir. Toutes ces idées sont bien accablantes : elles augmentent de moment en moment le prix de la conservation du Roi. Rien n'est plus flatteur, Madame, que l'attention que vous avez pour mes enfants au milieu de nos calamités. C'est eux, en effet, qui, suivant le cours de la nature, sont à plaindre, & non pas moi, qui puis espérer, avec quelque vraisemblance, que le Roi me survivra. Cependant l'instinct qui nous porte à conserver notre sang, suivant l'ordre de la Providence, me les a fait envoyer à Sceaux. Je comptois que Mad. la Duchesse du Maine les suivroit de près : mais son inquiétude sur le sort des deux petits Princes, l'a emporté jusqu'à présent sur ses frayeurs personnelles. Adieu, Madame : je ne puis encore dans ces premiers instants me résoudre à vous voir. Où en serions-nous, si nous ne croyions pas en Dieu !

LETTRE XXX.

Ce Mardi 1712.

En partant pour Anet, Madame, je reçois une lettre de Mad, la Princesse de Conti, qui se ravise de son indiscrétion, & qui me mande de dire au Roi qu'elle seroit très-contente de n'avoir que le Gouvernement. Comme peut-être le temps presse, & que je n'aurai l'honneur de voir le Roi que ce soir, je crois m'acquitter de ma commission en vous l'adressant. Vous voyez en cette conjoncture l'opinion qu'on a de ma probité, & qu'on ne doute pas que, pour faire plaisir aux autres, je n'oublie que le Comte d'Eu est & sera dans le besoin, quoique je fusse fort aise qu'il fût sur le petit mémorial de Sa Majesté, & que, s'il avoit le Gouvernement de Provence, ce fût comme si M. de Vendôme vivoit encore. J'ai été gratifié en perspective depuis trop peu de temps, pour revenir sitôt à la charge, malgré le courage que devroit donner la demande de M. de la Rochegnyon. En effet, s'il s'agissoit de distribution de pensions, j'ai beau être l'hom-

me du monde le plus serviable, & le moins âpre à la demande, je représenterois bien vivement à notre véritable pere, & à vous, Madame, qui nous tenez lieu de mere, que le Comte d'Eu ne pouvant envisager sur mon bien que dix ou douze mille livres de rente, il n'a, pour toute ressource, que la charge de grand-Maître d'Artillerie, qu'il aura achetée par la mort d'un pere qui compte de ne la pas laisser sitôt.

Voilà, Madame, ce que j'allois vous dire hier, quand Me. la Duchesse d'Orléans entra, & ce qui mérite, je crois, quelque attention, mais qui pourtant ne demande nulle réponse. Je me flatte que vous aurez approuvé la maniere dont j'ai eu l'honneur de parler à Sa Majesté, en faveur de M. de Charolois : les Princes du Sang, quoiqu'ils fassent, auront toujours en moi un ami.

LETTRE XXXI.

Ce 23 Juin 1712.

DEpuis que je suis sorti de chez vous, Madame, ayant réfléchi sur le chagrin dans lequel vous m'avez dit qu'étoit

le Roi ſur la diſtribution de ce que la mort de M. de Vendôme fait vaquer, j'ai craint d'y avoir contribué par le dernier article de la lettre que je vous écrivis avant-hier. Je vous proteſte donc, Madame, que je ſerois au déſeſpoir qu'il eût produit cet effet. La même bonté qui donne la liberté de parler naïvement de ſes intérêts les plus intimes, au Roi & à vous, comme aux chefs de la famille, requiert auſſi que Sa Majeſté ne ſe tienne ni importunée des demandes, ni embarraſſée des refus, ni inquiete des mécontentements : tout ce que je penſe & pourrai penſer de ma vie, pour moi ou pour les miens, eſt uniquement relatif à lui. Compatiſſez, je vous en conjure, à la délicateſſe de mon cœur, qui fait aller le bon plaiſir de Sa Majeſté, & ſa bonne humeur, bien avant le parfait établiſſement du Comte d'Eu, & même avant ma vie.

LETTRE XXXII.

Versailles, ce 10 Octobre 1712.

NOn, vraiment, Madame, je n'avois pas oui dire que vous vouliez vous rendre encore plus invisible que vous n'étiez : l'air de Rambouillet est un fort mauvais air, s'il vous a inspiré cette mélancolique idée; & nous sommes moins que jamais dans un temps à vous faire éviter les conversations de certaines gens. A qui parleroit-on du Roi & de l'Etat, sinon à vous, qui aimez si chérement l'un & l'autre? Je franchirai demain cette barriere, que vous m'avez souvent reproché de trop respecter. Il me faudra une grande audience pour vous rendre compte des projets que je fais, en conséquence des volontés du Roi, pour notre accommodement de famille, des peines que j'ai à me donner pour cela, des mesures que j'ai à garder, & des inconvénients que je dois éviter dans des discussions qui ne se comprennent pas d'abord, & que Sa Majesté ignorera toujours, quand elle n'en entendra parler qu'à M. de Pontchartrain, qui trouve en lui-même peu de contrainte

à dire tout ce qu'il lui plaît. Je rendrai ma conversation un peu historique sur une matiere que vous trouverez encore bien seche ; mais dans laquelle, pour ma consolation de l'événement douteux du fruit de mes travaux, j'ai besoin d'un témoin tel que vous. Le repos de la bonne conscience ne tranquillise pas tant avec les hommes qu'avec Dieu, qui lit dans les cœurs. Au reste, Madame, je combattrai le plus que je pourrai (pardonnez-moi cette expression) les vifs mouvements de ma tendresse.

LETTRE XXXIII.

Ce 1 Janvier 1713.

IL auroit été trop commun, Madame, d'aller ce matin à votre porte, pour vous faire, sur la nouvelle année, un compliment d'une sincérité un peu commune. Voyez tout ce que je vous dois, depuis le moment où je suis né, jusqu'au moment où je respire : rappellez les connoissances que vous avez du cœur que vous avez formé, & puis dites-vous à vous-même tout ce que je voudrois vous dire, qui est fort au-dessous de tout

ce que je sens. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer ; mais, s'il vous plaît, n'ayez point mal à la tête. Plus je réfléchis sur les différentes marques que vous me donnez de la plus délicate, scrupuleuse, sincere & profonde amitié, plus je vois combien j'ai de raisons de vous adorer.

LETTRE XXXIV.

Mercredi 1714.

DEpuis que je vois, Madame, que M. le premier Président est une des causes secondes dont Dieu s'est servi pour déterminer le Roi, j'ai bien plus de respect que je n'avois pour son sentiment. Aussi, Madame, je crois ne pouvoir me dispenser de vous envoyer la réponse que je viens de recevoir de lui, à la lettre, par laquelle je lui marquois ce que le Roi avoit dit hier à M. le Chancelier sur le projet des Patentes. Ces dernieres réflexions sont très-importantes : la chose est assez grave pour n'y rien manquer pendant qu'on y est, & les affaires malheureuses du Clergé nous font connoître que les formes demandent autant d'atten-

tion que le fond. Le Roi s'attend au bruit que ceci fera, & il sera certainement moindre & moins fécond en pauvretés, quand on procédera suivant les formalités. Le Roi ne doit pas être en peine de la réponse des Princes : ils seront charmés de s'en faire un mérite, qu'il sera bon de leur laisser. Dès qu'on aura leur consentement, il n'y a pas de difficulté à l'énoncer, sur-tout celui de M. le Duc d'Orléans, qui, pour des incertitudes de cérémonial, pourroit bien ne pas aller au Parlement. Pardon, Madame, & mille fois pardon ! Je n'ai point de folle inquiétude : je ne vous demande pas même de réponse : mais il faut, s'il se peut, se mettre en sûreté dans le port.

Je vous envoye un mémoire dont je suis convaincu que vous n'aurez aucun usage à faire : car je ne crois pas possible que le Roi hésite à répondre *oui*, même avant que de l'avoir vu. M. le Premier Président, qui se connoît en style d'Edits, m'a dit, que s'il n'avoit pas fait la proposition que nous prissions le titre de Princes du sang, c'est que cela étoit naturel, nécessaire & incontestable ; il ne vous en restera aucun doute, lorsque vous aurez employé une minute à la lecture de ce mémoire, qui vous pa-

fut si beau, avant que d'avoir sa derniere main.

LETTRE XXXV.

De Mad. la Duchesse du Maine.

Ce 29 Juillet 1714.

SI je m'abandonnois à toute ma joie, je partirois, Madame, dans le moment pour aller enbrasser les genoux du Roi, & vous embrasser vous-même. Je connois dans toute son étendue la grace prodigieuse que ce grand Prince daigne répandre sur ma famille. Je n'ignore pas, Madame, combien votre tendresse pour M. le Duc du Maine & pour mes enfants y a contribué. Aussi apprendront-ils bientôt de ma bouche à partager entre vous & moi toute la tendresse, toute la reconnoissance & tout le respect qu'on doit à sa propre mere. Je vous en porte la parole pour eux, & je sais qu'ils la tiendront. Ils n'auront, pour remplir tous leurs devoirs à votre égard, qu'à se conformer à ma conduite, & à étudier mes sentiments. Achevez, Madame, achevez votre ouvrage. Exprimez, comme vous

ſavez faire, à ce Roi auſſi bon que grand, à quel point je ſuis pénétrée de ſes bontés. Et puiſque M. le Duc du Maine juge à propos que je modere mon empreſſement, pour ne point donner d'embarras à Marly, dites-lui, s'il vous plaît, tout ce que la plus vive & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance peut mettre dans la bouche d'une mere tendre, ſenſible & comblée. Vous parlerez bien mieux que moi, Madame, & d'ailleurs vous parlerez en votre nom & au mien, puiſqu'en effet ma famille eſt la vôtre, & doit partager entre vous & moi les obligations que les enfants doivent remplir à l'égard de leurs parents, & déſormais je pourrai les produire hardiment ſans être embarraſſée. Ah! Madame, que le Roi peut faire de grands miracles! Que votre interceſſion eſt puiſſante auprès de lui! & que vous êtes une bonne amie! Mais pourquoi me défendre un remerciment en forme? Pourquoi vouloir que j'aye ſecretement le cœur rempli de ſentiments qu'il m'eſt impoſſible de taire!

LETTRE XXXVI.

De Mr. le Duc du Maine.

Versailles, ce 12 Août 1714.

LE Roi m'a ordonné, Madame, de lui donner aujourd'hui par vous quelques notions des idées de Madame la Princeffe fur le rang de fes petites-filles. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de lui dire que je l'ai fait preffentir par M. le Marquis de Laffay, & que je m'étois fi peu trompé dans mes conjectures, que Madame la Princeffe, au moins jufqu'à préfent, perfifte à vouloir faire expliquer Sa Majefté. Je n'oferois dire combien cela eft de tout point extraordinaire : le Roi le fait mieux que moi, & le témoignera. Je ne doute pas même que cette bifarre chicane ne faffe qu'il ne reconnoiffe de plus en plus combien ce qu'il a bien voulu déclarer en notre faveur étoit néceffaire, & qu'il ne fe félicite doublement de ce qu'il a fait. Il y a eu, à ce qu'il m'eft revenu, un peu de vivacité entre Madame la Princeffe & Madame la Ducheffe du Maine, fans que pourtant

pourtant cette derniere soit sortie des bornes du respect : elle n'a appuyé que sur ce qui la regarde personnellement : cependant la mauvaise humeur pourra en faire un sujet de plaintes. Vous jugez bien, Madame, que cette lettre, que je n'ose faire plus longue, est autant pour le Roi que pour vous.

P. S. C'est ainsi qu'on desire l'union.

LETTRE XXXVII.

Versailles, ce 13 Août 1714.

JE m'estime trop heureux, Madame, d'avoir fait de moi-même ce que vous m'auriez conseillé : je vous assure qu'outre le plaisir de faire effectivement un bien, j'ai été ravi de sauver ou d'adoucir au Roi une petite peine. Mais je ne saurois l'exempter tout-à-fait de dire que nous n'en avons pas imposé dans l'explication de ses volontés. Vous serez peut-être assez étonnée de savoir, Madame, que je n'ai encore reçu que de bouche des complimens de M. le Maréchal de Villeroi ; cela répond assez à la maniere dont il reçut l'année passée le mot *visant à ceci*, que vous fûtes si fâchée que Sa

Majesté lui eût lâché; mais il ne faut pas y prendre garde, quoique de pareilles choses ne laissent pas d'instruire. On marche avec une grande sécurité, Madame, quand on est soutenu par vos avis. Me. la Princesse de Conti voudroit fort avoir en main contre son fils une lettre de cachet, dont elle pût faire usage quand elle le jugeroit à propos, ou bien une lettre du Roi, portant ordre au Prince d'obéir à sa mere. C'est pour s'accréditer dans sa famille, où elle est presque comptée pour rien.

LETTRE XXXVIII.

Versailles, ce 14 Août 1714.

DEpuis le billet que j'eus l'honneur de vous écrire hier, Madame, & auquel je crois que vous trouvâtes quelques obscurités, parce que vous ignoriez ce qui avoit précédé, M. le Marquis de Lassay, à ce qu'il m'a dit, a tant remontré à Madame la Princesse que la représentation qu'elle projettoit n'étoit point convenable, qu'enfin on l'assura (comme en effet il fut exécuté le soir) que Mlle. de Charolois iroit chez le Roi, & n'en-

treroit qu'après Madame la Duchesse du Maine : que si l'on parloit au Roi, ce ne seroit point d'une façon embarrassante : que le propos seroit seulement tourné sur les inquiétudes qu'on auroit par rapport aux filles de M. le Duc d'Orléans, à qui l'on suppose toujours des idées de distinction. Ainsi la scene ne sera point importune au Roi : & sans se peiner le moins du monde, il pourra dire, qu'il ne sauroit y avoir le moindre doute sur la préséance de Me. la Duchesse du Maine : ce discours même, Madame, sera d'autant meilleur, que Madame la Duchesse a dit à mon frere, cité comme témoin de la maniere dont Sa Majesté pensoit : *Une chose ne vaut guere, si elle ne vaut la peine d'être répétée.* Voilà le détail duquel le Roi me marqua hier avoir curiosité, par un mot qu'il me dit en passant. Me. la Duchesse du Maine est charmée de vous, & ressent bien vivement toutes vos amitiés. Que vous savez vous faire aimer !

LETTRE XXXIX.

De Mad. la Duchesse du Maine.

Ce 2 Septembre 1715.

VOus avez, Madame, aussi-bien que M. le Duc du Maine & moi, une cruelle distinction dans la perte affreuse que vient de faire la France. Nous ne pouvons attendre de consolation que de la part de Dieu, qui nous a frappés. Si je croyois, Madame, que vous approuvassiez que j'allasse mêler mes larmes avec les vôtres, je prendrois cette occasion pour vous renouveller les assurances de la vive reconnoissance que nous vous devons, aussi-bien que nos enfants, pour toutes les graces que vous leur avez tant de fois attirées. A toutes celles-là, Madame, je vous conjure instamment d'en ajouter encore une : c'est de prier dans votre sainte solitude pour vos amis exposés aux orages du monde, & d'être, s'il vous plaît, bien persuadée qu'on ne peut honorer une mere plus que vous honorera tout le reste de sa vie LOUISE-BÉNÉDICTE DE BOURBON.

LETTRE XL.

De M. le Duc du Maine.

Versailles, ce 8 Septembre 1715.

LE premier billet, Madame, que j'ai reçu ce matin de Mlle. d'Aumale a supprimé mon voyage à St. Cyr : car, pour achever de me tuer, il ne me resteroit plus qu'à vous causer le moindre surcroît de mal. A la vérité, j'étois résolu de ne vous rien dire dans ma visite. Mais je me flattois, après avoir pleuré huit jours, de soutenir devant vous une mine aussi ferme, que vous me l'avez vue dans la plus touchante & la plus cruelle conjoncture de ma vie. Dans le second billet, vous joignez des circonstances à votre permission qui la rejettent bien loin. Nous sommes tombés des nues, Madame, dans un monde nouveau, ou pour mieux dire, dans un cahos. Après le Héros Chrétien qui est le sujet de nos larmes, je trouve que vous êtes la plus heureuse personne que je connoisse, de pouvoir donner un libre cours à votre douleur aux pieds d'un Dieu qui en peut

être l'unique consolateur. Vous n'avez à craindre d'importunités, que de ceux qui vous tiennent par le cœur : l'intérêt ne vous viendra plus accabler, & l'ingratitude, ce vice propre au Courtisan, vous garantira de tous ceux qui vous ont obligation, dont le nombre égaleroit celui des grains de sable de la mer. Je voulois vous mener mon fils, & je ne vous aurois nommé que Madame d'Orléans & Madame du Maine, très-fâchées toutes les deux de n'être pas en état de vous voir.

LETTRE XLI.

Du même.

A Paris, ce 21 Septembre 1716.

NOus sommes, Madame, dans des transes continuelles, sur la santé du Roi, au milieu de toutes les maladies dont on se trouve environné. Comment prendre quelque chose sur soi dans une occasion de cette importance? On tremble des suites que pourroit avoir une transplantation. Nous prenons toutes les précautions possibles contre les communications suspectes, & nous nous abandonnons

du reste avec soumission à la Providence. Le Régent les a poussées plus loin que personne, en défendant à ceux qui approchent Sa Majesté, toutes les visites au Palais-Royal. Il s'est interdit à lui-même les Tuileries, quoiqu'il ne voye point son fils : cette petite-vérole de M. le Duc de Chartres, qui va pourtant à merveille, & qui n'est, Dieu merci, accompagnée d'aucun accident, nous est venue bien mal-à-propos : elle me sépare de M. le Duc d'Orléans, qu'il est bon de tenir de près, sur-tout dans un temps de crise, où il y va du tout pour nous. Notre confiance est donc dans le Seigneur, qui fait souvent résulter le bien ce que les hommes croyent un mal. Nous sommes charmés de Me. de Vilette : comme c'est à vous que nous la devons, il est bien juste de vous en informer, l'ingratitude n'ayant jamais été notre partage.

LETTRE XLII.

De Me. la Duchesse du Maine.

Paris, ce 6 Mai 1717.

QUoique je connoisse votre indifférence, Madame, sur la plupart des choses du monde, je crois pourtant que le mariage de Mlle. de Noailles est une de celles où un compliment peut être le mieux placé. Le mérite du Prince Charles est, je vous assure, aussi estimable que sa naissance, & il conserve, pour la mémoire du feu Roi, une vénération qui doit lui rendre un bon office auprès de vous. Occupée d'une affaire qui doit décider de l'état de ma famille, inquiete avec raison sur le voyage de Hongrie, pénétrée de mille chagrins divers, je trouve ma vivacité ordinaire pour prendre part à votre joie. Je vous demande la continuation de votre amitié, quelque part en vos prieres, qui ne peuvent qu'être exaucées par ce grand Dieu que vous servez si bien. M. le Duc a recommencé à faire des siennes, c'est-à-dire, à tenir de mauvais discours qui importunent, mais n'effravent point.

LETTRE XLIII.

De Mad. la Ducheſſe du Maine, à M. le Duc de Vendôme.

1710.

S'Il m'étoit auſſi facile de faire une belle lettre qu'il vous eſt aiſé de rétablir les Rois, que d'heureuſes penſées je vous enverrois ſur la grande nouvelle que nous apprenons de Villa-Viciosa! Mais il s'en faut bien que je n'aye une facilité ſi rare : & il vous eſt plus aiſé de gagner une bataille, qu'à moi d'écrire un trait d'eſprit. Je me ſouviens d'ailleurs fort à propos du proverbe : *A grands Seigneurs peu de paroles.* Les plus grands de tous les Seigneurs, ſelon moi, ſont les vrais Héros. Ainſi je dois vous dire plus laconiquement que perſonne, que vous êtes l'homme de l'univers le plus comblé de gloire, le plus aimable, le plus aimé de tous les honnêtes gens & de votre famille ; que de tous ceux qui la compoſent, je ſuis celle qui vous aime le plus, & qu'en vous préférant à tout, je ne crois faire que mon devoir.

Fin du Tome ſeptieme.

FEB 11 1918